
VET TES EN
NOV TAM TVM
Dei
Sub Numine
Viget

ANNALES MAÇ∴

ANNALES MAÇ∴

Deux Exemplaires ont été déposés à la Bibliothèque impériale, conformément à la Loi.

ANNALES MAÇ∴,

DÉDIÉES

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

LE PRINCE CAMBACÉRÈS,

Archi-Chancelier de l'Empire,

G∴ M∴ de l'O∴ M∴ en France.

PAR CAILLOT, R∴ C∴.

TOME III.

PARIS,

Chez CAILLOT, Imprimeur-Libraire, rue du Hurepoix, quai des Augustins, n°. 9.

5807.

ANNALES MAÇ∴

MEMOIRE

SUR LA MAÇONNERIE.

TANDIS que le Maçon vulgaire, satisfait d'une apparence mystérieuse, se contente de savoir prononcer quelques mots dont il ignore le sens; de répéter quelques signes inexacts, l'observateur philosophe s'élance dans les siècles passés, remonte aux causes premières, au but réel de nos initiations. Si quelque succès a couronné ses pénibles recherches, si la lampe de l'étude a pu guider ses pas dans le dédale obscur des mystères antiques, avide d'instruction, il viendra frapper à la porte de nos temples; c'est parmi les successeurs des enfans du Nil, qu'il viendra chercher des connaissances nouvelles. Mais quel spectacle inattendu va frapper ses regards?

quel assemblage bizarre et puéril remplace, parmi nous, les dogmes sacrés, les rites inaltérables, la morale sublime des initiés? Ainsi, dans les syrtes de la Thébaïde, dans les plaines où Miltiade et Fabius déployèrent autrefois leurs enseignes triomphantes, le voyageur apperçoit au loin les restes majestueux d'un palais ou d'un temple; il précipite ses pas, son pied touche le seuil... Arrêtes, imprudent!... Contemple de loin ces ruines imposantes; mais n'approches pas de ces marbres brisés. Ces colonnes qui s'élancent dans la nue sont dépouillées des ornemens qu'on admirait autrefois. La ronce du désert voile ces bas-reliefs, et ces inscriptions qu'a déjà rendues méconnaissables la main glacée du temps, ou la hache de la barbarie.

Tel est l'aspect, tels sont les sentimens qui viendront s'offrir au Maçon instruit qui pénétrera dans nos ateliers.

Enfans de la veuve! si parmi vous il se trouve des hommes qui craignent les accens de la vérité; qui préfèrent l'état

de langueur dans lequel gémit la science maçonnique aux réformes hardies, mais nécessaires, qu'il faut opérer pour lui rendre son premier éclat; qui soient moins jaloux de la gloire de l'ordre, que du faible honneur d'étaler dans les loges les ornemens d'un prétendu haut grade; qu'ils s'arrêtent. La lecture de cet écrit troublerait leur repos, sans leur donner la force de s'opposer aux progrès du mal; qu'ils courbent leurs fronts devant les fantômes qu'une vieille habitude a consacrés, et qu'ils nous laissent le soin de les dépouiller du voile qui les couvre, de les montrer sous leur véritable forme, et de les détruire en les éclairant du flambeau de l'analyse.

(*) L'origine de nos mystères touche au berceau de la civilisation (1). Pendant

(*) Ce morceau nécessitant des notes très-étendues, nous avons cru devoir les reporter à la fin.

des siècles, l'homme, agreste comme les rochers qu'il habitait, ne connaissant que le premier, le plus puissant des besoins, celui de sa conservation, se nourrissait des végétaux que la main de la nature avait semés sous ses pas, ou des chairs palpitantes qu'il disputait aux animaux féroces. Sans cesse errant, sans idées, sans désirs; plus ou moins cruel suivant l'énergie de ses besoins, selon la température et la fertilité des lieux où il traînait sa longue enfance, il cessait de vivre avant d'avoir su s'il existait.

Tel fut l'état des premiers habitans du globe.

Enfin, au milieu de ces peuplades sauvages, l'Éternel fit naître un de ces grands génies, qui, toujours au-dessus de leur siècle, sans instruction, sans culture, conçoivent de vastes desseins et les exécutent, sans autres moyens que l'ascendant qu'ils savent prendre sur les esprits vulgaires. Cet homme, que toutes les nations antiques se sont disputé l'honneur d'avoir vu naître

parmi elles; cet homme qu'elles ont nommé tour à tour Brahma, Ammon, Odin, Prométhée, parvint, à force de génie et de persévérance, à rassembler les familles errantes dans les forêts; il répandit sur elles ces flots de lumière que le Grand Architecte avait placés dans son cœur. Second créateur du monde, il leur annonça un Dieu suprême, immuable, éternel, et leur parla en son nom.

A sa voix, les arts primitifs sortirent du néant; la terre, faiblement sollicitée, répondit aux efforts des premiers cultivateurs. C'en est fait, le sort du genre humain est assuré, l'édifice du monde va s'élever rapidement; l'homme naissant ne craindra plus la faim dévorante; le tigre évitera désormais des lieux où plusieurs bras réunis sont prêts à le repousser.

Tout porte à croire que les bords du Gange ont vu s'opérer cette heureuse révolution.

En effet, qu'on admette le système

du mouvement progressif de la mer d'Orient en Occident; que l'on considère la position, la température de l'Inde, on conviendra qu'elle dut être le pays de la terre le plus anciennement civilisé (2). Tous les lecteurs se rappellent sans doute les expressions de cet écrivain philosophe qui traça l'histoire des relations commerciales de l'Europe, avec les autres parties du globe. « En général, » dit-il, on peut assurer que le climat » le plus favorable à l'espèce humaine, » est le plus anciennement peuplé. Un » air pur, un climat doux, un sol fertile » et qui produit presque sans culture, » ont dû rassembler les premiers hom- » mes. Si le genre humain a pu se mul- » tiplier et s'étendre dans des climats » affreux où il a fallu lutter sans cesse » contre la nature; si des sables brûlans » et arides, des marais impraticables, » des glaces éternelles ont reçu des ha- » bitans; si nous avons peuplé des forêts » et des déserts où il fallait se défendre » des élémens, des bêtes féroces et de

» nos semblables, avec quelle facilité
» n'a-t-on pas dû se réunir dans ces con-
» trées délicieuses où l'homme, exempt
» de besoins, n'avait que des plaisirs à
» désirer, où, jouissant sans travail et
» sans inquiétude des meilleures pro-
» ductions et du plus beau spectacle de
» l'univers, il pouvait, à juste titre,
» s'appeler l'être par excellence et le roi
» de la nature (3). »

Telles étaient les rives du Gange et les belles contrées de l'Indoustan.

Si des raisons physiques semblaient insuffisantes pour assurer aux Brahmes le titre de fils aînés de la terre, qu'on ouvre les annales des nations, qu'on parcoure les anciennes cosmogonies, chaque peuple place loin des bords qu'il habite le berceau de ses dieux et la patrie de ses fondateurs. L'Indien seul montre les lieux où naquirent ses bienfaiteurs (4). Vainement l'antique et orgueilleuse Egypte cherchait à perdre son origine dans la nuit du néant. Osiris était Ethiopien ses prêtres étaient forcés d'en con-

venir. Chaque année ils entreprenaient un long et pénible voyage, pour offrir, dans la patrie d'Osiris, un sacrifice solennel avec les Gymnosophistes de Méroë (5); l'Ethiopien, à son tour, allait puiser chez ses frères de l'Inde des connaissances nouvelles.

Forcé de me contenir dans les bornes étroites que je me suis prescrites, je ne chercherai pas à augmenter par d'autres preuves la longueur d'un précis nécessaire, mais déjà trop étendu.

Je le répète, tout porte à croire que le Législateur du monde naquit sur les rivages délicieux du Gange ou de l'Indus. Ses yeux, avant de se fermer, virent s'élever l'édifice imposant qu'il avait construit. Fier de son ouvrage, il put se dire : Et moi aussi, j'ai créé l'homme.

Les familles qui l'environnaient durent voir en lui un être au-dessus de l'humanité. Celui qui les avait arrachées du fond de leurs déserts; celui qui leur avait donné des idées, des sensations nouvelles, dut leur paraître un envoyé

du ciel, une émanation du Dieu qu'il leur avait fait connaître. Il sentit bientôt que les yeux de l'homme étaient trop faibles pour supporter l'éclat de la vérité, et se garda de détruire une illusion qui lui fournissait un moyen si puissant de faire le bien. Ses enfans seuls reçurent le dépôt tout entier de ses lumières. Eux seuls furent chargés de la fonction sacrée d'instruire les races futures. Telle fut la mission transmise d'âge en âge aux initiés de tous les temps et de tous les pays; telle est, je crois, l'origine qu'on peut assigner à nos mystères (6).

Les descendans du sage dont je viens d'esquisser l'histoire, suivirent la route qu'il leur avait tracée. Inventeurs de tous les arts, créateurs de toutes les sciences, ils admirent au partage de leurs connaissances quelques hommes privilégiés, que leurs vertus et leurs grandes qualités en avaient rendus dignes. C'est du sein de cette réunion de sages que partirent les rayons de lumière qui devaient éclairer l'univers;

ce sont eux que l'antiquité reverra sous le nom de Brachmanes ou de Gymnosophistes (7).

Occupés sans relâche du bonheur des hommes, contemplant sans cesse les merveilles de la nature, trouvant chaque jour dans son sein une source inépuisable d'instruction, les Brachmanes jouissaient, dans le calme et la méditation, d'une paix que rien n'avait encore altérée, lorsqu'un nuage enflammé s'avança du côté du nord. Les plaines de l'Inde furent bientôt couvertes d'armes et de guerriers ; c'étaient les farouches enfans de Vichnon (8). Le fer à la main, ils venaient fonder un empire, et prêcher une religion nouvelle. Fidèles à leurs principes, les paisibles Brachmanes préfèrent la mort à l'horreur de tremper leurs mains pures dans le sang de leurs bourreaux; ils périrent presque tous. Presque tous tombèrent sous les coups des sectateurs de Vichnon, qui remplacèrent les dogmes simples et sublimes de Budda, par un

culte rempli de fables ridicules et de pratiques superstitieuses. C'est le même qui subsiste aujourd'hui dans les Indes. Les principes des Brachmanes n'existent plus que dans les Vedes, et chez une tribu faible et dispersée, dont les membres portent le nom de Schammaners (9).

Long-temps avant cette époque désastreuse, non contents d'avoir fait le bonheur de l'Inde, les Brachmanes prétendirent à la gloire de civiliser le reste du monde. Il est probable que la Perse reçut les premières lumières; mais des ténèbres épaisses dérobent à nos yeux cette partie de son histoire. Nous savons à peine que trois mille deux cent neuf ans avant l'ère vulgaire, *Diemschas*, ou *Djemschid*, jeta les fondemens de Persepolis (10). Au-delà de cette époque, il est impossible de rien trouver qui puisse servir à appuyer la plus vague supposition. Si le flambeau des arts brilla d'abord pour la Perse, il paraît également certain qu'il

s'éteignit bientôt, pour reparaître avec tant d'éclat dans la main de Zoroastre.

Deux législateurs, portant tous deux le même nom, (11) répandirent en Perse la même doctrine, à deux époques différentes (12).

Le premier, contemporain de *Virenghânm*, père de Djemschid, suivant le *Zend-Avesta*, posa les bases de la religion que son succcesseur devait établir d'une manière si solide. Elève des brachmans, peut-être Indien lui-même, il apporta en Perse les lumières qu'il avait puisées sur les rives du Gange. Ses disciples reçurent le nom de *Mages*. Poursuivis à plusieurs reprises, leurs persécuteurs les crurent détruits; mais leurs principes, conservés religieusement, restèrent cachés dans les cœurs de quelques adeptes, jusqu'au moment de la naissance du second Zoroastre (13).

A cet instant terrible où l'insensé Cambyse semblait avoir conçu le projet d'anéantir tous les genres de lumières; à l'instant où la doctrine égyptienne

paraissait éteinte dans le sang de ses ministres, Zoroastre quitta l'Egypte. Vengeur de ses maîtres, il soumit à leurs principes sacrés leurs barbares oppresseurs. Des débris épars de l'ancienne loi, des connaissances qu'il avait recueillies aux Indes et à Memphis, il forma un corps de doctrine qui devint bientôt le code religieux des Perses, des Chaldéens, des Parthes, des Bactriens, des Saiques, des Corasmiens et des Mèdes.

Les rites *mitriaques*, si fameux chez les Romains, appartiennent essentiellement à la croyance des Mages. Nés dans l'Orient, ils passèrent en Italie vers le second siècle de notre ère. On sait que pour être admis à l'initiation, il fallait subir des épreuves longues et rigoureuses, un jeûne de cinquante jours, sept passés dans une entière obscurité, une foule d'autres pratiques mystérieuses préparaient l'âme du néophyte, et le disposaient *à recevoir la lumière*. Après plusieurs ablutions, il pénétrait enfin dans le sanctuaire de

Mithra. Là, il faisait, avec ses frères, une offrande de pain et d'eau. Pour dernière épreuve, on lui présentait une couronne et une épée, emblêmes de la souveraine puissance, à laquelle il devait préférer la sagesse. On ajoute que les initiés s'imprimaient sur le corps une marque ineffaçable (14).

Des plaines de la Perse, les Brachmanes passèrent en Ethiopie. Les usages encore existans en Abyssinie; la ressemblance qui paraît avoir existé entre les Gymnosophistes de l'Inde (15) et ceux de l'Ethiopie; l'opinion même des anciens sur ces deux contrées, sont autant de preuves de leur passage (16).

Le reste de la terre languissait encore dans les chaînes de la Barbarie; mais le temps approche où l'Égypte enfin éclairée, va porter chez toutes les nations le flambeau des sciences. Suivi d'une foule de ses compatriotes, Osiris descendit des montagnes de l'Éthiopie. Sans guerriers, sans combats, il soumit l'Égypte en un instant, et fit adopter aux sau-

vages qui l'habitaient, les lois et les arts de sa patrie. Entouré de grands hommes, dont la reconnaissance a fait des dieux, Osiris joignait aux charmes de l'éloquence les prestiges d'une musique enchanteresse. Les chants de neuf Vierges, que le génie mythologique des Grecs a placées dans les cieux, sous le nom de Muses, faisaient retentir les rivages du Nil des loix d'Osiris et des principes de sa sublime morale.

Bientôt les plaines de l'Égypte furent couvertes de villes; bientôt s'élevèrent ces temples superbes, ces hardis obélisques et ces immenses pyramides, qui font encore aujourd'hui l'admiration du monde.

Fidèles aux principes qu'ils tenaient de leurs pères, les législateurs de Thèbes voulurent cacher au vulgaire leur doctrine et leurs connaissances. Si les Indes virent naître les mystères sacrés, ils durent à la savante Égypte leur gloire et leur éclat. Le *dépôt* des sciences, les lignes mystiques que Thot avait gra-

vées sur des colonnes de granit, furent *déposées* dans de profonds souterrains, où les seuls initiés avaient le droit de pénétrer. Bientôt un mystère imposant, des épreuves redoutables environnèrent les initiations, et placèrent une barrière impénétrable entre la lumière et l'œil du profane (17).

C'est au fond des temples souterrains de Thèbes, de Saïs, d'Héliopolis et de Memphis, que les Hiérophantes formèrent ces grands hommes que l'Egypte devait envoyer aux nations. Tandis qu'Orphée établissait les mystères de Samothrace, que Moïse créait un peuple nouveau (18), Triptolême et Eumolpe donnaient des lois à la Grèce, et jetaient les fondemens du temple d'Eleusis. Moins connu, aussi utile qu'eux, Abaris, à qui l'étendue de ses connaissances fit supposer le don de franchir les espaces, attaché à la flèche d'Apollon, Abaris courut porter la lumière dans les régions hyperborées.

Les mystères de Samothrace étaient

consacrés aux Cabires. Ce titre même indique leur origine égyptienne. Ils paraissent se rapprocher en quelques points de ceux des Phéniciens; chez ces derniers les Cabires étaient au nombre de neuf, tous fils de Sydic le *Juste*. Le fils de Thabon fut leur premier hiérophante, suivant le fragment de *Sanchoniaton*.

A Samothrace on ne reconnaissait que quatre Cabires ou grands dieux. Mnaseas nous a conservé leurs noms mystérieux. On les appelait Oxierès, Axiokersa, Axiokersos et Casmilos ou Cadolus (19). On ajoute que les mystères célèbres apportés en Phrygie par Dardanus, passèrent ensuite en Italie, et furent confiés aux Vestales, qui, seules avec le grand prêtre, en possédaient le secret.

La Grèce, bientôt civilisée, consacra dans le temple d'Eleusis la doctrine sacrée qu'elle tenait des Egyptiens (20). Trente mille initiés accourant du fond de l'Europe et de l'Asie, entourèrent

plus d'une fois la ciste mystique dans les belles plaines de l'Attique.

Des épreuves terribles précédaient l'initiation, des prestiges éclatans l'environnaient. Des gouffres brûlans du Tartare le néophyte passait dans l'Elysée. C'était dans ces lieux enchantés qu'il entendait la voix de l'Hiérophante, et qu'admis au secret des mystères, il recevait le prix de ses vertus et de sa fermeté.

On s'abstient difficilement de parler avec plus de détail de ces fêtes célèbres, que la Grèce embellit autrefois du charme de sa brillante imagination. Je ne puis m'empêcher de rapporter un mot qui caractérise d'une manière frappante l'opinion de l'antiquité sur ces mystères. Le père de l'éloquence latine, Cicéron, remarque que partout où les initiations Eleusiniennes ont été introduites, elles ont contribué à rendre les hommes meilleurs, à resserrer les liens qui les unissaient, et à les attacher davantage à leurs devoirs (21).

Avant de quitter ces belles contrées, je dois parler d'une institution philosophique dans laquelle les vrais enfans de la lumière ont pu saisir des rapports frappans avec la Franc-Maçonnerie. On a déjà pressenti que j'allais parler de l'école pythagoricienne.

Né dans l'isle de Samos au commencement de la quarante-cinquième olympiade, Pythagore, dévoré du besoin de s'instruire, chercha long-temps la lumière chez les nations savantes (22). Après de longues études; après s'être fait initier aux mystères des Indiens et des Egyptiens, à ceux d'Eleusis et de Samothrace; après avoir connu Solon, Pittacus, Zoroastre, Epiménide, il revint enfin dans sa patrie; mais le disciple des sages de Thèbes ne pouvait se résoudre à vivre sous les lois d'un tyran, et Policrate venait d'usurper à Samos l'autorité suprême. Pythagore renonça à ses biens, à ses amis, aux lieux de sa naissance. Il quitta la Grèce, et vint fonder, à Crotone, cette école

célèbre de laquelle sortirent tant d'hommes illustres. Il crut devoir entourer d'un voile mystérieux le flambeau de la philosophie. Un soin scrupuleux le dirigeait dans le choix de ses élèves, et des épreuves de toute espèce l'assuraient de leur vocation.

Ils étaient divisés en *trois classes* : on restait *trois ans dans la première*. Avant l'admission, on devait déposer tout son bien entre les mains des trésoriers (23). Si ces trois premières années d'épreuves répondaient aux désirs du *maître*, l'élève passait dans la seconde classe. Pendant *cinq années* il était condamné au plus profond silence; la voix de Pythagore ne parvenait à son oreille, qu'à travers l'épaisseur du voile qui cachait l'entrée du sanctuaire. Enfin, il était admis à la connaissance entière de la doctrine sacrée, et travaillait avec le *maître* à l'instruction des nouveaux initiés.

Les enfans de cette grande famille, ajoute Jamblique, (cité par Barthélemy,)

dispersés en plusieurs climats, sans s'être jamais vus, se reconnaissaient *à certains signes*, et se traitaient au premier abord comme s'ils s'étaient toujours connus (24).

La célébrité de ces philosophes devait armer contre eux l'ignorance et la méchanceté. La calomnie présenta ces réunions savantes et vertueuses comme autant de foyers de conspiration : la puissance s'éleva contre les Pythagoriciens, la multitude aveugle les poursuivit avec fureur. Chassé de Crotone, errant, persécuté, Pythagore, avant de terminer une existence consacrée au bonheur des hommes, vit ses malheureux disciples tomber sous le glaive, ou expirer dans les flammes (25).

Les déplorables restes de son école se rassemblèrent quelque temps après, et continuèrent de former des réunions, quelquefois tolérées, mais le plus souvent secrètes.

Du haut de ses antiques pyramides, le génie de l'Égypte répandait sur le

monde ses rayons lumineux. Pendant qu'une partie de ses ministres préparait les siècles brillans de la Grèce, quelques-uns s'étaient enfoncés dans les plaines glacées de la Scythie. En vain la nature elle-même militait contre leurs efforts. Les rochers, les frimats, le caractère farouche et indépendant des enfans du Nord semblaient éloigner toute espérance de succès; mais les obstacles de toute espèce ne présentaient aux sages de l'Égypte, qu'une tâche plus importante et une couronne mieux méritée. Leurs accens persuasifs se firent entendre, et une foule de prosélites suivit leurs pas. Ils virent bientôt se former autour d'eux ces écoles fameuses qui propagèrent le culte mystérieux des Druides, du pied des Apennins aux rivages de la Scandinavie.

Toujours retirés au fond de leurs vastes forêts (26), arbitres souverains des peuples, les Druides ne paraissaient à leurs yeux, que lorsque leur ministère sacré, ou le soin des affaires publiques,

nécessitaient leur présence (27). Renfermés dans les sombres asyles dont nul mortel n'osait approcher, ils étudiaient en silence, et veillaient à l'instruction de leurs disciples (28). Vingt années suffisaient à peine aux études qu'ils exigeaient de leurs élèves; aucun livre, aucune tradition écrite ne pouvaient soulager leur mémoire; le Druide aurait craint qu'un œil profane pénétrât le secret de ses mystères (29). Après ce long cours d'études, à la suite d'épreuves et d'examens rigoureux, le Néophyte était admis à l'initiation; égal de ses maîtres, il partageait leurs lumières et la vénération publique.

Le même esprit, le même culte, les mêmes cérémonies régnèrent long-temps dans ces vastes régions. Enfin, les Romains vainqueurs apportèrent dans les Gaules des lois, des mœurs et une religion nouvelles. La multitude dût préférer aux dogmes mystérieux, à la divinité invisible, aux fêtes sombres et imposantes des Druides, une religion bril-

lante et facile, qui parlait à ses sens, et charmait ses yeux par la pompe et l'élégance de ses cérémonies.

La doctrine des Druides subsista quelque temps encore dans la Grande-Bretagne; les rochers blancs de Mona (30) défendirent encore quelque temps leurs augustes mystères.

Cette île célèbre, principale école, résidence du chef des Druides d'Albion, était pour la Bretagne ce que Chartres était pour les Gaules; Thorla, Heresbourg et Arcon pour la Germanie et la Scandinavie. Pendant un siècle, Mona conserva dans ses forêts impénétrables, l'autel triangulaire, le coffret mystique et l'épée de Belinus. Mais bientôt ces chênes vénérables, seules et antiques colonnes du temple des Druides, tombèrent sous la hache des conquérans du monde; le profane osa pénétrer dans ces asyles sacrés!..... Rivage de Mona, vous n'entendrez plus la harpe du Barde; rochers du Snowdon, vos échos ne répéteront plus ses chants mysté-

rieux!.... Mais quel esprit sublime a donc présidé à l'institution des mystères? Par-tout les mêmes, fondés sur une base unique, tendant au même but, propageant les mêmes principes, avec quel art ils sont modifiés suivant l'esprit, les mœurs et le caractère des nations chez lesquelles ils sont établis. Chez l'Égyptien, peuple triste et réfléchi, les cérémonies initiatoires brillaient d'une splendeur sévère et imposante. Entourées chez les Grecs de l'appareil le plus éclatant, des danses, des chants mélodieux, l'éclat de mille flambeaux embellissaient leur célébration, et charmaient les sens d'un peuple qui sacrifiait tout à la beauté du spectacle. Dans les Gaules, au contraire, les sombres mystères des Druides étaient célébrés la nuit. Une lueur pâle et vacillante éclairait à peine, et contribuait encore à répandre une religieuse horreur dans l'âme des assistans.

Les Romains, entièrement maîtres des Gaules, poursuivirent les Druides et

détruisirent leurs écoles (31). Il est probable que ceux qui purent échapper à la proscription, coururent se réfugier chez leurs frères du Nord, et préparer dans les forêts de la Scandinavie, ces irruptions terribles qui devaient venger le monde, renverser la puissance de Rome, et traîner son aigle ambitieuse à ce char de triomphe où elle avait enchaîné l'univers.

Ces vastes contrées que les anciens connaissaient sous le nom de Celtique ou Scythie, virent encore éclater une autre révolution. Odin, chassé de ses états par les armes romaines, contraint de devenir conquérant pour s'assurer un asyle; Odin soumit à son tour la Scandinavie (32).

Loin de suivre l'exemple de ses oppresseurs, il laissa subsister la religion établie, et se contenta d'y joindre une partie des Mythes que Sœmund Sigfusson et Snorr, fils de Turla, nous ont conservés dans les deux Edda. La sagesse d'Odin, et sur-tout sa valeur bril-

lante, la première des vertus chez ces peuples belliqueux, lui méritèrent les honneurs de l'apothéose. Les guerriers qu'il avait conduits aux combats l'invoquèrent après sa mort comme le premier des Dieux, ou, pour mieux dire des héros divinisés (33).

Nous avons jusqu'à présent parcouru la chaîne mystérieuse des initiations antiques (34). A quelle époque, et par quels moyens est-elle venue jusqu'à nous, et s'est-elle rattachée à la houpe dentelée? Quelle cause a fait descendre les mystères du haut rang qu'ils occupaient autrefois? Telles sont les questions auxquelles nous allons nous efforcer de répondre.

L'Égypte, si long-temps paisible, devint, sous les successeurs d'Alexandre (35), le séjour du trouble et de la désolation. Cet antique asyle des sciences et de la paix n'était plus qu'un affreux théâtre de meurtres et de continuels brigandages. Les temples détruits, les villes désertes ou livrées aux fureurs

des mercenaires étrangers, que chaque prétendant au trône armait pour sa querelle, ne pouvaient plus être le séjour des philosophes vertueux que l'univers révérait depuis tant de siècles. Les ornemens sacrés dont ces ministres étaient revêtus, ces marques distinctives du sacerdoce qu'ils avaient acquises par tant d'années d'étude et de travail, cette robe de lin que des épreuves si rigoureuses leur avaient donné le droit de porter, et dont la vue excitait autrefois la vénération des peuples, devenaient dans ces temps orageux un signe de proscription. Ils les quittèrent; ils abandonnèrent leurs retraites profanées, et s'en furent chercher dans les déserts, un asyle contre les furieux qui déchiraient leur patrie.

Regrettant sans cesse leurs antiques demeures, leurs yeux se tournaient sans cesse vers ces rivages fleuris auxquels des persécutions toujours renaissantes les avaient forcés de renoncer; ils profitèrent d'un moment de calme,

et se hâtèrent de regagner les campagnes de l'Égypte. Des chagrins nouveaux les y attendaient. Ils arrivent, cherchent leurs temples sacrés; leurs temples n'existaient plus! Des édifices nouveaux, construits par des artistes grecs, s'élevaient sur les ruines de ces monumens symboliques. Des prêtres imposteurs, dévoués aux caprices des grands, remplaçaient les sages de Memphis et de Thèbes (36). Les vrais enfans d'Osiris ne devaient pas leur disputer la honte de chanter des hymnes devant des simulacres grecs, et de brûler par la suite un vil encens aux pieds de la statue d'Antinoüs; ils coururent déposer la sagesse Égyptienne dans des retraites inconnues (37). Le plus grand nombre se fixa dans les plaines que dominaient les superbes tours d'Alexandrie. Là, cachant leur vie, suivant en secret leurs dogmes révérés, faisant quelques prosélites, ils vivaient en paix à l'ombre de leur faiblesse et de leur pauvreté.

Une autre secte habitait depuis quel-

que temps les environs de la capitale de l'Egypte : c'était celle des Thérapeutes. Nés sur les bords du Jourdain, ses membres dispersés avaient porté leur doctrine dans tous les pays; mais presque tous s'étaient rassemblés dans les lieux que venaient habiter les enfans de la sagesse. Quelques écrivains (38) ont cru que les Thérapeutes n'étaient qu'une classe d'Esséens; mais la nouvelle retraite que les premiers avaient choisie, semble détruire cette assertion. Un précepte inviolable défendait aux Esséens de jamais quitter la terre où Moyse avait conduit leurs ayeux : le monde, au contraire, était la patrie des Thérapeutes. Entièrement livrés à la contemplation céleste ou à l'étude de la nature, retirés isolément dans des habitations simples, qu'ils appelaient *Semnées*, ils se rassemblaient chaque semaine dans un édifice plus vaste qui portait le même nom, et se faisaient part mutuellement des connaissances nouvelles qu'ils avaient acquises. A cer-

taines époques, ils faisaient ensemble un repas mystique, dans lequel on leur servait une espèce de pain, où le froment était mêlé d'hysope et de sel.

Livrés aux mêmes occupations, soumis aux mêmes devoirs que les anciens sages de l'Egypte, ils durent bientôt se rapprocher de leurs descendans. Quelques Pythagoriciens, toujours vertueux, toujours poursuivis, vinrent se joindre à eux, et trouvèrent enfin le bonheur dans cette réunion, qui bientôt ne forma plus qu'un seul corps.

C'est dans cette école respectable que la philosophie égyptienne trouva un dernier asyle. Les initiés sentirent la nécessité de s'envelopper des ombres d'un mystère impénétrable. Des épreuves, des signes depuis long-temps négligés, leur donnèrent les moyens de choisir ceux qu'ils jugeraient dignes d'être admis parmi eux, et de reconnaître leurs frères dans toutes les parties du monde.

Une quatrième secte vint, je crois,

se confondre dans celle à qui nous devons immédiatement nos mystères (39). Basilide, homme d'un haut mérite et d'une profonde érudition, proposa quelques opinions opposées à celles des chefs du christianisme naissant. Entouré d'une foule de prosélites, la conformité de ses principes avec ceux des Égyptiens dut engager ses disciples à chercher des instructions nouvelles dans le sein de la société mystérieuse dont nous venons de parler. Je pense qu'il faut reporter à cette époque une foule de pierres gravées que les antiquaires connaissent sous le nom d'*Abraxas* ou *Abrasax*. Elles étaient sans doute pour les enfans de la lumière un moyen de se reconnaître entre eux, une espèce de tesseres d'hospitalité (40).

Enfin nous sommes arrivés à une question bien importante sans doute, mais que le défaut total de mémoires authentiques empêchera toujours de résoudre d'une manière satisfaisante. En quel temps les mystères que nous appelerons

désormais Maçonniques ont-ils passés en Europe? On croit en retrouver quelques faibles traces dans le huitième siècle. Rien ; avant cette époque, ne peut annoncer qu'ils y fussent connus.

Tout se réunit pour appuyer l'ingénieuse hypothèse de Laurens, qui prétend que nous en devons la connaissance aux Hébreux. En effet, parmi ces tribus malheureuses et dispersées, il put se trouver des initiés qui admirent au secret des mystères quelques personnes sur la discrétion desquelles ils pouvaient compter. Il est aussi plus que probable que ce sont eux qui en cachèrent le véritable but sous un emblême si cher à leur nation, le rétablissement du temple de Jérusalem.

La chronique du moine Siffrid parle d'une secte mystérieuse qui existait en France sous le règne de Pépin. Quelques traits semblent la rapprocher de la Franc-Maçonnerie ; mais on n'ose porter un jugement sur des données aussi vagues.

On suppose aussi, et cette tradition, totalement dénuée de preuves historiques, paraît cependant devenir pour l'ordre un point fondamental; on suppose, dis-je, qu'en 924 le roi Athelstan, petit fils du grand Alfred, appela en Angleterre les Maçons dispersés en Europe, et les réunit sous la direction de son frère Edwin.

S'il est vrai qu'à cette époque éloignée, des sociétés maçonniques aient existé dans nos climats, elles durent s'envelopper du mystère le plus profond. Un mot, un seul mot, la plus faible trace, la plus légère indiscrétion auraient été pour ceux qui les composaient, le signal d'une entière proscription. L'imposture et la superstition, toujours en garde contre les lumières; l'ignorance, implacable ennemie de ce qu'elle ne peut comprendre, régnaient ensemble dans cet âge de barbarie. Elles auraient frémi à la vue d'une société dont le but constant a été de détruire leurs autels, en propageant sans cesse les principes

sacrés de la raison et de l'humanité. Si, dans un siècle éclairé, la calomnie a osé distiller ses poisons sur un ordre estimable; si des écrits absurdes, des fables extravagantes ont pu trouver des lecteurs et des apologistes, avec quelle fureur le fanatisme aurait-il poursuivi les Maçons, dans un temps où, revêtu des attributs de la triple puissance, placé entre le trône et l'autel, il n'avait qu'un mot à prononcer pour voir tomber ses victimes (41)?

On trouve enfin des traces certaines de la Maçonnerie en Angleterre, vers le commencement du XIVe. siècle (42).

Mais, depuis cette époque jusqu'au moment où elle s'est naturalisée en France (43), de combien de coups n'a-t-elle pas été frappée? Une foule de sectes diverses a pénétré dans le temple. Chacune d'elle a joint ses rites puérils ou coupables à nos augustes cérémonies. Bientôt le véritable sens de nos hiéroglyphes, étouffé sous un amas incohérent d'usages bizarres, de mots vides de sens et de pratiques supers-

titieuses, devint entièrement inintelligible.

Les premiers sectaires qui vinrent tracer leurs erreurs à la lueur du flambeau maçonnique, sont les Cabalistes. Niaisement occupés de la valeur numérique d'une lettre, ils passent leur vie à calculer le nombre de caractères que contient tel verset de la bible. Ils ont, d'après ces données, élevé un vaste système de Dieu, du Monde et de la Création, édifice quelquefois ingénieux, mais fondé sur le sable, et que la saine raison renverse d'un regard. C'est à l'aide de ce premier travail qu'ils prétendent pouvoir suspendre l'action immuable des lois de la nature, en opérant des prodiges (44) Ceux-là sont en petit nombre, et les loges cabalistiques, s'il en existe encore quelques-unes, sont trop éloignées de la véritable Maçonnerie, pour y causer désormais une altération sensible.

Les frères de la Rose-Croix vinrent ensuite amuser les loisirs des oisifs. Ils

s'annonçaient comme des êtres surnaturels, en commerce direct avec le ciel, commandant aux génies dont ils peuplaient l'univers, comme une certaine classe de cabalistes. Se cachant d'abord avec le plus grand soin, ils eurent bientôt l'impudence d'appeler les dupes par des affiches publiques. Liés à la Franc-Maçonnerie, ils lui donnèrent un grade qu'on a depuis épuré, et qui ne tient plus que par son titre à cette réunion d'imposteurs (45).

L'une des erreurs qui le plus anciennement a trompé les vains désirs de l'homme; celle qui dans tous les temps a réuni le plus de partisans, est sans doute cette manie qu'on a décorée du titre pompeux de *Science hermétique* (46). Possédé du fol espoir de transmuer les métaux et d'obtenir une panacée qui prolongeât le cours de la vie jusqu'aux portes de l'éternité (47), l'alchimiste, qui voulait trouver la pierre philosophale dans la bible et dans les anciennes mythologies (48), dût la cher-

cher également dans les mystères d'un ordre environné du plus profond secret. Trompés dans leur attente, mais habitués à de pareils revers, les adeptes ont pris le parti de voir dans les emblêmes maçonniques l'objet de leurs continuelles recherches. Ainsi, les trois grades sont devenus pour eux les trois tours de roue; le soleil et la lune, l'or et l'argent, l'agent et le patient. L'étoile flamboyante n'a plus été que l'image du mercure philosophique; le lugubre tableau de maitre, celui de l'état de putréfaction par lequel la matière doit passer..... Je m'arrête; on ne peut sans dégoût parler plus long-temps le langage de cette secte impuissante qui, fière de son ignorance et de son inutile obscurité, propage l'erreur, et fait depuis si long-temps des victimes et des dupes.

Ne trouvant qu'une partie de leurs symboles dans la Franc-Maçonnerie, les alchimistes créèrent de nouveaux grades entièrement conformes à leurs principes. Le Maçon crédule les acheta au

poids de l'or, et bientôt l'avidité ne connut plus de bornes. Les grades hermétiques se multiplièrent avec une telle profusion, qu'on pourrait aujourd'hui en compter plus de cent (49).

D'autres imposteurs, aussi vains, plus dangereux sans doute, ont encore osé couvrir leurs prétendus secrets du voile mystérieux de la Franc-Maçonnerie. Ce sont les Illuminés, qu'on a mal-à-propos confondus avec une secte hétérodoxe qui parut en Espagne au commencement du dix-septième siècle (50). C'est sur-tout en Allemagne que les véritables illuminés ont répandu leur doctrine et leurs ravages.

Quelques auteurs, cherchant une célébrité qui s'obstine à les fuir, ont prétendu ériger ces fripons subalternes en conspirateurs du premier ordre (51). L'importance qu'on s'est efforcé de leur donner a fait sourire les gens éclairés, mais elle a pu séduire le vulgaire et préparer les horreurs qu'on a débitées sur la Maçonnerie.

Il est temps de réduire à leur juste valeur ces ridicules déclamations ; il est temps de le dire à haute-voix, les illuminés de Berlin n'ont jamais tenté de bouleverser l'Europe. Cagliostro, Scrœpffer, Saint-Germain, cherchaient des dupes et non des Séïdes. On a fait trop d'honneur à une société d'intrigans du dernier ordre, en lui supposant des projets, odieux à la vérité, mais qui ne pouvaient être conçus que par des hommes joignant un esprit vaste à des moyens immenses et un courage à toute épreuve.

Maçons qui lirez cet opuscule, osez me suivre un instant ; osez pénétrer avec moi dans le sombre repaire des illuminés, voyez-les rassemblés autour de leur victime, accumulant à ses yeux les illusions grossières dont les histrions viennent d'amuser la multitude, réunissant les erreurs de Lavater aux savantes folies de Swedimbourg, le verbiage inintelligible de Boehme au galimatias emphatique de Saint-Martin ; se faisant un jeu d'effrayer leur crédule néophyte à l'aide

des prestiges de la fantasmagorie ; offrant le même encens à Dieu et aux esprits infernaux ; tour-à-tour sorciers ou ministres de l'Éternel. Voilà les hommes qui devaient fonder un empire universel sur les ruines de tous les trônes écroulés.

J'arrive enfin à travers la triste série des erreurs qu'à produit le déréglement de l'esprit humain ; j'arrive à l'innovation la plus désastreuse qu'ait souffert la Franc Maçonnerie.

Désespérant de pénétrer le véritable secret des mystères, un Ecossais, nommé Ramsay (52), conçut, au commencement du siècle dernier, le projet insensé de créer une nouvelle Maçonnerie. Il crut reconnaître dans quelques-uns de nos usages l'histoire emblématique d'un ordre célèbre, victime de la vengeance d'un Souverain et de la faiblesse d'un Pontife (53). Je ne chercherai point à décider ici ce point si obscur de notre histoire. Au surplus, porte peu au véritable Maçon, de

savoir si les chevaliers du Temple ont été coupables, ou non, des horreurs dont on les a chargés; mais il est important pour nous, que les profanes ne croient pas apercevoir dans nos ateliers des réunions séditieuses, qui, au mépris des lois, des mœurs et des conventions sociales, s'érigeraient en vengeurs d'un attentat commis depuis cinq siècles.

Je n'ajouterai qu'un mot, et tous les Maçons, je l'espère, penseront comme moi: je ne crois pas qu'il soit dans la classe des possibles qu'un ordre entier se soit livré, pendant un siècle, aux crimes les plus odieux. Il est doux pour mon cœur de ne pouvoir admettre l'existence d'un corps nombreux d'hommes vicieux et dépravés. Mais, dans la supposition même de l'entière innocence des Templiers; en détruisant un ordre ambitieux qui, par ses constitutions, ne pouvait reconnaître d'autre autorité que celle d'un souverain et d'un supérieur étrangers (54), Philippe

ne fit que ce qu'il devait faire. Il usait, pour soutenir les droits du trône, du pouvoir que les lois de la monarchie avaient remis entre ses mains. S'il se fût contenté d'abolir un ordre dont la plus longue existence pouvait menacer la sûreté de l'état, il n'eût été qu'un prince juste, ferme et courageux: mais, s'il proscrivit ceux qui le composaient, s'il couvrit la France de bûchers et d'échafauds; si, non content d'immoler ses victimes, il voulut encore flétrir leur mémoire par des accusations calomnieuses, Philippe fut un tigre. Mais c'est à l'histoire, à la postérité seule, qu'il appartient d'en faire justice. Malheur! malheur à ceux qui auraient conçu le projet plus odieux encore, de punir les forfaits d'un homme sur ses fils innocens!

Ramsay, dis-je, supposa que la maçonnerie n'était rien que l'histoire emblématique des chevaliers du Temple; et, d'après ces principes erronés, il se hâta de fonder une nouvelle hiérarchie

à laquelle il donna le nom de son pays. Non content d'avoir introduit dans le temple une race étrangère, il voulut encore lui donner la suprématie sur les successeurs des sages de l'Egypte, et parvint bientôt à l'obtenir.

Telle est l'origine de cet ordre; tel est l'assemblage hétérogène qui, depuis peu d'années, est venu entraver la marche simple et uniforme de l'*Art Royal.*

Enfans de l'orgueil et de l'avidité, une foule de grades toujours plus éloignés de l'ancien esprit Maçonnique, se joignit bientôt à ceux que Ramsay venait de créer; chacun se crut le droit d'en inventer, chaque jour en vit éclore de nouveaux.

O Ramsay! si, comme j'aime à le penser, vos vues étaient droites et vos intentions pures, combien vous gémiriez en voyant les maux que vous avez faits à l'ordre respectable qui vous compta jadis au nombre de ses enfans; Ramsay, vous seul y avez introduit le

désordre; vous seul avez détruit son principe fondamental, l'heureuse égalité. Avant vous, le Maçon parvenu au troisième grade ne voyait autour de lui que des égaux. Aujourd'hui, celui qui porte le titre honorable de maître compte vingt classes de supérieurs (55). Que signifient ces titres orgueilleux de princes, de souverains? Quels sont ces cordons de tous grades et de toutes couleurs? L'antique initié, transporté dans nos enceintes, se croirait au milieu de la cour des rois, et non dans le simple asyle de la sagesse.

Au sein du désordre universel naquit un mal plus dangereux. Avant l'introduction du rite écossais, le grade de Maître conservait encore quelques vestiges de son ancien éclat; une vue exercée pouvait encore, à travers les emblêmes divers qui l'environnaient, reconnaître son caractère, son but et son origine (56). Abandonné depuis qu'il existe un rite qu'on croit plus élevé, il n'est plus aujourd'hui qu'un

chemin par lequel on arrive à ce qu'on appelle les hauts grades. Quelques instans encore, et il sera tout-à-fait méconnaissable. C'est alors que la véritable Maçonnerie sera entièrement perdue, et que son flambeau symbolique éteint, sera remplacé par la torche du Kadosch.

Tant que la Maçonnerie resta contenue dans ses limites naturelles, elle éprouva le sort que doit attendre toute société secrète. Si quelquefois elle fut troublée dans ses mystérieuses retraites, l'autorité, bientôt éclairée, lui rendit une existence consacrée à servir la patrie et à soulager l'humanité. Quelques plaisanteries sans amertume étaient alors la seule vengeance que se permissent les profanes contre un ordre qui ne se faisait connaître au dehors que par des bienfaits. Depuis la réunion des deux rites, quelle foule de libelles infamans, de satyres sanglantes, d'accusations capitales a frappé tour-à-tour l'ordre le plus pur et le plus respectable! Par quelle fatalité les enfans de la V∴ sont-

ils confondus ?........ Maçons d'Écosse, ai-je besoin de l'ajouter; j'aime en vous, mes frères, j'estime vos principes, je respecte vos vertus (57) : ce sont vos rites, vos rites seuls que j'accuse. Je n'en doute pas, ils ne vous ont paru qu'un jeu de l'imagination, qu'un nouveau genre de délassement; mais ils sont dangereux; ils peuvent le devenir davantage, ce sont eux qui ont placé l'antre de Trophonius dans le sanctuaire sacré d'Eleusis (58).

J'ai montré la source du mal, j'ai suivi ses progrès, il me reste à indiquer les remèdes qu'on peut lui opposer; ils sont simples et en petit nombre. Extirpez cet assemblage de plantes parasites qui, rampant sur le tronc majestueux de l'arbre maçonnique, enlace ses rameaux, dévore sa substance, et finira bientôt par détruire cet antique monument de la sagesse humaine.

Semblable au miroir ardent, l'autel symbolique ne brûle et n'éclaire que sur un seul point. Divisée à l'infini, sa

flamme vivifiante ne jette plus qu'une lueur affaiblie.

Que des Maçons éclairés se chargent de rendre au grade de maître sa splendeur et son importance; qu'ils réunissent dans son sein les connaissances éparses que la sagesse avait cachées dans les cryptes de l'Égypte, sous les palmiers des Brachmanes, dans les sanctuaires de la Grèce, au fond des forêts des Druides, et la Maçonnerie, rendue à son but primitif, se replacera bientôt au rang élevé qu'elle n'aurait jamais dû perdre.

Cette entreprise est importante, difficile sans doute, mais elle n'est pas impossible. Déjà une réunion savante et zélée s'est occupée de profondes recherches; quelques succès ont déjà couronné ses efforts......... Je me tais, je dois lui laisser le bonheur d'annoncer à nos frères l'heureux moment où, retrouvant enfin la parole perdue, elle aura replacé le code sacré des mystères antiques dans le temple des initiations modernes.

Ma tâche est remplie, j'ai découvert la blessure; qu'une main plus habile entreprenne de la guérir; qu'un crayon plus éloquent termine l'œuvre que je viens d'esquisser. Si ce faible écrit peut appeler l'attention des Maçons instruits sur les abus dont je viens d'offrir l'histoire, j'aurai atteint le but que je m'étais proposé. Grâce à leurs soins, je pourrai voir l'instant où la lumière, dégagée des entraves qui la retiennent, éclairera de nouveau l'Univers.

C'est alors que, fier de son titre, le Maçon pourra s'écrier : Dans quelques siècles la faulx du temps brisera ces orgueilleuses pyramides qui la bravent depuis tant d'années; les villes, les empires disparaîtront devant le glaive destructeur du conquérant. Inébranlable sur ses colonnes de bronze, la Maçonnerie a traversé les âges. Son flambeau symbolique portera la lumière chez nos derniers descendans.

A. Boileau.

NOTES.

(1) Je n'ai voulu choisir aucun système de cosmogonie, ni embrasser telle ou telle opinion philosophique. J'ai parlé seulement de la civilisation de l'espèce humaine, et jamais de la naissance des choses. Mais quels que soient les sentimens du lecteur sur cette partie de l'histoire de l'univers, qu'il admette l'éduction du néant, la préexistence de la matière, ou l'éternité des choses, les idées que j'ai présentées peuvent également s'attacher à chacune de ces hypothèses; car, en supposant même le monde éternel, il est impossible de ne pas admettre de grandes époques, où la nature fatiguée de sa perpétuelle fécondité, semble s'arrêter dans sa marche, laisse détruire son ouvrage pour le créer de nouveau, l'anéantir et le reproduire encore.

(2) Les écrivains qui veulent assurer à l'Egypte la priorité sur toutes les nations, parlent sans cesse des grands ouvrages, des temples, des

pyramides antiques dont :

La *masse indestructible a fatigué le temps.*

Il faut avouer cependant qu'ils sont peut-être au-dessous des monumens que l'Inde nous offre encore aujourd'hui comme une espèce de preuve de son ancien éclat et de sa prodigieuse antiquité. Les temples de Salcette, d'Illoura, d'Elephanta, de Teridschnapali et de Douganes supposent, dans le peuple qui les a construits, une plus grande connaissance de l'art, et un plus haut degré de civilisation, que tous les travaux des anciens Egyptiens. Ces réflexions n'ont pas échappé à Niebuhr et à Sonnerat. « Il a fallu, dit le premier (*a*), plus de travail » et d'habileté, pour creuser dans le roc de si » vastes bâtimens, et pour les orner de si » grandes et de si belles sculptures, qu'il n'en » a fallu pour entasser en masses énormes, des » pierres calcaires tendres, qui se trouvaient » sous la main de l'architecte. Les pyramides » paraissent le produit d'un esclavage barbare, » et les temples des Indiens celui de la magni» ficence d'un peuple éclairé......

» Les pyramides tant vantées de l'Egypte,

(*a*) *Voyag. de Niebuhr*, *tom.* 2, *pag.* 426.

» dit M. Sonnerat (a), sont de bien faibles mo-
» numens, auprès des pagodes de Salcette,
» d'Illoura; les figures, les bas-reliefs et les
» milliers de colonnes qui les ornent, creusés
» au ciseau dans le même rocher, indiquent au
» moins trois mille ans d'un travail consécutif;
» et les dégradations du temps en désignent
» au moins trois mille d'existence. D'après
» cela on ne sera pas surpris que l'ignorance
» artribue le premier de ces ouvrages aux dieux,
» et le second aux génies..... »

Ces temples indiens, si justement fameux dans les annales des sciences, et trop peu connus des Européens, sont tous taillés dans le roc vif. Les colonnes qui les soutiennent, presque toujours couvertes dans toute leur longueur d'ornemens en bas-relief, sont des parties de ce même roc, que l'architecte a conservées. Les murailles extérieures, celles qui séparent le temple en plus ou moins de parties, sont également ornées de bas-reliefs et de figures de dix à quinze pieds de hauteur, tellement saillantes, que quelques-unes ne tiennent au mur que par des arrêtes.

(a) *Voyage aux Indes et à la Chine*, tom. 1, *pag.* 218.

« Ces bas-reliefs, ajoutent Niebuhr (a) et An-
» quetil du Perron, ne peuvent être comparés,
» ni pour le dessin, ni pour l'exécution aux
» ouvrages des sculpteurs Grecs ; mais ils sur-
» passent de beaucoup en élégance tout ce
» qui reste des anciens Egyptiens. Ils sont aussi
» plus beaux que les bas-reliefs connus de
» Persépolis. »

Qu'on réfléchisse au temps qu'il a fallu employer pour élever ces monumens, dont quelques-uns présentent une immense étendue, pour les couvrir de sculpture dans toutes leurs parties, et l'on trouvera sans doute moins hasardés les calculs de M. Sonnerat, et moins extraordinaire l'exécution des obélisques et des pyramides.

Au reste, on trouvera sur ces anciennes pagodes les détails les plus satisfaisans dans les relations de Gemelli-Careri, Thévenot, Freyer, Ovington, Niebuhr et Anquetil du Perron.

(3) Raynal, Hist. Phil. du commerce et des établissemens des Européens dans les Deux Mondes, tom. 1, pap. 45.

(a) *Voyages*, *tom.* 2, *pag.* 420.

(4) Les Brahmes vinrent du Nord de l'Asie, a dit notre illustre et malheureux frère Bailly.

Si, par ce mot Brahmes il a voulu parler des sectateurs de Schiven et de Vichnou qui se partagent aujourd'hui l'empire religieux des Indes, il avait parfaitement raison ; mais il s'est trompé, s'il s'agissait des vrais Brahmes, successeurs des gymnosophistes, et si rares aujourd'hui aux lieux de leur naissance.

Au surplus, il était naturel que cet éloquent écrivain adoptât l'opinion de quelque commentateur des Vedes, qu'il trouvait si favorable à son système des Hyperboréens.

(5) Tous les ans la statue d'Ammon était solennellement portée aux confins de l'Égypte et de l'Éthiopie. C'était là que les prêtres des deux nations offraient conjointement un sacrifice et préparaient le festin sacré, nommé par les Grecs Héliotrapèze, *Table du Soleil* (a). Hérodote fixe le terme de cette procession et le lieu du festin où tous les dieux venaient prendre place, à l'île de Meroë, séjour des gymnosophistes, et Solin, plus loin vers le Sud. Mais, suivant l'ingé-

(a) *Diod. Sicul., Lib. 2, pag. 62, Edit. Steph.-Eustat. in Iliad., Lib. 1.*

nieuse remarque de Paw (*a*), c'est trop éloigner le terme d'un voyage qui ne devait durer que douze jours pour aller et revenir. « Ce fait, » ajoute le même auteur, contribue encore à » prouver que la religion des Éthiopiens et des » Égyptiens n'était dans son origine qu'un seul » et même culte, mais qui essuya chez ces der- » niers quelques changemens en un long laps » de siècles ».

Cette fête singulière a donné lieu à Homère (*b*) de supposer que Jupiter, quittant l'Olympe, allait souvent avec tous les dieux, dans la *pieuse* Éthiopie, s'asseoir à la table des mortels.

(6) Il serait sans doute déplacé de remarquer que toute cette première partie doit être envisagée comme une suite de suppositions. Mais il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que, si nous manquons de mémoires sur les premiers temps du monde, ou pour mieux dire sur les commencemens de la période que nous parcourons aujourd'hui, il est possible, au défaut de certi-

(*a*) *Recherches Philos. sur les Egypt. et les Chinois*, *tom.* 2, *pag.* 147.

(*b*) *Iliad.*, *Lib.* 1, *v* 422.

tudes, de présenter sur cette matière des conjectures plus ou moins probables.

En observant le point de civilisation auquel sont parvenues progressivement les nations sauvages qui couvrent encore une partie du globe; en calculant les degrés qu'elles ont dû franchir, pour arriver à celui où elles sont en ce moment, les moyens qu'elles ont pris, les obstacles qu'il a fallu vaincre pour y parvenir; en comparant, en un mot, les sauvages du nouveau monde aux peuples naissans de l'ancien continent, on peut présenter, sinon un tableau fidèle, au moins une suite de probabilités sur l'enfance et les progrés de l'esprit humain.

(7) Les Gymnosophistes de l'Inde étaient divisés en deux classes : les Brachmanes et les Germanes (*a*), Sarmanes (*b*), Samanéens (*c*) ou Hylobiens (*d*), leur nom générique leur a été donné par les Grecs, et leur vient de la coutume qu'ils suivaient, non d'être entièrement nuds,

(*a*) *Megasth. ap. Strab.*, *Lib.* 15.

(*b*) *Clem. Alex. Strom. Lib.* 1.

(*c*) *Origines. contr. Cels.*, *Lib.* 1.

(*d*) *Strab.*, *Lib.* 15.

comme on le croit généralement, et comme l'ont dit Onésicrite (*a*), Origène (*b*), Cicéron (*c*), etc. mais de n'être que très-légèrement vêtus. La chaleur excessive de l'Inde suffit pour autoriser cet usage. Au surplus, Wolf a très-bien remarqué qu'il est habituel aux auteurs anciens d'appeler nuds ceux qui n'ont qu'une partie du corps couverte (*d*). Si cette minutieuse discussion semblait au lecteur de quelque importance, il pourrait consulter *August.* de civ. dei. Lib. XIV. *Gisb. Cuper.*, observ. *Philost.* Lib. III, cap. 15. *Wits.* miscell. sacra Lib. I, cap. 12. *Bayle*, art. Brach., note G. Quoi qu'il en soit, les Samanéens suivaient un régime beaucoup plus austère que les Brachmanes proprement dits. Errans dans les bois et les campagnes, ils passaient les jours à méditer, à observer la nature, et à répondre aux questions qu'on leur adressait de toutes parts (*e*). Le soir, couchés au

(*a*) *Ap. Strab.*, *Lib.* 2.

(*b*) *Philosoph.* 24.

(*c*) *Tuscul.*, *Lib.* 5.

(*d*) *In Orig. Car. de la Rue, Philos.*, *cap.* 24, *not. F.*

(*e*) *Strab.*, *Lib.* 4.

pied de l'arbre dont les fruits leur servaient de nourriture (*a*), ils s'endormaient d'un sommeil paisible, ou s'occupaient à suivre le cours des astres. Il paraît certain qu'ils avaient poussé très-loin l'astronomie, science cultivée aux Indes de temps immémorial (*b*). Les sages du Gange veillaient avec un soin minutieux à l'instruction des disciples qui devaient perpétuer leur école. Si l'on en croit Mégasthènes, ils s'occupaient de ces enfans, même avant l'époque de leur naissance (*c*). Aussitôt qu'ils étaient en état de se passer des secours de leur mère, les gymnosophistes s'en emparaient, et commençaient un cours d'instruction qui devait durer trente-sept ans (*d*). Les Brachmanes ne faisaient aucun usage des choses animées; comme les Indiens modernes, ils auraient frémi à l'idée de

(*a*) *Pline. Lib.* 12, *cap.* 6.

(*b*) *Suidas. Diod.*, *Lib.* 2, Strab., *Lib.* 15, Bailly, *Hist. de l'astr. ancienne*, *Hist. de l'astr. orient.* Le Gentil, *Voyage dans les mers de l'Inde.* Sonnerat, *Voyag. aux Ind. et à la Chine.* Holwel, *Intr. des événemens passés aux Indes*, etc.

(*c*) *Megasth.*, *apud Strab.*, *Lib.* 15.

(*d*) *Ubi suprà.*

tuer un animal pour s'en nourrir (a); ils méprisaient également la douleur et la mort. Rien au monde ne pouvait les empêcher de suivre le dessein qu'ils s'étaient proposé. Homme ambitieux, disaient-ils à Alexandre (b), nos corps sont en ta puissance, mais tu ne peux changer notre volonté. Quel pouvoir peux-tu t'arroger sur l'âme des sages qui ne craignent ni la mort ni les supplices?

Leur culte était simple et purgé de toute espèce de superstitions (c); ils adoraient un Dieu éternel, créateur du monde, conservant son ouvrage, en détruisant sans cesse quelques parties pour en reproduire de nouvelles. Croyant à l'immortalité de l'âme, admettant, avec la métempsycose, le dogme des peines et des récompenses futures, ils regardaient la vie comme un moment d'exil et une punition de leurs fautes passées. Il ne faut donc pas les accuser de fanatisme et de férocité, en les voyant

(a) *Suidas.*, *Pallad. de Bragm.*, Porph. *de abstin*, *Lib.* 4. Eusèb. *prep. Ev.*, *Lib.* 6, *cap.* 10.

(b) *Clem. Alex. Strom.*, *Lib.* 4, Anonym. *in collec. Byss.*

(c) *Clem. recogn. ad Jacob.*, *Lib.* 9.

s'élancer dans un bûcher ardent (*a*), puisque cette cérémonie barbare leur paraissait un moyen approuvé par la divinité, pour abréger de quelques années une existence qu'ils considéraient comme un obstacle à leur bonheur éternel.

Rien, au surplus, ne peut mieux faire connaître les Brachmanes que le passage d'Origène, inséré dans ses Philosophumènes. A quelques légères inexactitudes près, il nous paraît renfermer tout ce que l'antiquité a su de plus certain sur les opinions de ces philosophes. Nous allons le rapporter en entier.

Reperitur etiam apud indos philosophicis studiosa secta in Brachmanis. Hi sufficiente quidem utantur victu, sed ab animatis et per ignem apparandis omnibus abstinent cibis, nihil desiderantes praeter fruges; neque has ipsas avellantes ab arbore, sed in humum delapsas auferentes vitam sectantur, fluminis Tagabenas potantes aquam: vitam peragunt nudi. Statuentes animae pro indumento ab deo concinnatum

(*a*) *Strab.*, *Lib.* 15, Clem. Alex. *Strom.*, *Lib.* 4, Lucian. *de mort. Peregr.*, Plin., *Lib.* 6, *cap.* 19.

est corpus. Hi deum dicunt esse lumen, non quale quis adspicit, aut qualis sol, vel ignis, sed est deus illis sermo, non hic articulatus, sed ille cognitionis, cujus ope occulta notitiae mysteria cernuntur a sapientibus. Hoc vero lumen quod vocant sermonem deum, se solos novisse Brachmanas dicunt. Quippe qui soli opinionum vanitatem abjecerint, quae est tunica postrema animae. Hi contemnunt mortem. Nominant autem propria lingua deum, ut in superioribus judicavimus; et illi hymnos submittunt. Neque vero foeminae inter eos, neque liberos procreant; qui vero vitæ idem illis affectant institutum postquam ex adversa fluminis regione trajecere in eadem sede commorantur nunquam revertentes et ipsi vero Brachmanes nominantur. Nec vitam tamen ad consimilem per omnia componunt normam: sunt enim et foeminae in ista regione ex quibus et qui habitant illic proveniunt et procreant. Hunc vero sermonem quem nuncupant Deum esse corporeum et vestitus extrinsecus corpore suo, eodem aiunt modo, quoquis gestat indumentum ex pellibus ovinis, sed exuto quo indutus est, oculis fieri conspicuum caeterum corpori qui circumvelantur Brachmanes inesse bellum, bellisque plenum item esse sibi corpus.

existimant : idque velut annotavimus superiùs, non aliter oppugnant, quam instructa in hostes acie. Omnes mortales a propriis consanguineis hostibus, ventre, pubendis, gula, ira, laetitia, dolore, cupiditate, similibus captivos aiunt detineri. Soli autem patet ad Deum accessus, qui de his tropaeum erexit, id circo Dandamin quidem congressu celebrem Alexandri Macedonis, ut profligato in corpore bello coelitum in consilio locant. Sed in Calanum invadunt quod desciverit impiè ab philosophia sua. Exuto Brachmanes corpore instar piscium ex aquâ prominentium in aërem purum contemplantur solem.

Orig. *Philosoph.* cap. 24, *edit. Domni Car. de la Rue*, *tom.* 1, *pag.* 904.

(8) Les annales sacrées des Indiens parlent plusieurs fois de la révolution qui fit succéder la religion existante au culte primitif; on sait qu'elle fit couler des flots de sang. Mais à quelle époque doit-on placer cet événement ? C'est ce qu'on ignore entièrement. Dans l'intention, sans doute, d'éclaircir la question, Deguignes, Holwel, Dow, Sonnerat, le Gentil, ont entassé des idées et des calculs tellement opposés, qu'ils ont fini par la rendre tout-à-fait impénétrable. Attachés chacun à un système particulier, y

rapportant tout, ils ont si fort embrouillé l'histoire de cet événement sur lequel les Indiens eux mêmes ont débité tant de fables, qu'il sera presque impossible de rien dire de certain sur cette matière jusqu'à l'instant où la lecture des ouvrages originaux aura levé les doutes que les travaux des savans n'ont fait qu'augmenter.

On n'a cependant pas assez remarqué l'endroit où Strabon (*a*) parle des philosophes qu'il nomme Pramnes ou Pramniens, divisés d'opinion et disputant sans cesse avec les Brachmanes et les Samanéens. Si l'on compare ce passage avec celui des missionnaires Danois (*b*) cité par Bailly, (*c*) où il est dit que les Brahmes aiment à être appelés Paramanes, par respect pour la mémoire de leurs ancêtres qui portaient ce nom, il me semble qu'on sera d'abord assuré de l'existence simultanée des deux sectes. Certain de cette première époque, celle de la destruction des Brachmanes sera peut-être moins difficile à fixer.

Nous reviendrons sur cette idée, à laquelle

(*a*) *Lib.* 15, *pag.* 1040, *edit. Xiland. Casaub. et alior.*

(*b*) *Relat. mission. Danic. contin.* 24.

(*c*) *Hist. de l'astr. ancien.*, *pag.* 334.

nous donnerons l'étendue nécessaire dans un ouvrage plus important.

(9) Malgré les changemens divers que la religion des Indiens a éprouvés, et dont nous avons dit un mot dans la note précédente; malgré l'esclavage dans lequel ces peuples gémissent depuis tant d'années sous la domination tyrannique des Romains, des Tartares et de toutes les nations de l'Europe moderne, qui se disputent depuis trois siècles le droit de déchirer ces belles et malheureuses contrées; malgré ces secousses non interrompues, on retrouve encore aujourd'hui chez les peuples de l'Inde, dans une partie de la Tartarie, de la Chine; si l'on en croit Jaucourt (a), jusque chez les Tungouses, au fond de la Sibérie, dans les îles du Japon; on retrouve, dis je, des traces de cette antique religion qui couvre encore près d'un tiers de l'Asie. C'est sur-tout aux lieux où elle a pris naissance que ces traces sont plus manifestes, et que le culte des Brachmanes a le plus conservé de son ancienne pureté. On peut voir au commencement du premier volume de l'Oup-

(a) Encyclop. art. *Sammanéens.*

nek'hat, une dissertation dans laquelle le savant Anquetil du Perron, a comparé les Brachmanes, leurs mœurs et leurs opinions, avec les usages et les rites des Brahmes, sur-tout de ces fameux Sanniassis, que l'antiquité appelait Sammanéens, ou Hylobiens.

Une foule de pratiques religieuses des Indiens modernes est entièrement calquée sur celles des Gymnosophistes. Dans les temples d'Illoura, de Salcette, d'Elephanta (*a*) élevés depuis trois ou quatre mille ans, on trouve la figure de la grande divinité des Brachmanes. C'est une statue à trois têtes, symbole de la réunion des trois principes. Cet emblême de la nature est encore adoré par les Brahmes, sous la forme consacrée par l'antiquité, et sous le nom de Trimourti, Sari-Harabram ou Tetratreyam. Dans un antre creusé dans une haute montagne, on voyait, dit Bardesanes, cité par Porphyre, une très-haute statue, moitié homme et moitié femme. Sur la mamelle gauche était représenté le soleil, et la lune sur la droite. Qui ne croirait, en lisant cette description, qu'il est question de la

(*a*) *Voyez la note* 2.

figure androgyne que les Brahmes placent dans leurs pagodes, et nomment Arta-Narissoura ? Si nous ne craignions d'allonger ces notes, nous pourrions ajouter ici une foule de particularités remarquables sur les usages antiques que les Indiens conservent encore aujourd'hui.

(10) On ne peut méconnaître dans ces mots Sammaners, Schammaners, Schammanergneuls ou Buddergneuls, le nom de Sammanéens, que portait une classe de gymnosophistes, auxquels Clément d'Alexandrie (*a*) et Saint-Jérôme (*b*) donnent Butta ou Budda pour fondateur.

(11) Anquetil du P. ne compte que vingt-deux siècles depuis Djemschid jusqu'à Jésus-Christ.

(12) Zoroastre se disait le disciple d'un premier législateur, né sous le règne de Vivenghâum, père de Djemschid (*c*). Les Zends le

(*a*) *Clem. Alex. Strom.*, *Lib.* 1, *pag.* 357.
(*b*) *Hier. advers. Jovian.*, *Lib.* 1, *pag.* 186.
(*c*) *Zend-avesta.*, *tom.* 1, *part.* 2, *p.* 107, *Anq. du P.*, *acad. inscrip.*, *tom.* 37, *pag.* 337 *et* 749.

nomment Héomô ou Hom. La loi de Hom, dit le traducteur du Zend-avesta, annonçait un Être suprême et éternel, auteur de deux principes opposés. Les cérémonies de cette loi, appelée *Pœriokesch* (loi première), étaient simples, en petit nombre, et rappelaient l'origine et l'arrangement de l'Univers. On nomme Peschdadiens (hommes de la première loi), les sectateurs du Pœriokesch. Un passage d'Ibn Shahna, cité par Hyde (*a*), donne aux Peschdadiens, le nom de Keïomarsiens.

Hom reçut le surnom de *Zaëré* (d'or, de couleur d'or) qu'on a pris pour le nom de Zoroastre, qui en Zend est *Zéréthoschtro* (*b*).

(13) En reconnaissant, d'après Anquetil du Perron, Freret et Gebelin, deux *Zoroastres*, ou pour mieux dire deux législateurs persans, à qui les historiens de l'Europe ont donné le même nom, nous avons usé discrétement du privilége que s'arrogent quelques écrivains.

(*a*) *Ibn-Shahna in libro de primis et postemis apud Hyde de Rel. vet. Pers., cap. 9, pag. 163.*

(*b*) *Anquet. du P., acad. inscript., tom. 31, pag.* 749.

Bulengerus, d'aprés Arnobe, compte quatre Zoroastres (a) et Stanlay cinq ou six (b), la même diversité d'opinions existe sur le lieu et le temps de la naissance de ce réformateur de la religion des Mages; on lui donne tour à tour pour patrie, tous les pays de l'Orient; les calculs sur l'époque de sa naissance, ne s'éloignent entre eux que d'à-peu-près six mille ans.

(14) On aurait peine à terminer cette note, si l'on voulait rapporter ici toutes les folies qu'on a débitées sur le législateur des Mages. Pline (c), Justin (d) et une foule d'écrivains arabes et persans (e), le regardent comme l'inventeur de la magie et l'élève du diable. Les uns veulent qu'il soit à-la-fois Abraham (f) ou Mesraïm (g), Nemrod ou Ezéchiel (h), d'autres l'ont regardé comme le disciple

(a) *Eclog. ad Arnob.*, *cap.* 5.
(b) *Hist. phil. orient.*, *Lib.* 1, *cap.* 2.
(c) *Hist. nat.*, *Lib.* 30, *cap* 1 *et* 2.
(d) *Hist.*, *Lib.* 1, *cap.* 1.
(e) *Apud Herbel.*, *bibl. orient. in Zerdust.*
(f) *Clem. Alex. Strom.* 1.
(g) *Clem. recogn. ad jac.*, *Lib.* 4.
(h) *Ap. Huet. demonst.*, *Ev.* 4, *cap.* 5.

d'Esdras (*a*) ou d'Elie ; le savant évêque d'Avranches combat toutes ces opinions, pour soutenir sérieusement qu'il est le Moyse des Juifs (*b*) ; enfin, Goropus-Becanus mit tout le monde d'accord, en décidant que Zoroastre n'était qu'un emblême, et qu'il n'a jamais existé.

Quelques savans ont cru que les livres qu'on lui attribue étaient dûs aux Mages Chaldéens, qui, réunissant leurs différens traités, avaient revêtu d'un nom révéré ce recueil, dont ils voulaient faire le code religieux des peuples de l'Orient. Anquetil D. P. a vengé les Zends, et prouvé qu'ils étaient bien l'ouvrage de Zoroastre (*c*).

Cet homme célèbre florissait sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe (*d*). On a vu par les notes précédentes qu'il ne fut que le restaurateur de l'ancienne religion, qui reconnaissait pour

(*a*) *Ben Schùnhah. Abulphar. apud. Herbel., bibl. orient. in Zerdascht.*

(*b*) *Dem. Evang. ubi suprà.*

(*c*) *Disc. prel. du Zend-avesta.*

(*d*) *Apul. flor., Lib.* 2, *Pline, Agathias. Amm.-Marcell. cités par Anquet.* D. P., *Zend-avesta, tom.* 1, *Acad. des inscript., tom.* 37, *pag.* 710.

son fondateur Hom Zâeré, dont Zoroastre se faisait gloire d'être le disciple.

Les Mages adoraient un dieu suprême et éternel (a) *Zéroûane*, qui donna d'accord l'existence à *Ormuzd* et à *Ahriman*, (les génies du bien ou du mal, que les Grecs ont nommés Oromazez et Arimanes). Ormuzd créa le monde, les astres et les génies lumineux qui devaient l'aider à faire le bien. Ahriman, chef de l'empire des ténèbres, créa à son tour six génies malfaisans, sans cesse occupés comme lui à s'opposer aux efforts du bienfaisant Ormuzd ; de là, ce perpétuel combat de la lumière et des ténèbres, du bien et du mal, l'impulsion et la répulsion qui constitue l'existence des choses, et qui doit durer jusqu'à l'instant où Ahriman vaincu cédera l'empire à son rival. Le monde alors sera détruit.

Telles sont les bases principales de la religion de Zoroastre ; ses sectateurs adoraient le feu, ou pour mieux dire, honoraient sous cet emblême Ormuzd, le bon principe, le dieu lu-

(a) *Boundeseh.*, *cap.* 1, *Zend-aves.*, *tom.* II, *p.* 341, *Theod. mops. apud Phot.*, *bibl. cod.* 81. *Abulf. apud. Beausobre.*, *Hist. du Manich.*, *tom.* 1, *Lib.* 2, *cap* 2, *p.* 173, *Hyde, de Rel. Pers.*, *cap.* 11.

mière. Les cérémonies de leur culte étaient aussi simples que leur morale était pure. « Point d'i-
» mages ni de statues, dit Bausobre (*a*), dans
» des temples qui n'étaient consacrés qu'à la
» divinité. L'unique symbole qu'on y avait de
» sa présence, était un feu continuel. Lors-
» qu'on l'adorait, on se tournait vers l'Orient,
« parce que c'est de ce côté que vient la lumière.

» On ne rendait aucun culte religieux aux
» anges (Ized, génies); on ne les considérait
» que comme les ministres de l'Être-Suprême
» (Zéroûané), ayant chacun leur emploi,
» leur département dans le gouvernement du
» monde, faisant l'office de médiateurs entre un
» dieu invisible et inaccessible, et les hommes
» pécheurs et mortels. A l'égard de ce que les
» Païens nommaient les dieux visibles, le soleil
» et les étoiles, ils n'étaient regardés que comme
» des images de la divinité.

» Du reste, les Perses n'adressaient des prières
» qu'à Dieu seul ».

Nous ne répéterons pas toutes les sottises rapportées sur Zoroastre, il serait en effet peu in-

(*a*) *Hist. du Manich.*, *tom.* 1, *Lib.* 1, *cap.* 1, *pag.* 165.

téressant de s'appésantir sur son fromage incorruptible (*a*), sur le mur de flammes qui l'environnaient (*b*), et le mouvement cervical qui, dans son enfance, repoussait la main appliquée sur sa tête (*c*). Naudé (*d*) en a fait justice, en repoussant l'accusation non moins ridicule de magie dirigée contre le chef de la religion du feu.

Le dualisme a donné naissance à une foule de sectes. La plus célèbre est celle des Manichéens, fondée dans le troisième siècle par le Persan Manès.

(15) Il existe encore un grand nombre de monumens du culte mystérieux de Mithra. Ces bas reliefs si connus ont exercé la sagacité de presque tous les savans, il en est peu qui n'en aient donné une explication particulière : celle de M. Dupuis est entièrement astronomique ; elle a réuni tous les suffrages et nous paraît les mériter. Les bornes de cet ouvrage nous privent

(*a*) *Plin. Lib.* 11, *cap.* 42, *Edit. Hard*, *tom.* 1, *pag.* 638.

(*b*) *Arnob. adv. gent.*, *Lib.* 1, *in collect. patr.*, *tom.* 3, *pag.* 438.

(*c*) *Pline*, *Lib.* 7, *cap.* 16.

(*d*) *Apol. des gr. homm. accus. de magie*, *cap.* 8.

du plaisir de la rapporter ici, mais nous invitons les lecteurs à la chercher dans le mémoire de ce savant, sur l'origine des constellations et dans l'origine de tous les cultes.

Un autre monument des initiations mithriaques a été conservé par Celse dans les ouvrages d'Origène. C'est une figure symbolique des mouvemens célestes et du passage des âmes dans les différentes sphères; on en donnait sans doute l'explication aux initiés. Cet emblême, espèce de tableau de loge, était une échelle composée de sept portes et terminée par une huitième. Chacune de ces portes était d'un métal différent, consacré à la planète qu'elle représentait. « Scala altas portas habens, in summa autem octava porta. Prima portarum plumbea, altera stannea, tertia ex aere, qnarta ferrea, quinta ex aere mixto, sexta argentea, septima auro »..... *Apud. Orig. contra Cels.* Lib. 6, pag. 646.

(16) Les Gymnosophistes d'Éthiopie étaient rassemblés dans l'île de Meroë (*a*), sous la direction d'un souverain pontife. Vêtus de robes de lin comme les prêtres de l'Égypte (*b*), por-

(*a*) *Strabon*, *Lib.* 17, *Diod.*, *Lib.* 3.
(*b*) *Diod.*, *Lib.* 3.

tant comme eux l'agatho-demon sur un bonnet très-élevé, ils adoraient l'Éternel dans un temple brillant de l'or le plus pur, et construit au sommet d'une haute montagne (*a*). Soumis au régime le plus sévère, leur extrême sobriété les conduisait à l'âge le plus avancé (*b*).

Les contrées Ethiopiennes, asservies aujourd'hui à des despotes imbécilles (*c*), furent long-temps gouvernées par les gymnosophistes (*d*). C'était dans cet ordre que les rois étaient choisis (*e*). Sous leur empire, les Éthiopiens furent libres et heureux. Malheur à l'étranger qui osait menacer leur indépendance! Cambyse, revenu presque seul d'une expédition à laquelle il avait conduit cent mille hommes (*f*); Sémiramis tremblante, fuyant à l'approche des belliqueux défenseurs de Meroë (*g*), étaient une leçon terrible dont les conquérans profitèrent long-temps; mais si la force ne pouvait rien sur les

(*a*) *Diod.*, *Lib.* 3, *Strabon*, *Lib.* 17.
(*b*) *Herodote*, *Lib.* 3, *cap.* 23.
(*c*) *Vid. Bruce*, *voyage aux sources du Nil.*
(*d*) *Strab.* 17.
(*e*) *Diod.*, *Lib.* 3, *cap.* 1.
(*f*) *Herodote*, *Lib.* 3, *cap.* 23.
(*g*) *Diod.*, *Lib.* 3, *cap.* 1.

peuples d'Éthiopie, ils n'étaient pas inaccessibles aux efforts de la ruse et aux accens de la séduction. Un de leurs derniers monarques, nommé Ergamenès, contemporain de Ptolémée Philadelphe, las du joug salutaire que faisait peser sur lui la sagesse des gymnosophistes, introduisit les Grecs dans ses états, et voulut sans doute substituer aux rites purs et antiques des sages de sa patrie, les vaines cérémonies des Grecs; aux mœurs simples de ses peuples, le luxe et les vices d'Alexandrie. Éprouvant une résistance invincible de la part des philosophes de Meroë, il osa concevoir et exécuter un crime presque inoui dans les annales de la tyrannie. Par ses ordres, et sous ses yeux, tous les gymnosophistes furent égorgés le même jour dans le temple, et au moment où ils allaient offrir le sacrifice (*a*). « Cet attentat, dit un savant, » jeta cette partie de l'Ethiopie dans une déso- » lation dont-elle ne s'est plus relevée » (*b*).

(17) Il n'est pas inutile de remarquer que les anciens regardaient comme un seul et même peuple, les Indiens et les Éthiopiens.

(*a*) *Diod. sicul.*, *Lib.* 3, *pag.* 143.
(*b*) Paw. *rech. sur les Egypt.*, *tom.* 2, *p.* 157.

In foribus pugnam ex auro, solidoque elephanto
Gangaridum faciam, victorisque arma Quirini (*a*).

.... *Super et Garamantes et Indos*
Proferet imperium (*b*)............

dit Virgile, en parlant de la conquête faite par Auguste de quelques villes d'Éthiopie. Dans un autre endroit, il place aux Indes la source du Nil (*c*). Procope donne à ces contrées le nom d'Éthiopie. Elien, Diodore, Strabon et presque tous les anciens, ont commis cette même erreur qui peut, en quelque sorte, confirmer l'opinion que nous présentons ici.

(18) Nous ne savons rien de positif sur les cérémonies qui accompagnaient l'initiation égyptienne. Quelques mots répandus dans les auteurs anciens, le peu que nous en a dit Apulée, et qui a particulièrement rapport aux rites alexandrins (*c*), ne nous paraissent pas des autorités assez fortes pour essayer d'en tracer la plus faible esquisse. Si quelque chose pouvait ap-

(*a*) *Virg. Georg.*, *Lib.* 3, *v.* 26.
(*b*) *Eneid.*, *Lib.* 6, *v.* 795.
(*c*) *Georg.*, *Lib.* 4, *v.* 287.
(*d*) *Voyez note* 37.

procher de la vérité, ce seraient sans doute, les conjectures de l'abbé Terrasson. On ne peut assez vanter le talent que cet auteur a déployé dans son roman de *Séthos*. Possédant à fond tout ce que les écrivains anciens et modernes ont écrit sur l'Egypte, désespérant de jamais rien rassembler de plus certain, ce savant a suppléé avec un art admirable au silence de l'antiquité sur les Mystères d'Isis. Si jamais un heureux hasard nous fait découv rir quelque chose d'authentique sur ce sujet, l'observateur verra peut-être, avec étonnement, que le génie de Terrasson avait devancé l'époque de cette grande découverte, et qu'il avait deviné ce que des obstacles insurmontables l'avaient empêché d'apercevoir. Heureux s'il eût senti qu'il devait terminer son ouvrage à l'initiation de Séthos, et que les prolixes et oiseux détails dont il l'a surchargé, détruisent l'intérêt qu'inspire le commencement de sa narration.

(19) Une dissertation critique sur Moyse et sur l'origine du peuple dont il fut le législateur, nous entraînerait beaucoup trop loin. Nous rassemblons les matériaux nécessaires pour l'entreprendre, et nous l'offrirons bientôt à nos lecteurs.

(20) Dans un antre sacré, appelé Zerinthium, on célébrait à Samothrace des mystères célèbres dans l'antiquité. Le secret inviolable que les initiés ont toujours gardé, nous prive de détails sur les cérémonies qu'on y pratiquait, et la doctrine qui y était enseignée. Hérodote et Pausanias, tous deux initiés, semblent vouloir tourmenter la curiosité du lecteur, en répétant sans cesse qu'ils ne peuvent rendre raison de tel ou tel usage; mais que les initiés de Samothrace le comprendront aisément.

Les mystères des Cabires étaient répandus chez une infinité de peuples. En Egypte, les prêtres et les initiés pouvaient seuls entrer dans le temple de ces divinités. Hérodote nous apprend qu'elles étaient comme Phtha leur père, représentées sous la figure que les Phéniciens donnaient aux Pataïques, qui ornaient la poupe de leurs vaisseaux. Les médailles de Thessalonique, où on les appelait *Anactes*, les représentent la tête couverte du bonnet de Vulcain, et tenant un marteau à la main (*a*). Leurs mystères étaient également célébrés à Lemnos, en Macédoine, à Pergame, en Phénicie, dans la Troade et chez les Chananéens.

(*a*) *Freret, Acad. inscript., tom.* 37, *pag.* 11.

Clément d'Alexandrie (*a*), Arnobe et Firmicus (*b*) ont conservé la tradition du meurtre de Casmillus, le plus jeune des Cabires, qui fut tué par ses frères. Cette allégorie paraît avoir les plus grands rapports avec l'histoire de la mort d'Osiris, d'Iacchus et d'Orus, et celle consacrée dans les mystères Maçonniques (*c*).

On sait qu'avant l'initiation, le Neophyte se confessait à un ministre, nommé Koës, *auditeur* (*d*), qu'il était placé sur un trône, et qu'il devait porter toute sa vie un baudrier couleur de pourpre. Nous savons aussi qu'il était défendu de répéter aux profanes le vrai nom de la divinité, que les initiés de Samothrace se prétendaient savoir exclusivement.

On trouvera de plus grands détails sur l'origine et les rites des mystères de Samothrace, dans l'excellent *Traité des Mystères* de M. de *Sainte-Croix*.

(*a*) *Strom.*, *Lib.* 3.

(*b*) *De err. prof. relig.*, *pag.* 9.

(*c*) *Voyez les Eleusinies*, *tom.* 1 *des Annales maç.*, *pag.* 64, *note* 3.

(*d*) *Freret*, *Acad. inscript.*, *tom.* 37, *pag.* 13.

(21) Nous ne nous arrêterons pas davantage sur les mystères d'Eleusis, dont nous avons parlé dans les deux premiers volumes de ces Annales, où se trouvent insérés quelques fragmens sur ces initiations.

Nous ferons cependant, encore remarquer que les Grecs reçurent les mystères des prêtres d'Egypte, et qu'ils ne firent qu'apporter dans leur patrie une institution connue depuis des siècles sur les rives du Nil. Diodore de Sicile, dit positivement que les mystères d'Iacchus et d'Osiris étaient les mêmes. *Nam Osiridis et Bacchi initiorum caeremonias easdem esse, Isidisque et Cereris praeter que in nomine differant inter se planè convenire* (a).

Les lois principales de l'initiation Eleusinienne, étaient celles qu'avaient établies les Brachmanes, et qui étaient en vigueur chez les Egyptiens. Elles ordonnaient d'honorer ses parens, d'adorer les dieux et de respecter la vie des animaux utiles à l'homme et compagnons de ses travaux. *Aiunt etiam Triptolemum Atheniensibus leges sanxisse et legibus ejus tres ad hic sanctionis Eleusi extare Xenocrates philosophus*

(a) *Bibl. hist. Diod. sic. trad. Rhod.*, *p.* 86.

asserit, parentes honorare, Deos fructibus colere, animalia non caedere (*a*).

(22) On avait la même opinion des initiés de Samothrace. « Picetate etiam ac justitia auctiores omnia sese ipsis meliores fieri mysteriorum consortes fama est ».... dit Diodore. *Lib. V, trad. Rhod., pag.* 323.

(23) *Voyez* le tome II des Annales, page 9, note 1.

(24) On sait que le récipiendaire maçonnique doit déposer tous ses métaux, avant de se présenter à l'initiation.

Les auteurs qui nous ont transmis cet usage pythagoricien, sont Diogène Laerce, *Lib.* 8, Aulu-gelle, *Lib.* 1, *cap.* 9. Jamblique, vit. Pyth., *cap.* 17. Ajoutons que lorsque les progrès de l'élève ne répondaient pas aux soins de Pythagore, on lui remettait le dépôt qu'il avait consigné à son arrivée (*b*), et on le faisait sortir de

(*a*) *Porphyr. de abst., Lib.* 4. *Hieron. adv. Jovin., Lib.* 2.

(*b*) *Jambl. vita. Pyth., cap.* 17.

l'institut dans l'intérieur duquel on lui élevait un tombeau (*a*).

(25) « Voulez-vous un exemple touchant » de leur confiance mutuelle ? Un des nôtres » voyageant à pied, s'égare dans un désert, ar- » rive épuisé de fatigue dans une auberge où » il tombe malade. Sur le point d'expirer, » hors d'état de reconnaître les soins qu'on » prend de lui, il trace d'une main tremblante » quelques *marques symboliques* sur une tablette » qu'il ordonne d'exposer sur le grand chemin. » Long-temps après, le hasard amène en ces » lieux écartés un disciple de Pythagore. Ins- » truit par les caractères énigmatiques offerts à » ses yeux de l'infortune du premier voyageur, » il s'arrête, rembourse avec usure les frais de » l'aubergiste, et continue sa route ».

Barthélemy. Voyage d'Anach. Tom. 6, ch. 75, *d'après Jamblique.*

(26) Sans nous arrêter à rapporter toutes les étymologies que les érudits ont entassées sur le mot *Druide*, nous croyons que la plus naturelle est celle qui le fait venir du Celtique *Deionyd*, au

(*a*) *Clem. Alex. Strom.*, *Lib.* 5.

plurier, *Derouyden*, qui signifie parler avec Dieu, être l'interprête de la Divinité, des deux racines celtiques *De* ou *Di*, Dieu, et *Rouydd* ou *Raydd*, participe du verbe *Rouyddim* ou *Rayddeim*, parler.

Les Druides étaient divisés en trois ordres principaux, sous la dépendance immédiate d'un souverain pontife, qui chef du premier ordre de l'état, l'était également des Gaules entières. A la mort du grand prêtre, les Druides choisissaient parmi eux celui que leurs suffrages devait élever à cette dignité. César, qui n'a vu les Druides qu'après la dégradation de la religion primitive, ajoute que souvent le pontificat se disputait les armes à la main. *Suffragio Druidum ad legitur. Nonnunquam etiam de principatu armis contendunt* (*a*). Les *Vacies*, dépositaires des dogmes secrets de la religion et de la philosophie, remplissaient les fonctions sacrées de prêtres et de juges. Les *Bardes* chantaient les hymnes dans les cérémonies religieuses, et célébraient les actions des grands hommes. Les *Eubages* étaient des espèces d'Aruspices. Les titres de *Saronides* et *Semnothées* indiquaient des

(*a*) *César. de bell. gall.*, *Lib.* 6.

grades inférieurs, ou n'étaient peut-être qu'un autre nom donné aux fonctions précédentes; au surplus, le dernier terme est un mot grec composé. Diogène Laerce est le seul qui l'ait employé.

Pendant long-temps la religion des Druides se conserva pure et sans mélange dans les Gaules, en Bretagne, en Germanie, dans la Scandinavie; en un mot, des confins de l'Espagne jusqu'aux rivages de l'Islande. Enfin, six cents ans avant l'ère vulgaire, une colonie Grecque éleva les remparts de Marseille, et répandit dans les Gaules ses dogmes et sa religion. Les Romains, en établissant leur puissance chez les Gaulois, achevèrent de les détacher de leur ancien culte. » Alors, dit Chiniac de la Bastide (*a*), les » Gaulois égalèrent tous les peuples en superstition. Leur religion ne fut plus qu'un amas » monstrueux de cérémonies insensées et cruelles; ils portèrent l'inhumanité jusqu'à égorger » leurs semblables; et l'homicide défendu par » les lois, fut sanctifié par la religion, et devint » l'action la plus agréable aux dieux ».

Avant la fondation de Marseille, il paraît que

(*a*) *Disc. sur les Dogm. et la Rel. gen., pag.* *t*

la religion des Druides était de la plus grande simplicité; ils adoraient un dieu unique (*a*), admettaient le dogme de l'immortalité de l'âme (*b*) et la métempsycose, comme les Indiens et les Pythagoriciens: *non interire animas, sed ab aliis post mortem transire ad alios* (*c*). Leur culte était aussi simple que leur dogme; point de temples, aucune espèce de simulacres: *nulla simulacra, nullum vestigium : peregrinae superstitionis* (*d*). C'était dans ses œuvres qu'ils adoraient la Divinité, et rien ne la leur représentait mieux que l'obscurité, la solitude et l'immensité silencieuse des forêts (*e*); elles étaient en effet les seuls temples et la demeure habituelle

(*a*) *D. Martin, rel. des gaul, Lib.* 1. — *Chin. de la Bast. disc. prel.* — *Glatigny. disc. sur les Druid.* — *Taillepied de l'état et Rep. des Druid.* — *G. Frickii comm. de Druidis, pars.* 1. — *Forcad. de Gall. imp. et phil, Lib.* 1.

(*b*) *Diod., Lib.* 5. — *Pomp. Mela., Lib.* 3. — *Lucan. phars., Lib.* 1. — *Val. max., Lib.* 2, *Orig. Philosoph., cap.* 25, *Athen. Deipnos, Lib.* 6.

(*c*) *Cesar de bell. gall., Lib.* 6.

(*d*) *Tacit. de mor. german. edit. Bross., p.* 57.

(*e*) *Id. ibid., pag.* 18.

des Druides : nous connaissons peu les dogmes particuliers des Gaulois. Les soins que prenaient leurs ministres pour les cacher à tout autre qu'à leurs élèves, la défense formelle de rien écrire sur le culte et la philosophie, empêcheront toujours de rien savoir de positif sur cette matière ; ils enseignaient publiquement un seul principe, dit Pomponius - Mela : celui de l'immortalité de l'âme. « Unum ex iis quae praecipiunt, » in vulgus effluit, vidilicet ut forent ad bella meliores, aeternas esse animas, vitamque alteram » ad manes (*a*). » On en sait davantage sur leurs cérémonies extérieures; le grand sacrifice du *Gui de l'an neuf* était la plus solennelle : elle avait lieu le sixième jour de la lune, au commencement de l'année. Quelque temps avant cette époque, les Druides, sortant de leurs forêts, parcouraient les Gaules en criant à haute voix : *Au gui l'an neuf*. La nuit fixée par les lois sacerdotales, le grand prêtre, précédé des hérauts et suivi des Druides, se rendait à l'endroit de la forêt où se trouvait le gui. Les apprêts du sacrifice faits au pied du chêne qui portait la plante sacrée, le pontife montait sur l'arbre, coupait le gui avec une serpette d'or, le jetait dans un

(*a*) *De Situ orbis.*, *Lib.* 3, *cap.* 2.

sagum blanc que lui présentait un Druide, et immolait ensuite deux taureaux blancs. « Non est omittenda in eare et Galliarum admiratio. Nihil habent Druidea, ita suos appellant magos, Visco et arbore in qua gignatur, si modo sit robur, sacratius. Jam per se roborum eligunt lucos, nec ulla sacra sine ea fronde conficiunt.... enim verò quidquid adnascatur illis, e coelo missum putant, signumque esse electae ab ipso Deo arboris. Est autem id rarum admodum inventu, et repertum magnâ relligione petitur : et ante omnia sextâ lunâ, quae principia mensium annorumque his facit, et saeculi post tricesimum annum, quia jam virium abundè habeat nec sit sui dimidia. Omnia sanantem appellantes suo vocabulo, sacrificiis epulisque ritè sur arbore praeparatis, duos admovent candidi coloris tauros, quorum cornua tunc primum vinciantur. Sacerdos candidâ veste cultus arborem scandit : Falce aurea dimetit : candido id excipitur sago. Tum deinde victimas immolant, precantes ut suum donum deus prosperum faciat his quibus dederit » (*a*).

Les chefs des Druides portaient une robe blanche ceinte d'une bande de cuir doré, une

(*a*) *Plin. Lib.* 16, *cap.* 44, *tom.* 11, *pag* 42.

espèce de rochet et un bonnet blanc; le pontife-roi était distingué par le sceptre et une houpe sur le bonnet, d'où pendaient deux bandes d'étoffe comme aux mitres des évêques.

Les Bardes portaient un habit brun, un manteau de même étoffe attaché avec un petit morceau de bois, et un capuchon pareil aux capes de Béarn (*a*).

(27) « Illi rebus divinis intersunt, sacrificia publica, ac privata procurant, religiones interpretantur : — Nam fere de omnibus controversiis, publicis privatisque, constituunt; et si quod est admissum facinus, si caedes facta; si de hereditate, de finibus controversia est, iidem decernunt; praemia poenas que constituunt ».
Cesar de bello gallo, Lib. 6, edit Elzev., p. 134.

(28) « Multa praeterea de sideribus, atque eorum motu, de mundi ac terrarum magnitudine, de rerum natura, de deorum immortalium vi ac potestate disputant, et juventuti transdunt ».
Id. ibid., pag. 136.

(29) « Magnum ibi numerum versuum ediscere dicuntur. Itaque nonnulli annos vicenos in

(*a*) *Chin. de la Bast. disc. sur les dogm. et la rel. gaul. pag. 30.*

disciplina permanent; neque fas esse extimant ea litteris mandare. — Id mihi duabus de caussis instituisse videntur; quod neque in vulgus disciplinam efferri velint, neque eos, qui discunt, litteris confisos, minus memoriae studere ».

Ces. de bell. gal., Lib. 6.

(30) Sous le titre de *Mona antiqua restaurata*, H. Rowland a donné un ouvrage du plus grand intérêt sur les antiquités de cette île célèbre et sur les mystères des Druides qui l'habitaient. Nous engageons nos lecteurs à lire ce traité, ainsi que le Caractacus de W. Mason et les lettres d'un anonyme sur cette belle tragédie, publiées à Londres en 1778. Mason n'a fait, dans son drame, que mettre l'histoire en action avec la plus scrupuleuse exactitude.

Réunir dans un cadre intéressant tout ce qu'on peut connaître sur les rites et les cérémonies mystérieuses des Druides d'Albion, retirer à l'érudition sa sécheresse, l'embellir du charme de la poésie, voilà ce qui paraîtrait impossible si nous n'avions dans notre langue un monument plus grand encore et bien au-dessus de l'estimable essai du recteur d'Acton, l'ouvrage de l'immortel Barthélemy, le voyage du jeune Anacharsis.

(31) L'ordre des Druides, après avoir si long-temps régné dans les Gaules, fut enfin détruit par les Romains sous l'empire de Claude ou de Tibère. Chiniac observe d'après Dom Martin, que ces deux princes ayant porté les mêmes noms et surnoms, il n'est pas étonnant que les historiens aient pu les confondre (*a*), « Druidarum religionum, apud Gallos dirae immanitatis, et tantum civibus sub Augusto interdictam penitus abolevit, dit Suetone (*b*), parlant de Claude. Pline attribue leur destruction à Tibère, « namque Tiberii Caesaris principatus sustulit Druidas eorum » (*c*). Ces deux passages me semblent formels. Ceux que citent Dom Martin et Chiniac de la Bastide, pour prouver que le christianisme a seul aboli la religion des Druides, sont loin de me convaincre « On les voit, dit le dernier, autorisés sous » le règne d'Alexandre Sévère, d'Aurelien et » de Dioclétien ; ce dernier, encore simple » officier, conçut les premières espérances de » parvenir à l'empire, sur les discours d'une

(*a*) *Disc. sur les dogm. et la rel. gaul*, *pag.* 42.

(*b*) *Lib.* 5, *n.* 25.

(*c*) *Hist. nat.*, *Lib.* 30, *cap.* 1.

» femme Druide du pays de Tongres (a). —
» Aurélien consulta les prêtresses Gauloises (b).
» — Alexandre Sévère étant en chemin pour
» une expédition, qui fut la dernière de sa vie,
» une femme Druide vint à sa rencontre, et
» lui dit : Vous pouvez, seigneur, continuer
» votre voyage; mais n'espérez pas la victoire,
» et sur-tout, soyez en garde contre vos pro-
» pres soldats » (c). Tout cela ne prouve peut-être autre chose, sinon que quelques familles Druides, échappées à la proscription de Tibère, exerçaient secrètement les cérémonies de leur religion, qui avait cessé d'être celle du peuple. Il est encore facile de concevoir que des imposteurs de l'un et l'autre sexe, ont pu se parer d'un titre autrefois respecté, pour donner plus de poids à leurs prédictions. Quel cas faire, d'ailleurs, de ces histoires de prophéties réalisées? Le fonds étant manifestement faux, les détails doivent l'être également. Saint-Jérôme, ajoutent les auteurs déjà cités, vante la noblesse d'une dame gauloise qui était de cette

(a) *Vopisc. in Numer.*, *pag.* 252.

(b) *Id. in Aurel.*, *pag.* 224.

(c) *Chin. disc. sur les dogm. de la rel. gaul. p.* 43.

famille (a) ; mais, cela loin d'être une preuve de leur existence, me paraît détruire cette opinion. Si les Druides eussent encore existé, bien loin de célébrer en quelque sorte une secte ennemie de sa religion, Saint-Jérôme aurait plaint Algasia d'appartenir à un ordre que les chrétiens avaient en horreur. Saint-Jérôme et Ausone parlent des Druides comme d'une classe autrefois la première de l'État. L'écrivain qui dirait à un ancien noble de Normandie qu'il descend des compagnons de Roll, ne voudrait pas faire entendre par-là que les Pirates du Nord continuent de courir les mers et de dévaster la France.

(32) « La république Romaine touchait au faîte de sa puissance, et ne voyait plus rien dans la partie connue du monde qui ne reconnût ses lois, lorsqu'un événement imprévu lui suscita des ennemis jusque dans le fond des forêts de la Scythie et sur les bords du Tanaïs. Mithridate, en fuyant, avait attiré Pompée dans ces déserts. Le roi du Pont y cherchait un refuge et de nouveaux moyens de vengeance ; il espérait armer contre

(a) *Hieron. epist.* 8, *tom.* 4, *pag.* 207.

l'ambition de Rome tous les peuples barbares, ses voisins, dont elle menaçait la liberté. Il y réussit d'abord, mais tous ces peuples furent forcés de céder au génie de Pompée. Odin était, dit-on, de ce nombre; il fut obligé de se derober par la fuite à la vengeance des Romains, et d'aller chercher dans des contrées inconnues à ses ennemis, la sûreté qu'il ne trouvait plus dans sa patrie. Son véritable nom était Frigge, fils de Fridulphe; il avait pris celui d'Odin qui était le Dieu suprême des Scythes; soit qu'il eût réussi à se faire passer pour un homme inspiré par les dieux, soit qu'il fût le premier prêtre ou le chef du culte qu'on rendait au Dieu Odin, Frigge, qu'à l'avenir on appelera Odin, commandait, dit-on, aux Ases, peuple Scythe, dont la patrie doit avoir été entre l'Euxin et la mer Caspienne: leur ville principale était As-Gard. Le culte qu'on y rendait au Dieu suprême était célèbre dans tous les pays environnans, et c'était Odin qui en faisait les fonctions en chef, assisté de douze autres pontifes, espèces de Druides qui rendaient aussi la justice. Odin, ayant réuni sous ses drapeaux la jeunesse des pays voisins, marcha vers les pays du Nord et de l'Occident de l'Europe, soumettant

tous les peuples qui se trouvaient sur son passage. »

Mallet. Introduction à l'histoire du Danemarck. *Tom.* 1, *cap.* 4, *Snorro*, *Torfæus*.

La religion qu'Odin établit dans les régions soumises à sa puissance, avait pour objet principal de former des guerriers; tout était dirigé vers ce but; il semblait que ce motif seul l'eût déterminé à admettre le dogme de l'immortalité de l'âme. A l'instant où les braves recevaient le coup mortel sur le champ de bataille, les Walkiries, ces jeunes et brillantes filles d'Odin, les conduisaient au palais de leur père, où sans cesse on était occupé de fêtes ou de combats. Les lâches, au contraire, ceux qui avaient le malheur de succomber sous le poids d'une maladie lente et douloureuse, descendaient dans le sombre séjour d'Hela, et languissaient jusqu'à la destruction de l'Univers, au sein des tourmens et de l'inaction.

Le plus fameux des temples élevés à Odin, était celui d'Upsal, on Scalde ou Barde des Scandinaves en donne une magnifique description. Nous engageons le lecteur à la chercher, ainsi que tout ce qui peut avoir rapport à la mythologie d'Odin dans l'introduction à l'histoire du Dane-

marck de Mallet, et dans l'Edda de Resenius. Les ouvrages de Wormius, Rusbeck, Bartholin, Ihre, Leclerc, Keralio, sont encore des sources précieuses où se trouvent des détails importans sur les religions et les antiquités du Nord.

(23) Les Scandinaves, comme tous les peuples du Nord, croyaient à l'existence d'un Dieu suprême et éternel qu'ils appelaient Alfader, *père de tout*. A cette époque terrible, nommée dans l'Edda le crépuscule des dieux, lorsque Odin et ses guerriers célestes auront péri en faisant tomber sous leurs coups les génies malfaisans, lorsque les flammes du noir Surtur auront dévoré l'Univers, un regard de l'immortel Alfader le créera de nouveau.

Ce mythe prouve d'une manière incontestable la différence que les sectateurs d'Odin mettaient entre leurs dieux mortels et cette grande divinité, qui n'était peut-être que la nature d'où toutes choses sont émanées, et dans le sein de qui elles retombent sans cesse, pour reparaître sous une autre forme.

(34) Il exista jadis une foule d'associations secrètes, différentes de celles que nous avons succinctement décrites; souvent moins importantes et presque toujours moins connues que

ces dernières, elles auraient exigé une foule de recherches et de discussions nécessaires dans un traité historique, mais déplacées dans un simple précis.

Notre but a été seulement de présenter ici l'ensemble et la filiation des grandes institutions mystérieuses. Dans un ouvrage plus étendu, nous offrirons des détails sur les mystères d'Atys et d'Adonis, de Cotytto, de la bonne déesse, sur ceux des Dactyles, des Curetes, des premiers Chrétiens, etc.

(35) Tous les Ptolémées n'attaquèrent pas également l'ancienne religion, malgré les innovations qu'ils introduisirent presque tous dans le culte établi. Ptolémée III mérita les bénédictions des Egyptiens, en leur rendant les dieux que Cambyse avait arrachés de leurs temples et transportés en Perse. Dans la guerre qu'il soutint contre Laodice et Séleucus, ce monarque vainqueur s'avança jusqu'au fond de la Perse, et ramena sur les bords du Nil plus de deux mille cinq cents statues de dieux ou d'anciens héros. Les peuples d'Egypte décernèrent à leur roi le titre glorieux d'Evergete *bienfaiteur*.

Nous n'essayerons pas de peindre cette affreuse partie de l'histoire d'Egypte, où les Pto-

lémées, continuellement en guerre avec leurs voisins, disputant les débris sanglans de leur patrie à leurs enfans, à leurs frères, à leurs sujets révoltés, accumulaient les crimes et fondaient leur empire sur des assassinats sans cesse renouvelés. La mort de Cléomènes, de la mère, des sœurs, des frères de Ptolémée, ironiquement surnommé Philopator, accusé d'avoir abrégé les jours de son père, semblaient avoir comblé la mesure des attentats qui signalèrent cette dynastie, lorsque Ptolémée Physcon, s'emparant du trône, à force de crimes, surpassa tous ces prédécesseurs. Ce monstre difforme remplit l'Egypte de meurtres et de carnage; il détruisit les temples et les villes, dépeupla des cités entières. C'est à l'époque de son règne qu'il faut reporter la destruction totale de l'ancienne religion Egyptienne et la dispersion de ses ministres.

(36) Voyez Macrobe, *Lib.* 1, *cap.* 7.

(37) Le peuple d'Egypte, pressé par la tyrannie des Ptolémées, se vit contraint, sous leur règne, d'admettre des divinités étrangères et d'altérer son ancien culte; il eût alors des mys-

tères nouveaux auxquels on ne pouvait se faire initier, que chargé de chaînes avec des anneaux aux narines, la barbe longue et des habits crasseux, consacrés à Saturne (*a*). Ces cérémonies faisaient allusion aux mœurs des premiers hommes, avant l'établissement de la société. Non-seulement toutes les fureurs et l'indécence des bacchanales et des fêtes de Cotytto, s'introduisirent à Memphis et Heliopolis; mais elles pénétrèrent jusques dans les sanctuaires d'Horus et d'Harpocrate (*b*). Le despotisme extravagant des empereurs Romains, n'épargna pas davantage la religion des Egyptiens, qui furent forcées de recevoir Antinoüs comme un Dieu, et d'inventer en son honneur des mystères (*c*) dans lesquels on devait sans doute être instruit, si cet infâme et malheureux favori d'Hadrien s'était noyé dans le Nil, ou s'il était mort, victime de la superstition de ce prince. *Sainte-Croix*, *Recherches sur les mystères.*

Ces rites impies mêlés à l'ancienne religion du Nil, formèrent ce qu'on appela *les Rites Alexandrins*, du séjour habituel des rois, qui forcé-

(*a*) *Epiph.*, *Lib.* 3, *cap.* 2.
(*b*) *Ubi suprà.*
(*c*) *Ubi suprà.*

-rent le peuple d'Egypte à les recevoir. Ils se répandirent bientôt dans tout l'empire. Les mystères auxquels Apulée fut initié, et dont il nous a laissé la description, appartiennent certainement à cette religion mixte, dans laquelle, à travers les altérations modernes, on trouve encore quelques traces de la grandeur et de la majesté du culte ancien. Voici le passage entier de l'élégant et incorrect auteur de *l'Ane d'Or.*

« Jamque tempore, ut ajebat sacerdos, id postulante, stipatum me religiosa cohorte deducit ad proximas balneas : et prius sueto lavacro traditum, praefatus deûm veniam, purissime circumrorans abluit : rursumque ad templum reductum, jam duabus diei partibus transactis, ante ipsa deae vestigia constituit : secretoque mandatis quibusdam, quae voce meliora sunt, illud plane cunctis arbitris praecipit, decem continuis illis diebus cibariam voluptatem coërcerem, neque ullum animal essem, et invinius essem. Quibus venerabili continentia rite servatis, jam dies aderat divino destinatus vadimonio : et sol curvatus intrahebat vesperam. Tunc ecce confluunt undique turbae, sacrorum ritu vetusto, variis quisque me muneribus honorantes. Tunc

semotis procul profanis omnibus, linteo rudique me contectum amicimine, arrepta manu, sacerdos deducit ad ipsius sacrarii penetralia. Quaeras forsitan satis anxie, studiose lector, quid deinde dictum, quid factum? dicerem, si dicere liceret; cognosceres, si liceret audire. Sed parem noxam contraherent aures et linguae illae temerariae curiositatis. Nec te tamen, desiderio forsitan religioso suspensum, angore diutino cruciabo. Igitur audi: sed crede, quae vera sunt. Accessi confinium mortis: et calcato Proserpinae limine, per omnia vectus elementa remeavi. Nocte media, vidi solem candido coruscantem lumine; deos inferos, et deos superos accessi coram, et adoravi de proximo. Ecce tibi retuli, quae quamvis audita, ignores tamen necesse est. Ergo, quod solum potest sine piaculo ad profanorum intelligentias enunciari, referam. Mane factum est; et perfectis solemnibus, processi duodecim sacratus stolis, habitu quidem religioso satis, sed effari de eo nullo vinculo prohibeor: quippe quod tunc temporis videre praesentes plurimi. Namque in ipso aedis sacrae meditullio, ante deae simulacrum constitutum tribunal ligneum jussus superstiti, byssina quidem, sed floride depicta veste

conspicuus. Et humeris dependebat, pone tergum, talorum tenus, pretiosa chlamyda. Quaqua tamen viseres, colore vario circumnotatis insignibar animalibus. Hinc dracones indici: inde gryphes hyperborei: quos, in speciem pinnatae alitis, generat mundus alter. Hanc Olympiacam stolam sacrati muncupant. At manu dextera gerebam flammis adultam facem: Et caput decora corona cinxerat, palmae candidae foliis in modum radiorum prosistentibus. Sic ad instar solis exornato, et in vicem simulacri constituto, repente velis reductis, in aspectum populi errabam. Ex hinc festissimum celebravi natalem sacrorum: et suaves epulae, et faceta convivia. Dies etiam tertius pari cerimoniarum ritu celebratus, et jentaculum religiosum, et teletae legitima consummatio. »

Appuleii metamorphoseon, Lib. XI.

Paw a très-bien senti la différence qui existait entre les anciens prêtres de l'Égypte et ces vils mendians qui, dans un temps moins reculé, déshonorèrent le titre qu'ils osaient prendre. Il ne faut pas, dit-il, (*a*) les comparer (les an-

(*a*) *Rech. sur les Egypt. et les Chin.*, *tom.* 2, *pag.* 183.

ciens prêtres) à d'infâmes vagabonds qui empruntaient leur nom et leur caractère en Italie, et qui gueusaient dans les rues de Rome depuis la seconde heure du jour jusqu'à la huitième qu'ils revenaient fermer le temple d'Isis; ce qu'on n'eût pas souffert en Égypte de la part du dernier des hommes, et bien moins de la part des prêtres...... Je terminerai cet article, ajoute-t il, par quelques considérations sur le prétendu zèle à faire des prosélytes, qu'on attribue aux Égyptiens, parce qu'on trouve dans différentes contrées, une infinité de temples où le service divin se faisait précisément suivant les rites Isiaques, par des prêtres rasés, vêtus de lin, et dont la probité était très-suspecte. Mais jamais les véritables Egyptiens ne se soucièrent de faire des prosélytes, et ce sont des Grecs Asiatiques qui ont porté le culte d'Isis dans les isles de l'Archipelague, à Corinthe, à Tithorée et dans presque toutes les villes d'Italie où l'on recevait les Néophytes, sans les soumettre à la circoncision, qu'on regardait en Egypte comme une opération indispensable. Quelques temples d'Isis, tels que celui de Bologne, peuvent avoir joui de revenus fixes, parce qu'ils étaient fondés par des

familles Romaines ou par des riches affranchis ; mais la plupart des autres n'étaient desservis que par des prêtres mendians, qui heurtaient aux portes avec leurs sistres et faisaient croire au vulgaire qu'il n'y avait pas de différence entre un énorme sacrilége et leur refuser l'aumône :

Ecquis ita est audax, ut limine cogat abire
Jactantem pharia tinnabula sistra manu?
OVID. *de pont.*, I.

Ce mal vint bientôt à son comble, sans que la police, qui voulait l'arrêter à Rome et en Italie, put y réussir. . . . . *Paw.*, *t.* 2, *p.* 255.

Au reste, nous ne voulons pas assurer que, sous le règne des Ptolémées, il ne se soit mêlé parmi ces vagabonds et même parmi les Galles, de vrais Egyptiens que la pauvreté persécutait chez eux et qui étaient des gens de la lie du peuple, dont toutes les espérances se fondaient sur la crédulité et la superstition.

Cette foule d'imposteurs, qui se répandit, comme une nuée de sauterelles, dans tous les lieux soumis à la domination Romaine, inventait chaque jour de nouveaux mystères, ou du

moins variaient les rites adoptés pour contraindre les esprits faibles à recourir encore à l'initiation, cérémonie qu'ils faisaient payer plus ou moins cher. Apulée dit plaisamment que Lucius s'était fait initier si souvent, que de tout son bien il ne lui restait plus que sa robe, qu'il fallait vendre encore, lui disaient les prêtres de Rome, pour recevoir un nouveau grade. « Jamque Saepicule, non sine magna turbatione, stimulatus, postremo jussus, veste ipsa mea quamvis parvula distracta, sufficientem corrasi summulam. Et id ipsum praeceptum fuerat specialiter » (*a*).

Athènes elle-même ordonna au commencement du quatrième siècle avant l'ère vulgaire, que les mystères Eleusiniens seraient donnés à prix d'argent, et deshonora, par cette honteuse condition, l'une des plus belles et plus pures institutions humaines. Voyez Apsinus *de arte Rhetor. praecept.* Démosthène *in Neaer.*

(38) Dans son ouvrage intitulé : *Essais sur la Franche Maçonnerie*, M. Laurens a consacré plus d'une erreur sur les *Thérapeutes* et les

(*a*) *Metamorph.*, *Lib.* 11, *pag.* 813.

Esséniens. Il fait naître cette dernière secte sur les bords du Nil, tandis que le témoignage d'une foule d'auteurs (*a*), prouve évidemment qu'elle habita toujours la *Judée*; il paraît même certain qu'une loi formelle ôtait aux Esséniens la faculté de se choisir un autre séjour (*b*). J'insiste d'autant plus sur ce fait, qu'il semble que M. Laurens l'a ignoré, ou considéré comme moins important qu'il ne l'est en effet, pour éclaircir un point historique qu'il a vu sous le jour le plus faux. On ne conçoit pas comment, ayant sous les yeux les ouvrages de *Josephe* et de *Philon* qu'il cite tous deux (pag. 185), il a pu faire un article aussi fautif.

Le tableau qu'il trace (*c*) des dogmes et des mœurs des Esséniens me paraît assez fidèle; mais à quoi bon ajouter que ces hommes vertueux *habitaient le Nome d'Alexandrie et les environs du lac Moeris*, lorsque Philon (*d*) se sert

(*a*) Philon *quod omn. prob. liber.*, *pag.* 876. Plin., *Lib.* 5, *cap.* 17. Joseph. *ant. jud.*, *Lib.* 17, *cap.* 2. Euseb, *Hist. eccl.*, *Lib.* 2, *cap.* 17.

(*b*) Calmet., *Dict. de la bibl.* Jaucourt, *Dict. des sciences*, *au mot. Essén.*

(*c*) *Cap.* 9, *pag.* 174.

(*d*) *De vitâ. contempl.*

précisément des mêmes termes pour indiquer les lieux où vivaient les Thérapeutes ; pourquoi ajouter à ce tableau des détails controuvés ou hypothétiques. Au lieu de donner aux sociétés Esséniennes, des chefs formés dans leur prétendu établissement d'Egypte, il aurait pu parler avec plus d'avantage des rapports qu'on aperçoit entre cette secte et les institutions maçonniques, de ses idées sur la création et la durée de l'univers, des trois années d'épreuves, du *tablier*, du *marteau* ou *herminette* employés dans les réceptions (*a*).

Quant aux *Thérapeutes*, j'ignore ce qu'ils peuvent avoir fait pour déplaire à l'auteur des *Essais sur la Franche-Maçonnerie* ; mais il s'est attaché à les présenter sous les couleurs les plus affreuses (*b*), j'aurais au moins désiré que M. Laurens nous eût indiqué les sources où il a puisé les injures dont il les a chargés, quels écrivains lui ont appris que les paisibles Thérapeutes *étaient des Juifs chargés à Alexandrie du commerce des blés et des péages du Nil, à qui les accaparemens, les monopoles usuraires, les exactions les plus criantes étaient devenues familières*,

(*a*) Joseph., *de bello Jud.*, *Lib.* 2, *cap.* 7.
(*b*) *Cap.* 19, *paragraphe* 2.

qui chassés de leurs emplois, qu'ils avaient flétris par une conduite indécente, proscrits par Ptolémée Philopator, en proie à la misère et jaloux de partager la considération que les Esséniens s'étaient acquise, résolurent, pour l'obtenir, d'adopter leur régime et même de les surpasser en réputation (*a*), c'est-à-dire, suivant le rêve de M. Laurens, de terminer une carrière souillée de crimes par le plus odieux de tous, l'hypocrisie. Quelques lignes plus bas il rembrunit encore le tableau : *Magiciens, astrologues et sur-tout imposteurs hardis, les Thérapeutes rappelèrent le souvenir de cette science fameuse, dont le but est la création de ce métal qui a fait commettre tant de crimes, qui a étouffé tant de vertus* (*b*).... Quand on lance de semblables accusations contre un ordre, une société, un individu, il faut présenter en même-temps des preuves certaines et multipliées; il faut, non-seulement réunir les témoignages des contemporains; mais encore discuter leurs écrits, comparer leurs jugemens et rejeter ceux dont un intérêt, quel qu'il soit, peut rendre l'opinion suspecte. C'est ainsi que l'historien se rend

(*a*) *Page*. 186.
(*b*) *Page* 189.

digne de remplir les fonctions augustes qui lui sont confiées. . . . . . Si le lecteur trompé par les déclamations de M. Laurens, veut prendre une véritable idée des Thérapeutes, il doit consulter Philon. Cet auteur contemporain a consacré un de ses Traités (*a*) à cette société, qu'il dit n'être composée que d'hommes vertueux, vrais serviteurs et adorateurs de la Divinité, qu'ils honoraient en passant leur vie entière à faire le bien. Eusebe (*b*), Saint-Jérôme (*c*), Saint-Epiphanes (*d*), étaient loin de regarder comme de vils hypocrites ceux sur lesquels notre auteur a débité tant de fables; ils mettaient si peu en doute la vertu des Thérapeutes, qu'ils ont cru augmenter l'éclat du christianisme naissant, en s'efforçant de les faire considérer comme des chrétiens et même comme les premiers auteurs de la vie cénobite. Cette opinion a depuis été suivie ou attaquée par une foule de savans. Nous ne rapporterons rien des nombreuses discussions quelle a fait naître; ajoutons seulement, que le savant Jablonski,

(*a*) *Liber de vitâ contemplativâ.*
(*b*) *Hist. eccl.*, *Lib.* 2, *cap.* 12.
(*c*) *De vir. illustr.*, *cap.* 8.
(*d*) *Haeres.* 29, *cap.* 5.

regardait les Thérapeutes comme une réunion de prêtres égyptiens, qui s'était vouée à l'exercice de la médecine. Brucker et Mosheim, comme des juifs attachés à la secte de Pythagore, ou qui du moins s'étaient formé une doctrine particulière en joignant les principes de leur ancien législateur à la discipline du philosophe de Samos.

Au surplus, en blâmant la facilité avec laquelle M. Laurens a propagé des idées fausses et injurieuses sur une secte estimée, nous n'avons pas prétendu attaquer le reste de son ouvrage. Nous nous plaisons, au contraire, à lui rendre la justice qui lui est due. Si dans l'histoire des institutions antiques, il se trouve quelques fautes dont nous venons d'indiquer la plus apparente, toute la partie moderne nous paraît de la plus grande exactitude. En général, les Essais sur la Franche-Maçonnerie, sagement écrits et fort au-dessus de la plupart des ouvrages publiés sur ce sujet, contiennent des faits importans, des remarques ingénieuses et des détails d'un véritable intérêt. Ils supposent à-la-fois dans leur auteur des lumières, et un zèle sincère pour la prospérité de l'ordre auquel il a consacré ses talens.

(39) Basilide d'Alexandrie, professa sa doctrine dans cette ville, sous le règne de Trajan (*a*). Les péres de l'église qui ont attaqué ses sentimens théologiques avec tant de violence, n'ont pu lui refuser de vastes et solides connaissances. Elevé dans le sein du christianisme, disciple de Glaucias, interprète de Saint-Pierre, Basilide voulut éclaircir quelques points obscurs ou contradictoires des livres sacrés. Je ne sais quelle fatalité semble attachée à la religion chrétienne; mais dès l'instant où l'on veut s'aider des lumières de la raison, éclairer ses dogmes du flambeau de la discussion, l'édifice entier s'écroule et disparaît comme le palais des fées : delà les scissions, les hérésies, les disputes éternelles qui fatiguent les hommes depuis l'époque de son institution.

Basilide éprouva le sort que doit attendre tout réformateur instruit. Il voulut, pour affermir la doctrine de l'église, raisonner sur ses mystères incompréhensibles, et toutes ses recherches aboutirent à l'en éloigner de plus en plus. Le résultat de ses travaux fut un système

(*a*) Penchinat, *Dict. hist.* Beausobre, *Hist. du Manich.*, *tom.* 2, *pag* 3.

ingénieux sans doute, mais entièrement différent de celui des auteurs de l'Evangile. Imbu des idées mystérieuses des Brachmanes et des Egyptiens, de Zoroastre, de Platon et de Pythagore, il ne put concevoir qu'un Dieu, essentiellement bon et parfait, fut l'auteur de l'Univers et de tous les maux qu'il renferme. Il supposa donc que l'Eternel avait formé une classe d'êtres intermédiaires, mille fois plus parfaits que l'homme, mais approchant moins encore de son ineffable perfection, et qu'il leur avait confié le soin de créer et de diriger l'Univers. Se plongeant ensuite dans le dédale mystique des nombres et de leurs propriétés, l'Hérésiarque voulut fixer le rang et les fonctions de chacun de ces génies. Telles étaient les bases principales de sa doctrine, que nous nous dispenserons de suivre plus avant.

Si l'on en croit Origène et Castor-Agrippa, cités par Eusebe au livre IV de son Histoire de l'église, Basilide avait renfermé ses principes dans vingt livres de commentaires sur les évangiles.

Jamais écrivains ne furent plus durement traités par leurs adversaires, que Basilide et ses adhérens ou disciples Marcion et Valentin l'ont été par Saint Irénée, Clément d'Alexandrie,

Eusebe, Origène, etc., sans chercher à justifier les opinions hétérodoxes de Basilide, le savant Beausobre, au quatrième livre de son excellente Histoire du Manichéisme, l'a victorieusement défendu des imputations hasardées, que les Saints-Pères avaient dirigées contre lui.

(40) On a réuni sous le nom d'Abraxas, une grande quantité de pierres gravées, qui n'appartiennent pas à la secte Basilidienne, et qui représentent ces figures Panthées si répandues en Egypte, et qu'on trouve jusqu'au fond de la Thébaïde et de l'Abyssinie. On peut s'en convaincre aisément, en jetant les yeux sur le recueil de Macarius et Chiflet.

Tous les savans ont épuisé leur sagacité pour trouver l'explication du mot Abraxas ou Abrasax. Scaliger en a présenté deux, que Saumaise a attaquées tour-à-tour, Godfrid Wendelin et le père Hardouin ont regardé les lettres qui composent ce mot, comme une suite de monogrammes grecs ou hébraïques, et sont partis de ce point pour les expliquer de la manière la plus orthodoxe et la plus favorable aux principes religieux des Basilidiens. Cette espèce de cabale qui forme, par ce moyen, un mot d'un assemblage d'initiales, est ordinaire aux Rabbins.

Plusieurs auteurs, entre autres Beausobre, au livre IV de l'Hist. du Manich., en offrent des exemples. Basnage prétend qu'Abrasax est un mot vide de sens, composé de caractères numériques et désignant le Dieu Suprême qui a créé 365 sphères célestes; il aurait dû dire 365 intelligences créatrices et conservatrices.

L'historien de Manichée, tire cette étymologie de deux mots grecs, qui signifient *magnifique Sauveur*, et les regarde comme le nom mystique de la Divinité.

Au surplus, quel que soit mon respect pour l'autorité de Caylus, je ne puis croire avec lui, que toutes les pierres Abraxales *soient des scarabées égyptiens, que les sectateurs de Basilide ont successivement chargés de caractères bizarres*, le travail des figures principales et des lettres qui les environnent, indique presque toujours le même travail. Quelques-unes, d'un âge bien postérieur aux anciens Egyptiens, sont couvertes de toutes les figures emblématiques consacrées dans les Temples Maçonniques. Voyez *Joannis Macarii Abraxas* et *Comment. in tabulas Abraxeas, auct. Joan. Chifletio.*

(41) Dès l'instant où l'autorité Ecclésiastique connut l'existence de la Maçonnerie, elle

se hâta de poursuivre les Maçons. On connaît l'atroce procédure de l'inquisition de Lisbonne. On se rappelle aussi, que la Cour de Rome daigna s'armer contr'eux vers le milieu du siècle passé. Heureusement pour l'ordre, les lumières de la raison opposaient alors un bouclier impénétrable aux feux du Vatican. Quoi qu'il en soit, Clément XII crut devoir lancer une bulle d'excommunication contre la société des Francs-Maçons, *societatem de liberi muratori.* Dans ce curieux monument de sagesse et de tolérance, le Pape ne veut apercevoir en eux que des gens de toutes sectes et de toutes religions, qui néanmoins s'accordent, malgré leurs diverses croyances, pour faire un serment sur la sainte bible. *In quibus cujuscumque religionis et sectae homines. . . . . . Tum districto jurejurando ad sacra Biblia interposito. . . . . Inviolabili silentio obtegere adstringuntur. . . . . .* Nous respectons trop le Saint-Siége et sa réputation pour vouloir insérer ici la bulle toute entière, c'est assez qu'elle ait amusé les Maçons en 1738, époque de sa publication. Ils ont dû sourire en effet de la petite colère du Pontife, qui paraît sur-tout piqué du mystère qui dérobe à ses yeux les secrets de la Maçonnerie.

Quelques années après, Benoît XIV eût la faiblesse de lancer encore contre les loges, les carreaux vieillis de Saint-Pierre. Dans sa constitution donnée à Sainte-Marie Majeure, le 15 des Kalendes de juin, *anno incarnationis Dominicae* 1751, il ne fait que répéter les fadaises débitées par Clément XII. Le secret est encore l'une des plus fortes raisons qui dictent l'arrêt fatal. L'auteur de la bulle, car l'esprit et les lumières de Benoit XIV sont trop connues, pour qu'on lui fasse l'injure de la lui attribuer; l'auteur de la bulle en s'appuyant sur l'adage si souvent répété de Coecilius Natalis: *Honesta semper publico gaudent; scelera secreta sunt*, ignorait-il que le christianisme naissant a eu ses mystères et ses initiations, et que c'est aux premiers Chrétiens que les Payens adressaient le reproche qu'il dirige contre les pauvres Maçons. Il supposait apparemment qu'en se déclarant infaillible, on se dispense d'être conséquent. Rien au surplus ne serait moins raisonnable que de vouloir raisonner aujourd'hui sur un semblable sujet : si quelque chose pouvait étonner dans tout cela, ce serait seulement de voir les noms de Benoit XIV (Prosper Lambertini) et du cardinal Passionei attachés à un pareil écrit.

M. Laurens prétend (*a*) que ce Pontife ne se détermina à réveiller la bulle de Clément, que pour étouffer le cri public, qui l'accusait d'être lui-même affilié à la société proscrite.

(42) Si l'on en croit l'auteur que nous venons de citer à la fin de la note précédente, la grande loge de Londres renferme dans ses archives des réglemens généraux dressés en en 1340 (*b*). Nous n'avons pas été à même de vérifier ce fait important, que M. de la Lande semble confirmer, en rapportant cette tradition reçue en Angleterre, qui fait établir en 1335 de nouvelles constitutions maçonniques, par Edouard III (*c*).

L'an 1425, et non pas 1428, comme l'a dit le très-exact auteur du Tombeau de Jacques Molay, le parlement d'Angleterre défendit aux Maçons de se réunir, par un bill inséré dans les actes du parlement sous la troisième année du règne de Henry VI. Il paraît, ajoute M. de la

(*a*) *Essais sur la Fr. Maçon.*, *pag.* 13.

(*b*) *Ubi suprà*, *pag.* 10.

(*c*) *Dict. Encycl.*, *suppl. au mot Franc-Maçon.*

Lande (*a*), que cet acte obtenu sous la minorité du roi, fut sans exécution, et que ce prince fut admis parmi les Maçons, d'après un examen publié et commenté par M. Locke, et qu'on a jugé écrit de la propre main de Henry VI, *Judge Coke's institutes*, *par.* 3, *fol.* 19.

Il est sans doute question ici de l'original du fameux manuscrit d'Oxford, conservé dans la bibliothèque Bodley. Cette copie du livre qui contient les questions adressées aux anciens Maçons par Henry VI, est du commencement du seizième siècle.

(43) « Vers la fin de l'année 1725, le lord Dervent-Waters, le chevalier Maskelyne, M. d'Heguerty et quelques autres Anglais établirent une loge à Paris. . . . . . En moins de dix ans, la réputation de cette loge attira cinq à six cents frères dans la maçonnerie, et fit établir d'autres loges. . . . . . . Le lord Dervent-Waters était alors regardé comme Grand-Maître de la Maçonnerie Française. Après sa mort, arrivée en 1746, le lord d'Harnouester fut choisi par quatre loges existantes à Paris. Il

(*d*) *Ubi suprà.*

fut le premier Grand-Maître régulièrement élu ».

La Lande, Dict. Encycl., suppl., tom. 3, art. Franc-Maçon.

Milord Dervent-Waters, Grand-Maître en 1735, dit M. Cadet-Gassicourt (*a*), *après avoir créé quatre loges à Paris, conspira contre l'Etat et fut exécuté à Londres.* Cet article fautif comme tous ceux du même auteur, est remarquable par la méchanceté niaise qui semble l'avoir dicté. Le lord Dervent-Waters, qu'il présente comme un conspirateur, fut comme Maskeline et d'Heguerty, l'un des plus zélés et des plus courageux partisans des Stuards. Réfugié en France avec sa famille, il repassa en Angleterre dès qu'il crut pouvoir être utile au petit-fils de Jacques II, qu'il regardait comme son légitime souverain. Livré au parti vainqueur, il eût en effet la tête tranchée, non pas en 1735, comme M. Gassicourt semble l'insinuer, mais en novembre 1746. Son frère aîné était mort pour la même cause en 1715. Ce fut lui qui voulut que son fils, encore enfant, monta sur

(a) *Tomb. de Jacq. Mol., pag. 44.*

l'échafaud, et qui lui dit : *Soyez couvert de mon sang, et apprenez à mourir pour vos rois* (*a*).

(44) La cabale est *contemplative* ou *pratique*. La première est celle dont nous avons parlé dans le cours de ces mémoires. La plupart des Rabbins et une foule de savans ont passé leur vie à tourner et retourner de mille manières différentes le texte du Pentateuque. Plus ou moins mystique, la cabale contemplative ne peut nuire qu'à celui qui perd, en s'occupant de ces babioles, un temps et des connaissances qu'il aurait pu consacrer aux sciences utiles.

C'est à cette manie que nous devons la ponctuation des textes Hébraïques, c'est-à-dire, la vaine science d'ajouter à une langue des sons factices qui lui sont étrangers, de faire oublier des étymologies souvent importantes, de faire dépendre l'interprétation du livre sacré des Hébreux, de la fantaisie et des opinions grammaticales d'un commentateur, de rendre enfin impossible la connaissance approfondie d'une langue riche et harmonieuse, si intéressante par son analogie avec tous les dialectes orientaux.

(*a*) *Volt., siècle de Louis XV*, *pag.* 216.

La cabale pratique enseigne à opérer des prodiges, par une application artificielle des paroles et des sentences de l'Ecriture Sainte et par leurs différentes combinaisons. Cette définition aussi juste que précise est due à d'Alembert (*a*); elle nous dispense de donner de grands détails sur le plus absurde des égaremens de l'esprit humain. Il nous suffit d'ajouter que le cabaliste croit fermement que, parvenu au plus haut degré de la *science*, les élémens, les astres, les esprits qui les dirigent sont soumis à ses puissantes volontés. Il ne connait au-dessus de lui que l'Etre-Suprême qu'il daigne laisser sur son trône éternel. Roi des génies, arbitre des empires, le cabaliste peut à son gré bouleverser l'Univers, rendre l'existence à un cadavre desséché, calmer ou exciter les tempêtes. . . . . Croirait-on que ces sottises ont été sérieusement écrites, qu'on les a crues généralement, et que les peuples de l'Orient les regardent encore comme des vérités de fait; qu'en un mot, la moitié du monde habité redoute aujourd'hui la puissance des talismans.

Le systême des cabalistes a donné le jour à

(*a*) *Dict. Encycl.*, *art. Cabale.*

toutes les espèces de superstitions, à l'astrologie, aux caractères constellés, à tous les genres de devinations, dont le plus stupide compte en France tant de partisans, non-seulement dans la classe ignorante; mais encore parmi ceux qu'une éducation soignée devrait mettre à l'abri de pareilles puérilités. M. D....... a donné dans l'Histoire des religions de grands détails sur le système cabalistique et la puissance des trois mondes, sur les influences planétaires, les nombres, les plantes et les métaux consacrés, etc.

(45) Dès l'instant où l'on commença à parler des invisibles *Rose-Croix*, les Alchymistes, Théosophes, Cabalistes, en un mot tous les amateurs de chimères, s'empressèrent d'assurer qu'ils appartenaient à cette mystérieuse société. Mais ce fait est loin de prouver l'existence des vrais Rose-Croix, tout porte à croire, au contraire, que quelque écrivain voulant s'amuser de la sottise de son siècle, jeta au hasard les premiers fondemens de ce bruit, que la foule ignorante et crédule saisit avec empressement. Jean-Valentin Andrea, théologien de Wirtemberg est fortement soupçonné d'être le premier

auteur de cette comédie (*a*). En parlant des Rose-Croix dans ce mémoire, nous n'avons pas voulu indiquer une société réelle, existant depuis telle ou telle époque, régie par des lois certaines, et reçues par tous ses membres; mais des fripons qui, abusant de la plaisanterie d'Andrea, ont prétendu la tourner à leur profit en travaillant isolément, et en différentes contrées, à chercher des sots qu'ils puissent abuser, et des dupes qui fournissent aux dépenses de leur congrégation imaginaire.

Revenons aux rêveries imaginées sur les Rose-Croix. Les premières trompettes de leur renommée ont été les deux opuscules, intitulés: *Fama fraternitatis* et *Confessio fratrum Roseae-Crucis*. Le dernier fut d'abord publié en latin et en allemand. L'an 1615, Jean Brigern réunit ces deux traités et les imprima à Francfort, tous deux en langue allemande (*b*). Ces deux ouvrages attirèrent bientôt l'attention générale, plusieurs savans attaquèrent et défendirent tour-à-tour les principes que l'histoire de cette secte imaginaire avait rendu publics.

(*a*) *Dict. encycl.*, *art. Rose-Croix.*

(*b*) *Naudé*, *Instr. à la France sur les R. C.*, *pag.* 31.

Suivant le manifeste et la confession de la société, elle doit son origine à Christian Rosencreuz, né en 1378, et non pas en 1387 comme l'a dit M. Gassicourt (*a*). Rosencreuz s'élançant sur les traces d'Apollonius, parcourut l'Univers, connut les sages les plus célèbres, et s'instruisit avec eux dans tous les genres de sciences, sur-tout en Arabie, dans une ville inconnue aux géographes anciens et modernes, et que l'auteur nomme Damcar (*b*); enfin, après avoir vu les sages ou cabalistes de Fez, il revint en Allemagne, mourut, et fit miraculeusement déposer son corps dans la plus miraculeuse des grottes (*c*), où, cent vingt ans après, ses disciples trouvèrent le dépôt des connaissances humaines et des sciences divines et surnaturelles. Telle est la fable inventée sur les Rose-Croix et leur fondateur, fable assez adroitement tissue, pour tromper tous les bons

(*a*) *Tomb. de Jacq. Molay*, *pag.* 79.

(*b*) *Fama fratern.*, *pag.* 7, *Prodrom. R. C.*, *pag.* 13, *Naudé*, *pag.* 32.

(*c*) *Fama fratern.*, *pag.* 21. *Naudé*, *pag.* 87.

esprits et leur inspirer une terreur vraiment plaisante (*a*).

Nous avons parlé dans ce mémoire de cette affiche manuscrite qu'on trouva à Paris dans plusieurs carrefours en 1623 ; elle ne contenait que ce peu de mots : « Nous députez du col-
» lége principal des Frères de la Roze-Croix,
» faisons séjour visible et invisible en cette
» ville, par la grâce du Très-Haut, vers lequel
» se tourne le cœur des justes. Nous monstrons
» et enseignons, sans livres ny marques, à parler
» toutes sortes de langues des pays où voulons
» estre, pour tirer les hommes nos semblables
» d'erreur de mort ». M. Gassicourt a bien voulu rapporter cette bizarre proclamation, page 85 *du Tombeau de Jacques Molay* ; mais au lieu de la transcrire simplement telle qu'elle se trouve dans Naudé (*b*), telle que l'a donnée le traducteur de Neuhous (*c*), tous les deux

(*a*) *Neuhous admonit. de fratr. Rosea-Crucis.* Roberti. *Goel. Heautont.* Pomas. *de frat. Rosae-Crucе.*

(*b*) *Instr. à la France sur la vérité de l'hist. des fr. de la R. C.*, *pag.* 27.

(*c*) *Advert. pieux et utile des fr. de la R. C.*, *préf.*, *pag.* 3.

témoins occulaires, il a cru devoir aller la chercher dans un de ces recueils de mensonges (*a*) adressés à la plus vile populace par quelque écrivain des charniers, et l'embellir de quelques détails qui lui appartiennent entièrement. Pour donner plus d'éclat à sa narration, M. Gassicourt ajoute un paragraphe dans lequel il prévient le public qu'il ne fera qu'une observation sur cette étrange proclamation, c'est qu'elle parut dans un temps de troubles civils (*b*). Plus, une note annonçant que c'est toujours dans les temps de troubles civils *qu'ils* paraissent et agissent le plus ostensiblement. Quel dommage que cet échafaudage si joli s'écroule de lui-même. « Et de faict, » dit Gabriel Naudé (*c*), il y a environ trois » mois que le Roi estant à Fontainebleau, *le* » *royaume tranquille*, et Mansfeld trop esloigné » pour en avoir tous les jours des nouvelles, » l'on manquait de discours sur le Change, et par » toutes les compagnies, s'advisa pour vous en » fournir de placarder par les carrefours ce

(*a*) *Effroyables pactions faictes entre le diable et les prétendus invisibles*. 1623.

(*b*) *Tomb. de Jacq. Molay*, *pag*. 88.

(*c*) *Instr. sur les Fr. de la R. C.*, *pag*. 26.

„ billet, contenant six lignes manuscrites „. . . .
On doit encore savoir gré à M. Gassicourt, historien aussi véridique que profond érudit, des ouvrages curieux dont il enrichit la bibliographie. « Les Rose-Croix, dit-il (*a*), ont des „ livres mystérieux *dont on trouve quelques exem-* „ *plaires dans les grandes bibliothèques*, l'un est „ intitulé le Prothée, un autre les Axiômes, „ un troisième la Roue, et deux le Monde „. Naudé savant bibliographe, s'il en fut jamais, parle de ces ouvrages que l'auteur de la *Fama Fraternitatis* assure être déposés dans la bibliothèque des invisibles; mais il n'a pas eu, comme l'auteur du Tombeau de Jacques Molay, l'avantage de les contempler dans de grandes bibliothèques. Je le félicite, au surplus, du privilége que les Rose-Croix lui ont accordé. Il le doit sans doute à Martinès, qui, reconnaissant de se voir attribuer, je ne sais pourquoi, l'histoire entière de Rosencreux (*b*) et les quatre fameux traités (*c*), les lui aura fait passer par le ministère d'un génie. Dans tous les cas, un écrivain aussi généreux, aussi dévoué au bien public, que

(*a*) *Tomb. de J. M.*, *pag.* 83.
(*b*) *Tomb. de Jacques Molay*, *pag.* 81.
(*c*) *Ibid.*, *pag.* 227.

celui qui prend pour devise : *Ni l'or, ni les honneurs ne payeraient mon silence*. Un tel homme aurait dû faire un effort et nous donner au moins un extrait de ces ouvrages mystérieux, qui, contenant la science universelle, dispenseraient pour toujours d'études arides et de recherches pénibles. Age d'or des gens de lettres ! c'est alors que sans nous faire rire au nez par des écoliers de cinquième, nous pourrions écrire l'histoire sans en connaître les premiers élémens.

(46) Le monde ancien et moderne a été couvert des partisans de l'Alchymie. Si l'on en croit Paul Orose et Suidas, l'Egypte, la Grèce et l'Empire Romain ont été livrés à cette manie dévorante. Dioclétien, disent-ils, fit brûler tous les livres hermétiques (*a*). Pline nous apprend que l'insatiable Caligula voulut faire de l'or avec de l'orpiment, et qu'il fut obligé de renoncer à un procédé dont les frais exédaient de beaucoup les avantages. Dix livres d'orpiment lui faisaient cependant obtenir dix deniers d'or (*b*) ; c'est-à-dire, qu'il parvenait

(*a*) *Suidas, tom. 1, pag.* 595, *edit. Kusteri.*
(*b*) *Plin., Lib.* 33, *cap.* 4.

à extraire quelques portioncules d'or renfermées dans l'arsénic, comme différens chimistes l'ont fait.

Les Orientaux ont cultivé de temps immémorial cette science funeste, qu'ils joignent généralement à la cabale, à la magie et à toutes les chimères dont ils font tant de cas (*a*). Tous leurs livres sont remplis de contes hermétiques.

Suivant quelques auteurs, l'alchymie florissait à la Chine sous le règne de Chi-Hoang-Ti, de la dynastie des Tsin, le même qui fit, dit-on, l'an 213 avant l'ère vulgaire, périr par le feu tous les livres existans en Chine, et sous celui de Ouan-Ti qui monta sur le trône 147 ans avant J. C. Plusieurs ouvrages attribués à Lao-Tse, qui vivait dans le cours du septième siècle avant l'ère vulg., parlent de la confection de la *Boule d'Or* et du *Tchang-Seng-Yo*, remède ou médecine universelle. Les plus anciens ouvrages hermétiques sont ceux connus de Zosime de Panoplis. La Bibliothèque Impériale possède quelques manuscrits grecs de cet auteur du cinquième siècle, traitant de l'art de faire de l'or (*b*).

(*a*) *Herbel. bibl. orient.*, *pag.* 387.

(*b*) *Num.* 2249, 2252, 2275, 23[illegible]5, 2327, 2329.

(47) On a vu par la note précédente, que depuis une époque reculée, plusieurs peuples ont cherché le remède universel, le breuvage d'immortalité. Abou Moussa Giaber, que nous appelons Geber, auteur arabe du septième siècle (*a*), est le premier, parmi nous, qui ait parlé de la panacée philosophique.

(48) Voyez les ouvrages de Tollius, Sancellerien, Libois et de Dom Pernetty. Ce dernier, littérateur estimable, a donné un tableau complet des emblêmes mythologiques des Grecs et des Egyptiens expliqués par les phénomènes divers de l'herméticité. C'est-à-dire qu'il a offert aux curieux le plus rare monument de la faiblesse et des égaremens de l'esprit humain. En lisant son traité on est à chaque instant forcé, en déplorant la folie de l'auteur, de rendre justice à sa profonde érudition, et même d'admirer la sagacité qui lui fait saisir les rapports et les étymologies les plus éloignées, pour bâtir un systême essentiellement faux dans ses bases, mais séduisant dans les détails, et suivi dans tous ses points.

Dom Pernetty, aussi zélé Maçon qu'ardent

(*a*) *Herbel. bibl. orient.*, *pag.* 387.

alchymiste, a donné plusieurs grades à la Maçonnerie Hermétique (*a*); elle lui doit, entre autres, l'un des trois chevaliers du Soleil (*b*). Tous les grades inventés par lui se distinguent aisément, par l'art avec lesquels ils sont conçus, de la foule des autres grades philosophiques, qui sont en général des chefs-d'œuvres de fadeur et d'ignorance.

Au surplus, l'interprétation hermétique des fables anciennes remonte beaucoup plus haut que les auteurs dont nous venons de parler. Suidas, qui écrivait dans le cours du onzième siècle, regarde la Toison d'Or comme l'emblême d'un manuscrit tracé sur de la peau et renfermant le secret de la transmutation des métaux (*c*).

(49) Le lecteur n'attend pas sans doute une nomenclature complète des grades hermét-

(*a*) *Les trois grades de la V. M. D. A. et le S. P. D. S. C. D. S. T. D. M., préface, pag. 3, mss. de la bibl. de M. Jolain.*

(*b*) *Les trois grades de la V. M. D. A., tom. 2, pag. 11.*

(*c*) *Suidas, tom. 1, pag. 525, edit. Kust.*

ques, il lui importe probablement aussi peu qu'à nous, qu'il existe douze grades au Zodiaque hermétique, et par conséquent des chevaliers du *Taureau*, du *Bélier* et du *Capricorne*; que les sept planètes forment sept ordres différens; que les chevaliers de la *Pierre Sublime* soient divisés en soixante-douze grades, etc. Si tout cela pouvait amuser quelqu'un, il pourrait cependant se donner le plaisir de compter trois grades au nombre III, autant au nombre IX, autant au nombre XV, trois philosophes Napolitains, cinq de Paracelse, une douzaine de philosophes théoriques, pratiques, parfaits, sublimes, inconnus, etc.; qu'on ajoute à cette liste déjà si nombreuse huit à dix dépositaires de secrets, de clefs, de nombres, autant de trésoriers hermétiques, de Salomon et de ses secrets, des trois ordres, des sept mystères; les confidens de Salomon, de Paracelse, d'Hiram-Abif et autres grands personnages; plus, la foule innombrable des chevaliers du grand J., de l'Etoile d'Or, de l'Etoile Fulminante, du Point du Jour et de la Chambre du Milieu, du Triple Triangle et des Sept Ordres; des Gardiens, des Interprètes et Architectes, des Maîtres, des Grands-Maîtres, des Princes et des Pontifes de toutes les espèces et de toutes

les couleurs, et l'on aura une idée de l'immense hiérarchie hermético-maçonnique.

La bibliothèque de *l'Institution Maçonnique*, possède un des ouvrages les plus curieux sur cette matière, c'est un très beau manuscrit composé de six gros volumes *in*-4°., contenant un très-grand nombre de ces grades philosophiques et plus de mille dessins soigneusement coloriés. Nous nous empressons de saisir cette occasion pour remercier encore le directeur de cet utile établissement, de l'amabilité avec laquelle il a bien voulu nous communiquer cet ouvrage et tous ceux qu'il a cru pouvoir nous être utile.

(50) L'auteur du *Tombeau de Jacques Molay* a confondu les illuminés de Berlin avec les disciples de Juan Velez Dillapando (*a*). Ces derniers, connus en Espagne, sous le nom d'Alumbrados, *illuminés*, furent en effet poursuivis en 1623 par l'inquisition (*b*), qui au lieu de chercher à guérir ces esprits malades, les fit périr

(*a*) *Tomb. de J. M., pag.* 80.

(*b*) *Edit de grâce de l'inquisiteur Andrez Pacheco, du 29 mai 1623.*

dans les supplices (*a*). Si M. Gassicourt eût pris la peine de s'informer des principes hétérodoxes des Alumbrados ; on lui aurait dit qu'ils n'avaient aucune espèce de ressemblance avec ceux des illuminés modernes, et que ces pauvres gens qu'un fanatisme barbare traita si cruellement, n'avaient d'autre tort que de penser autrement que les inquisiteurs sur les sacremens, la grâce et sur-tout sur les ministres de l'église. Quoi qu'en disent presque tous les théologiens (*b*), la croyance des illuminés d'Espagne se rapproche infiniment davantage de celles des Quakers, que des principes de Molinos et de ces nombreux disciples (*c*).

(51) M. de Luchet, par son *Essai sur la secte des Illuminés*, a ouvert la porte à toutes les inepties qu'on a débitées depuis sur les terribles

(*a*) *Mercure Français*, *t.* 9, *an* 1623, *p.* 355.
(*b*) *Theol. Salani.*, *hist. crit. theol.*, *p.* 321.
Dict. des heres., *au mot Illum.*
Bergier. Encycl. meth., *au mot Illum.*
Abelly. dénomb. des heres, *pag.* 83.
(*c*) *Voyez l'édit d'Espagne*, *p.* 5 *et suivantes.* *Salanus.*, *Abelly*, *etc.*, *Bridel*, *hist. des Quakers.*

initiés, et par contre coup sur les Maçons qu'on a bien voulu confondre avec eux. Je ne doute pas de la pureté des intentions de M. de Luchet; mais en approuvant le zèle qu'il a déployé contre ces imposteurs, ne peut-on pas sourire en voyant la haute importance qu'il a voulu leur donner. Ce n'était pas à tous les Souverains du monde qu'il devait adresser son espèce de manifeste, c'était simplement aux magistrats chargés de la police des villes, où les illuminés de Berlin allaient établir leurs caverneuses réunions, qu'il fallait les dénoncer.

MM. Barruel (*a*), Proyart (*b*), Robison (*c*), et Cadet Gassicourt (*d*), ont depuis parcouru la même carrière. Dans leurs fougueux écrits, ils ont attaqué les illuminés de Weishaupt et les

(*a*) *Hist. du Jacobinisme*, *Hambourg*, 1800, 5 *vol. in*-8°.

(*b*) *Louis XVI détrôné avant d'être roi. Paris*, *an* XI. — 1803, *in*-8°.

(*c*) *Preuves d'une conspiration formée par les Francs-Maçons, les Illuminés et les Sociétés Littéraires contre toutes les Religions et les Gouvernemens de l'Europe. Londres*, 1797, *in*-8°., 2 vol.

(*d*) *Le Tombeau de Jacques Molay. Paris*, 1796, *in*-18.

initiés Prussiens, les philosophes et les Francs-Maçons. Un même esprit, des principes semblables, une chaîne invisible unissent, suivant eux, toutes ces sociétés et les dirigent vers le même but, la destruction du trône et de l'autel, l'anéantissement de la morale et de tous les pouvoirs, l'établissement d'une république universelle, fondée sur les cadavres sanglans des chefs de tous les gouvernemens. Toutes ces absurdités feraient rire de pitié, s'il était possible de concevoir, sans une espèce de peine, qu'il existe des hommes capables d'inventer de sang froid de pareilles atrocités et de salir leurs écrits de mensonges aussi dégoûtans..... Mais quelle était l'intention de ces terribles dénonciateurs ? Qu'espéraient-ils en dévoilant ces prétendus mystères qui n'ont jamais existé que dans leurs cerveaux débiles ? Essayaient-ils de fixer sur eux les regards de l'Europe, qu'ils prétendaient effrayer par leurs vains cris d'alarmes ? Devaient-ils ignorer qu'un lecteur raisonnable ne serait abusé qu'un instant, qu'un examen réfléchi dissiperait leurs accusations comme le feu du chymiste évapore le mercure échauffé ? Il me semble voir l'insensé destructeur du temple d'Ephèse, se déshonorer

par un crime pour obtenir une éternelle renommée. Un autre mobile aussi pervers, plus méprisable encore les a t-il fait agir ? voulaient-ils seulement, à l'aide d'un titre bizarre et d'un sujet neuf, piquer la curiosité publique, trouver des lecteurs et vendre abondamment leurs calomnieux écrits ? . . . . . Si tel était leur motif, littérateurs estimables, vous qui consacrez vos talens et vos veilles à l'instruction, au bonheur du genre humain, rougissez d'un titre que vous honoriez par vos travaux, brisez vos crayons ou retranchez ces noms flétris de la liste des écrivains.

Notre intention n'est pas d'analyser et de combattre tout ce fatras mensonger, qu'on ne lit plus, dont on a peu parlé et qu'on ne citera jamais. Les ouvrages de MM. Barruel et Proyart ne peuvent plus tromper aujourd'hui que quelques fanatiques imbéciles, qui, pénétrés des principes que propagent leurs écrits, vont ensuite dans le temple de l'Eternel, dans la chaire de vérité, vomir les horreurs qu'ils viennent de lire, *prêcher contre des citoyens paisibles* et appeler sur leurs têtes la fureur de la populace qu'ils cherchent à soulever contre eux.

Quant à M. Gassicourt, si nous citons quelquefois son ouvrage, ce n'est jamais pour combattre ses opinions ; mais seulement pour relever quelques-unes des fautes grossières dont il est si prodigue, et pour accomplir, en quelque sorte, le vœu que nous formions à l'époque de la publication de son livre. Nous aurions désiré que, pour toute vengeance, les Maçons diffamés par lui le fissent imprimer à leurs frais, traduire dans toutes les langues, qu'ils prissent, en un mot, tous les moyens possibles pour que personne ne put ignorer que M. Cadet Gassicourt est l'auteur *du Tombeau de Jacques Molay*.

Encore un mot sur les illuminés d'Allemagne. Cette société essentiellement différente de la Franc-Maçonnerie, malgré l'ingénieuse histoire inventée par l'abbé Barruel sur la réunion des deux ordres, cette société a été fondée par Adam Weishaupt. Nous n'entrerons dans aucun détail sur les cérémonies de cette secte et les projets de ses chefs, peut-être avaient-ils des desseins ultérieurs, peut-être voulaient-ils, *tout au plus*, s'assurer une espèce de suprématie philosophique, c'est ce que nous ne pouvons décider; mais ce qui nous paraît certain, est que ces illuminés qui se sont rendus si rapide-

ment célèbres chez une nation, que son flegme et sa gravité apparente sont loin de mettre à l'abri de la frivolité et de l'engouement qu'elle nous reproche, n'ont jamais été dangereux. Un caprice les a fait chasser d'une cour qui les protégeait par caprice, et des pédans ont profité de leur disgrace, pour faire de leur nom une espèce d'épouvantail.

Je le répète, je crois fermement que Weishaupt, homme d'ailleurs d'un grand mérite, et tous ses illuminés Minervaux, Hiérophantes, Rois et Prêtres ou Prêtres et Rois, jouaient à la chapelle le plus gravement du monde. On peut en acquérir la preuve en lisant la correspondance du pontife avec ses disciples, ses petites querelles, ses menaces de les abandonner. . . . . On devait s'amuser de ces enfantillages fondés sur le besoin de se rendre important, sur le penchant si naturel aux Allemands pour tout ce qui a quelque apparence de mystère, et non présenter comme des ogres, des gens qui s'amusent a s'appeler Philon ou Spartacus, à médire de la religion et sur-tout de ses ministres, et à confier, sous le sceau du plus inviolable secret, des mystères dévoilés depuis cent ans. *Tout cela, dieu merci, ne fait mal à personne.*

Une discussion avec un savant estimable m'a fait ajouter ce peu de mots sur la secte de Weishaupt, à laquelle il donne une importance qu'elle est loin, suivant moi, d'avoir jamais eue. Au surplus, je l'engage encore à mettre au jour les notes qu'il possède sur les Illuminés. Si elles détruisent l'opinion que m'avait donnée les diverses pièces publiées sur eux, j'aurai le double avantage de revenir d'une erreur et d'avoir en quelque sorte ajouté un bon ouvrage à tous ceux que le public lui doit déjà.

(52) André Mich. Ramsay, baronet, docteur de l'université d'Oxford, naquit à Daire en Ecosse, en 1686. Ses parens, attachés au parti de Jacques II, suivirent en France ce faible et malheureux prince, et y conduisirent le jeune Ramsay, à peine âgé de deux ans. En 1709 il abjura sa religion maternelle et se fit catholique par les soins de l'éloquent évêque de Cambrai. Ramsay fut l'auteur de différens ouvrages, dont les plus remarquables sont :

Histoire de la vie et des opinions de Fénélon.

Essai sur le gouvernement civil.

Le Psychomètre ou réflexions sur les différens caractères.

Voyages de Cyrus, 1730, *in*-4°.

Histoire de Turenne, 1735, 2 vol. *in*-4°.

The Philosophical principles of natural and revealed Religion. Glascow, 1748, 2 vol. *in*-4°.

Ramsay établit en Anglerre son nouveau rite dans le cours de l'année 1728, et mourut à Saint-Germain-en-Laye, le 6 mai 1743.

(53) Il serait inutile de donner au lecteur, l'histoire détaillée de l'ordre des Templiers. Grâce à la célébrité qu'on a voulu répandre depuis quelques années sur cet ordre malheureux et presque oublié, tout le monde sait d'avance ce que nous pourrions dire ici. Nous allons seulement rappeler, en quelques mots, les principaux traits de leur histoire. L'an 1118, Hugues de Paganis, Geoffroy de Saint-Aumer et sept autres chevaliers se réunirent dans l'intention d'assurer le voyage des pélerins, qui du fond de l'Europe affluaient en Palestine, et de les défendre contre les Musulmans qui pillaient souvent ces dévotes caravanes. Neuf ans après, Hugues de Paganis se présenta au synode de Troyes, pour demander une règle. Le fougueux abbé de Clervaux fut chargé de la leur donner. Le concile ordonna de plus, que les chevaliers

porteraient un habit blanc. Eugène III, ajouta une croix rouge sur le manteau. On sait qu'ils devaient leur nom à la maison qu'ils habitaient à Jérusalem, près du temple de Salomon et qui leur avait été donnée par Beaudoin II. Les Templiers ou chevaliers de la Milice du Temple, bientôt en plus grand nombre, se signalèrent par les entreprises les plus hardies. Toujours armés, toujours en campagne, ils se rendaient également fameux par leur valeur intrépide, leurs vertus et la simplicité de leurs mœurs; bientôt l'Europe entière retentit du bruit de leurs exploits. Tous les princes chrétiens se réunirent pour les accabler de dons. Beaudoin IV leur offrit la ville de Gaza, Alphonse de Navarre les choisit pour ses héritiers, Innocent III leur remit la dîme de tous leurs biens. Mathieu Pâris remarque qu'ils possédaient neuf mille manoirs ou seigneuries. Enorgueillis par leurs immenses richesses et par leur puissance, es ambitieux Templiers ne connurent plus de bornes. Ils s'emparèrent, l'épée à la main, des possessions de leurs voisins. Les Grands-Maîtres du Temple qui s'égalaient aux souverains, osèrent leur déclarer la guerre. « Les historiens, dit *Dupuy*, remarquent qu'il

„ n'y avait rien exempt de leurs rapines : les „ chrétiens et les infidèles traitez également : „ ils envahirent la Thrace, prirent Thessalo- „ nique, ravagèrent l'Hellespont et le Pélo- „ ponèse, entrèrent dans l'Attique, prirent „ Athènes (a) „. Depuis long-temps leur audace avait révolté tous les Monarques de l'Europe ; tout puissans en France ils s'y crurent tout permis, et osèrent enfin provoquer, par des offenses redoublées, le plus fier et le plus vindicatif de nos rois, Philippe-le-Bel. Dans le cours de ses longues et violentes querelles avec les Papes, Philippe avait vu avec fureur, que Boniface VIII n'avait pas eu en France de plus fidèles partisans que les Templiers. Assiègé en 1306 par le peuple révolté, la voix publique les lui avait indiqués comme chefs de cette émeute passagère. Ces injures personnelles jointes aux raisons d'Etat qui, déjà semblaient ordonner à Philippe d'expulser du royaume un ordre ambitieux affectant dans toutes les occasions, de méconnaître l'autorité royale, et, comme nous l'avons observé, de n'obéir qu'aux

(a) *Continuator Tyrii*, *Lib.* 5, *cap.* 13, *apud Dupuy. Hist. de la condamn. des Templ.*, *pag.* 7.

ordres du Grand-Maître et du Pape, tous ces motifs réunis déterminèrent leur chûte; le dernier seul était suffisant pour nécessiter leur abolition. Il est également injuste et dangereux de laisser subsister dans un Etat une classe nombreuse et indépendante, qui, dispensée des charges et des devoirs des autres citoyens, soumise à un pouvoir, à une législation étrangère, est réellement, et par devoir, l'ennemie du pays qu'elle habite et de son légitime souverain. Tels étaient l'esprit et la situation des Chevaliers du Temple à l'époque de leur destruction.

On sait que sur la déposition de deux ou trois scélérats condamnés à mort, le roi ordonna l'arrestation des Templiers et sur-tout du Grand-Maître, Jacques Molay ou de Molay, *de Molayo*, qu'un ordre du pape Clément V, avait fait venir en France, ou plutôt il paraît que l'accusation de Squin ou Guy de Florian, Noffodei et d'un sous-prieur de Mont-Faucon, fut le prétexte employé par Philippe, pour mettre de son côté les apparences de la justice. Jusque là, si sa conduite n'avait pas été exempte de tous reproches, elle paraissait au moins celle d'un profond politique, d'un homme revêtu

d'un grand pouvoir, qu'il veut et doit faire respecter, qui ferme et inébranlable dans ses desseins, au-dessus des idées et des calculs du vulgaire, regarde comme juste tout ce qui peut être utile à l'Etat; mais depuis le moment où les Chevaliers du Temple saisis le même jour et au même instant dans toute l'étendue du royaume, furent dépouillés de leurs biens, entassés dans des prisons et hors d'état de nuire, quelle longue et épouvantable suite d'atrocités! L'ordre était détruit en France, la justice et la politique étaient également satisfaites, c'est alors que Philippe, secondé par la faiblesse du Pape, qui lui sacrifia ses sujets les plus dévoués, donna un libre cours à la haine qu'il leur avait jurée. Je le répète, il serait inutile de reproduire ici des faits généralement connus. Personne, en effet, ne peut plus ignorer que les juges donnés aux Templiers, étaient vendus au Monarque qui voulait leur perte. On sait avec quel courage le Grand-Maître et ses Chevaliers expirèrent au milieu des flammes, en rétractant des aveux arrachés par les tortures ou surpris par la séduction. Tous ces faits paraissent incontestables. M. ***** les appuyera bientôt de preuves authentiques, dans une dissertation entièrement consacrée à

ces guerriers dont on a blâmé les excès, le luxe et l'ambition effrénée, mais dont on peut assez plaindre le sort, quand on les voit périr dans les supplices, malheureuses victimes du plus épouvantable abus d'autorité.

M. Gassicourt a donné un précis de l'histoire des Templiers. Nous n'essayerons pas de relever toutes les fautes qui se trouvent dans ce petit nombre de pages, arrêtons-nous seulement sur quelques-unes des plus scandaleuses. En rapportant les motifs qui aigrirent Philippe contre les Chevaliers du Temple, « la Cour rappelait, » dit-il, qu'ils avaient blâmé *la rigueur tyran-* » *nique du Roi envers Enguerrand de Marigny et* » *Barbette, Prévot de Paris* » (a). Si M. Gassicourt eût pris la peine de jeter les yeux sur le premier abrégé d'Histoire de France, il aurait vu que Marigny, l'un des premiers persécuteurs des Templiers, favori de Philippe et tout puissant à la Cour, pendant la vie de ce prince, fut condamné à mort et exécuté sous le règne de Louis X, la veille de l'ascension (30 avril) 1315, plus de deux ans après la mort de Jacques Molay, consumé par les

(a) *Tomb. de J. M., pag.* 21.

flammes, le 18 mars 1313 (*a*). On nous dispensera d'aucunes réflexions sur ce plaisant anachronisme. Un homme qui fait empoisonner un Empereur par les Jésuites, deux siècles avant leur institution, peut, sans conséquence, faire déplorer la perte de Marigny deux années avant sa mort. Quant à Etienne Barbette, les Templiers furent soupçonnés d'avoir porté le peuple, irrité de l'altération des monnaies, à détruire sa maison en 1306. Il était Prévôt de Paris au moment de leur proscription, et dans une assemblée des Etats, tenue le premier août 1314, il harangua le Roi, au nom des habitans de la ville.

Molay, ajoute notre savant auteur (*b*), vint à Paris et *fut mis à la Bastille*, qui, dit-il, dans une note lumineuse, *n'était alors qu'une porte de ville flanquée de deux tours.* Il conclut de là, que « si la révolution commença par la prise de la » Bastille, c'est que les initiés la désignèrent » aux coups du peuple, parce qu'elle avait été » la prison de Jacobus Molay » (*c*).

Ne parlons pas de la mauvaise foi et du désir

(*a*) *Registre Olim. des arrêts, fol.* 146. *Apud Dupuy, pag.* 183.

(*b*) *Page* 22.

(*c*) *Page* 53.

de nuire, qui fait tirer des conséquences aussi graves d'un fait qu'on invente à plaisir, supposons même qu'un mauvais plaisant a fait croire à M. Gassicourt que Philippe-le-Bel avait fait mettre Molay à la Bastille, et contentons-nous de lui dire nous-même, que Molay n'a jamais été gardé dans une porte de ville, que la Bastille construite comme tout le monde sait en 1370, n'existait en 1307, ni comme porte, ni comme forteresse; qu'à l'époque de l'emprisonnement du Grand-Maître du Temple, les murailles bâties par Philippe Auguste, entouraient encore Paris et ne s'étendaient pas jusqu'à la Bastille; que le terrain qu'elle occupa par la suite formait l'extrémité orientale d'un bourg appelé Saint-Eloy, et ne fut enfermé dans la ville, que lors de la quatrième enceinte commencée par Hugues Aubriot, par les ordres de Charles V, en 1367, et terminée en 1383 sous le règne de Charles VI.

Rien n'est plus ingénieux, sans doute, que le joli conte de la porte de ville flanquée de tours, mais, malheureusement pour le conteur, comme on n'a pas l'habitude d'élever au milieu des champs des portes destinées à ne rien ferme M. Gassicourt voudra bien nous permettre de

ne pas y ajouter foi davantage, qu'aux ordres donnés au peuple par les initiés, quoiqu'il les ait probablement vus timbrés, signés et contresignés par ces terribles ennemis du repos public. Laissons toutes ces fadaises, et ajoutons pour le lecteur raisonnable, que les autorités rassemblées par l'auteur anonyme d'une histoire des Templiers, publiée en 1789, semblent indiquer que Jacques Molay fut d'abord retenu au Temple (a).

Nous n'avons pas le courage de pousser plus loin ces remarques, et de relever toutes les fautes que présente le Tombeau de Jacques Molay dans les dix pages consacrées à l'histoire de la destruction des Chevaliers du Temple. La harangue de Molay qui, sur le bûcher, prédit l'instant de la mort du Roi et du Pape (b), niaiserie qui n'est autorisée par le témoignage d'aucun auteur contemporain.

Nous ne disons rien de l'historien Hugues des Payens, que M. Gassicourt connaît sans doute, puisqu'il le cite à propos de cette prédiction (c), et

(a) *Hist. crit. et apolog. des Templiers, par feu le R. P. M. J., prémontré. Paris*, 1789, *in*-4°. *Lib*. 12.

(b) *Tomb. de J. M.*, *pag*. 23.

(c) *Ubi suprà*.

qui fut, suivant nous, le premier Grand-Maître de l'ordre en 1118, et nullement un littérateur (*); des quatre loges fondées par le Grand-Maître alors à la Bastille (*a*); de ses cendres recueillies par Aumont et sept Templiers *déguisés en Maçons* (*b*), mensonge recueilli dans l'ouvrage de G. Smith, cité et combattu par Bonneville (*c*); de Squin de Florian, prétendu chevalier apostat, béatifié par le Pape (*d*), qui ne fut jamais qu'un bourgeois de Béziers, condamné à mort pour crime capital, etc., etc., etc.

(54) Le même motif détermina principalement l'arrêt du parlement du 6 août 1762, qui chassa du royaume les Jésuites soumis seulement au Pape et à leur Général résidant à Rome: c'est celui sur lequel Joly de Fleury s'appuya principalement dans son éloquent réquisitoire.

Cette association savante, qui donna aux lettres et aux sciences tant d'hommes de mérite,

(*) *Vide suprà*, *pag.* 144.

(*a*) *Page* 22.

(*b*) *Page* 25.

(*c*) *Les Jésuites chassés de la Maçon.*, *prem. part.*, *pag.* 61.

(*d*) *Tomb. de J. M.*, *pag.* 25.

qui propagea les lumières d'un bout du monde à l'autre, se rendit coupable des délits les plus graves. Il ne faut chercher d'autres causes aux fautes qu'on reproche à cette société, dont on ne peut dire assez de bien ni assez de mal, que la soumission aveugle que tout Jésuite devait à son supérieur, et la règle qui leur prescrivait, comme un devoir inviolable, de sacrifier les intérêts du pays qu'ils habitaient à ceux du Pape leur unique souverain.

M. Bonneville, en s'élevant avec tant de force et de raison contre ce fantôme ensanglanté, qu'on appelle Maçonnerie Templière, s'est déclaré, je ne sais à quel propos, le défenseur des Loges, qu'il prétend subjuguées par l'ascendant des Jésuites qui, survivant à leur ordre détruit, cachent aujourd'hui la robe d'Ignace sous un tablier maçonnique. Il avait une assez belle cause à défendre contre les assertions de M. Smith, le plus ardent propagateur des opinions de Ramsay, pour n'être pas obligé d'y joindre de semblables erreurs. On peut voir dans le livre de M. Bonneville (a), les motifs

(a) *Les Jés. chass. de la Maçon. et leur poignard brisé par les Maçons. Londres*, 1788, 2 *v. in*-8°.

qui l'ont déterminé à voir dans chaque membre de l'ancienne compagnie de Jésus, un *supérieur inconnu* qui, gouvernant l'ordre à son gré, dirige toutes ses opérations. Ce sont particulièrement les lettres des mots T. S. C. qu'il retrouve, tant bien que mal, chez les Jésuites d'autres rapprochemens tirés de la valeur numérale de telle ou telle lettre, etc.

Annoncer qu'un auteur a débité quelques puérilités sur la Maçonnerie, c'est dire, en même temps, que M. Cadet-Gassicourt les a relatées dans son terrible volume. Il a même embelli la découverte de M. Bonneville, d'une liste des crimes fameux commis par les Jésuites, inexacte comme le reste de l'ouvrage, où je défie le critique le plus fin et le mieux intentionné, de trouver un fait vrai ou une date précise. Il accuse les Jésuites, entre autres gentillesses, d'avoir empoisonné, dans une hostie, l'Empereur Henry de Luxembourg, VIIe. du nom (a). Ce pauvre prince monta sur le trône le 15 novembre 1308, et mourut le 5 août 1313, par conséquent plus de deux siècles avant la fondation de l'ordre des Jésuites, institué sous le

(a) *Tomb. de J. M., pages* 38 et 170.

pontificat de Paul III, le 27 septembre 1540, par *Don Inego de Guypuscoa d'Ognez de Loyola*, capitaine d'infanterie, gouverneur du château de Pampelune, chevalier de la Vierge, etc. Malherbe demandait à un jeune poète, s'il avait eu le choix d'être pendu, ou de faire d'aussi méchans vers que ceux qu'il lui lisait, ne pourrait-on pas, avec plus de raison peut-être, prier M. Gassicourt de nous dire confidentiellement, si pendant qu'il était *renfermé dans les cachots de la terreur*, un des sanglans décemvirs l'a condamné à *périr sur l'échafaud comme tant d'autres victimes*, ou à se faire montrer au doigt, en laissant paraître sous son nom un ramas de sottises et de stupides mensonges? Au surplus, un autre homme de lettres aussi véridique, mais dont les écrits ne respirent pas au moins la grossière ignorance du Tombeau de Jacques Molay, s'est chargé de faire justice des assertions de MM. Bonneville et Cadet. Dénigrant les Maçons avec une méchanceté et une hypocrisie d'autant plus marquées, qu'il paraît trop instruit pour être de bonne foi, M. l'abbé Barruel qui ose calomnier Joseph II, Frédéric, Choiseuil, d'Alembert, qui n'a pas craint de soulever contre lui tous les honnêtes gens, en attaquant d'une manière

indigne la mémoire du vertueux Malesherbes ; M. Barruel, dis-je, a vengé les Jésuites du reproche dirigé contr'eux ; il a facilement prouvé qu'ils n'étaient ni Maçons ni Initiés ; mais en récompense, et pour l'édification de son prochain, il nous a dit bien jésuitiquement, que le conte de la Maçonnerie jésuitique, était une invention des illuminés, publiée par l'illuminé Bonneville (*a*).

(55) Si l'on s'amuse quelque jour à rassembler les grades Ecossais, on pourra sans peine en former une collection aussi nombreuse que celle des cahiers hermétiques. Sous cet aspect même, Ramsay donna un exemple dangereux qui ne fut que trop suivi. La facilité avec laquelle on vit admettre le système de réformation, l'espoir de partager avec le patriarche du nouveau temple, la couronne qui ceignait son front, le désir de briller, au moins dans son petit cercle, tout cela devait faire tourner bien des têtes et brouiller bien du papier. Chacun, en effet, voulut être l'inventeur d'un grade. Moins adroits, aussi vains que Ramsay, quel-

(*a*) *Hist. du Jacobinisme, tom. 3, cap. 9.*

ques-uns de ses imitateurs y donnèrent modestement leurs noms.

Chaque nouveau grade offrait aux amateurs, avec un cordon et un tablier nouveaux, un moyen sûr et facile de se faire recevoir par leurs anciens frères, *avec les honneurs dûs à leurs dignités et à leurs connaissances*, c'est dire, d'un seul mot, que tous ceux qui prirent la peine de joindre leurs idées à celles de l'innovateur, étaient certains d'avance de trouver des disciples soumis et des sectateurs zélés.

Bientôt l'engouement et la manie des dignités furent portés à leur comble; on vit alors des gens, d'ailleurs raisonnables, jouissant dans le monde d'une estime et d'une réputation méritées, se quereller pour un cordon dans les assemblées maçonniques, se haïr pour un titre, et vouloir obtenir, à l'aide d'un pompon, une préséance que les fils de la Sagesse ne doivent accorder qu'aux vertus, et qu'on cesse de mériter dès l'instant qu'on paraît y prétendre.

L'artiste qui voudrait retracer, à l'aide du burin, l'histoire emblématique de la Maçonnerie Française, devrait la peindre à l'époque du siècle passé, revêtue du sayon bariolé des montagnards d'Ecosse, tenant de la même main les

grelots de la folie, et cet affreux poignard qu'elle n'aurait jamais dû connaître, distribuant à la foule empressée des bijoux, des hochets et des rubans de tous grades et de toutes couleurs.

Les profanes ont heureusement ignoré la plus grande partie de ces enfantillages, que l'indiscrétion même aurait rougi de laisser paraître au grand jour. Les faibles détails échappés au dehors, ont donné matière à une foule de plaisanteries, que plusieurs Maçons se rappelleront sans doute; quelques-uns encore ne doivent pas ignorer, que l'autorité d'un grand homme, alors à la tête du ministère, put seule empêcher la Maçonnerie d'être donnée en spectacle sur les tréteaux de la foire.

Revenons aux grades Ecossais; nous venons de dire qu'il en existait une immense quantité. Les chefs du régime rectifié, sentirent facilement que, quelle que fût la docilité du Néophyte, la curiosité céderait bientôt à l'impatience, et qu'il finirait par les envoyer promener, s'ils lui faisaient parcourir une centaine de degrés avant de l'introduire dans leur ténébreux sanctuaire. De là ces nomenclatures toutes différentes, toutes arbitraires, mais se termi-

nant également à ce grade appelé, je ne sais trop pourquoi, *Kadosh* (*Saint*).

Ramsay avait renfermé toute sa doctrine dans quatre grades, l'apprentif, le compagnon, le maître écossais et l'élu, maître-élu, grand-maître ou maître du T.·. Prentice, Fellow, Master-Mason et Scotch-Master, Chosen-Master, etc. (*a*). Si l'on en croit Bonneville, les Maçons Ecossais suivent encore en Angleterre ces premiers erremens (*b*), cependant plusieurs loges anglaises ont joint quatorze grades intermédiaires aux quatre premiers, ce qui porte leur nombre à dix-huit (*c*).

La réforme de Saint-Martin, adoptée par Saint-Théodore de Metz et plusieurs autres chapitres, contient dix grades divisés en deux ordres, ou, suivant l'expression des cahiers, contenus dans deux temples. Voici leur tableau extrait des manuscrits originaux (*d*).

(*a*) *An institute of Red Masonry*, 1764.

(*b*) *Jésuites chass. de la Maç.*, *part.* 2.

(*c*) *Regulations of the renew Mas. Mss.*

(*d*) *L'Ecossisme réformé par Saint-Martin*, 2 *vol. in-4°. mss.*

PREMIER TEMPLE.

P P

I		1 Apprenti.	
II		2 Compagnon.	
III		3 Maître.	
IV		4 Ancien Maître.	
V		1 Élu.	
VI	P. R.	2 G. Architecte.	C'est l'Écossais de St.-André d'Ecosse.
VII		3 Maçon du secret.	

SECOND TEMPLE.

VIII		1 Prince de Jérusalem.	
IX	*Maç. Chrét.*	2 Chevalier de la Palestine.	
X		3 KADOSH.	

Enfin, les auteurs inconnus de la dernière réforme adoptée en France, ont voulu sans doute augmenter les désirs du récipiendaire, en prolongeant son noviciat; il doit traverser trente-trois grades, pour obtenir l'entière connaissance des secrets de la Maçonnerie Ecossaise. Parvenu

à ce haut rang, ses travaux sont à la vérité bien récompensés, puisqu'il acquiert le droit de porter un joli tablier, au milieu duquel brille une espèce d'etoile chargée et surchargée de figures de toutes les couleurs. Un Ecossais ardent m'assurait l'autre jour qu'elles étaient emblématiques, je veux bien le croire; je porterai même la complaisance jusqu'à supposer que les Maçons du trente-troisième en donne une explication savante et raisonnable; mais quant à moi, simple maître, je ne puis qu'admirer en silence et répéter avec le plaideur de Racine: *Je veux être étranglé si j'en connais pas un.*

On prépare en ce moment un nouveau travail; un déluge de grades va bientôt, dit-on, rejeter plus loin encore la véritable Maçonnerie. Ces rites anciens et mystérieux que quelques Ecossais plus zélés qu'instruits, ont la bonhommie de nommer *les rites modernes*, seront entièrement écrasés par cette mesure, dirigée sans doute par les motifs les plus estimables, mais dont on ne peut assez redouter les effets.

Parler plus long-temps d'un projet encore ignoré, nous semblerait une indiscrétion impardonnable; ajoutons seulement, qu'il serait maladroit de choisir le siècle et le moment

où les sciences physiques ont atteint le plus haut degré de perfection, pour reproduire dans les loges un genre d'erreur oublié depuis quelques années, et pour affubler la maçonnerie française du manteau suranné d'une secte livrée maintenant au plus profond mépris. Au surplus, si, comme on l'assure, ce travail doit être bientôt soumis à l'examen du Grand Orient de France, sa publicité pourra nous permettre alors de présenter quelques observations, dans lesquelles, en offrant à l'auteur du projet, le tribut d'estime que méritent ses lumières et la pureté de ses intentions, nous chercherons à prouver qu'il serait inutile d'arracher le sceptre maçonnique à ceux qui l'ont usurpé depuis près d'un siècle, pour le remettre à des gens, dans les mains desquels il deviendrait à l'instant un hochet ridicule.

(56) Voyez les ouvrages publiés en Angleterre, avant la réformation de Ramsay.

A Short analysis of the unchang. Rites and ceremon. of the Free-Masons. *London, printed for Steev. Dilly*, 1676, *in-8°*.

A Church. O. D. A. A. M. F. M. K. O. 5698.

Observat. and inquiries relating to the Brotherhood of the Fr. Mas. By Simeon Townshend. London, 1712, *in*-8°.

Genius and But of the Brother - Masons, 5720, *Mss.*

O'rder of King Salomon, 1723. *Mss.*

The constitutions of the ancient and Honourable Fraternity, of Free and accepted Masonry, 1689, 1690, 1701, 1723, 1725, etc., etc., etc.

(57) Les bienfaits que répandaient le Contrat-Social et plusieurs autres loges écossaises, cette noble délicatesse qui leur faisait cacher avec tant de soin, et la main qui offrait et celle que l'infortune obligeait à recevoir, tout cela montre que des hommes vertueux et sensibles, peuvent suivre un rite essentiellement mauvais, ou pour mieux dire ne fait que prouver davantage, que la plupart des maçons d'Ecosse tiennent par habitude, par une fausse idée de suprématie au rite auquel ils sont attachés, sans adopter un instant la doctrine qu'il renferme et les principes qu'il propage. En général, on réfléchit trop peu à l'importance de la Maçonnerie. On ne veut voir ni le mal qu'elle peut

faire, ni le bien qu'elle devrait opérer ; on se rend en loge sans trop savoir pourquoi ; on discute bien longuement sur des mots et des babioles, que l'oubli des véritables notions, a mis à la place des choses ; on règle gravement les apprêts d'un banquet, et, après avoir ainsi perdu quelques heures, on croit sortir d'une assemblée Maçonnique, et l'on s'en va le répéter par-tout. Tant qu'on portera dans les ateliers cette frivolité coupable, l'acacia qui couvrit autrefois l'univers, dont les branches superbes touchaient au ciel, tandis que les racines s'étendaient jusque dans les Enfers, cet arbre symbolique penché vers la terre, n'offrira plus à l'œil qu'un tronc faible et desséché. Enfans de la V.·.! si les initiés de Memphis avaient donné l'exemple que vous offrez aujourd'hui, ils n'auraient pas obtenu la vénération des peuples, leur robe blanche et leurs bandelettes sacrées, n'auraient été respectées comme la pourpre des rois !

En disant quelques mots des loges écossaises qui se sont acquis de justes droits à l'estime publique, nous avons oublié de parler d'un atelier suivant le rite moderne, et non pas, *quoi qu'on dise*, le rite ancien ; car, il faut l'avouer, je

suis du nombre des réprouvés qui ignorent que

. . . . . . , . . . sur la terre
Il n'existe pour le maçon :
Que le rit seul que l'on révère
Sur la montagne d'Hérédom (a).

nous avons oublié de parler d'un atelier dont les vertus honorent la Maçonnerie, celui de *Saint-Louis des Amis réunis, à l'Orient de Calais*. Trois établissemens utiles ont été fondés tour-à-tour par cette société respectable ; chaque année elle offre à la fois une triple couronne, au courage, au dévouement, à l'humanité et au génie dont les chants immortalisent les belles actions. Une dernière institution philantropique des *Amis réunis*, offre encore à toutes les Loges un modèle à suivre et des vertus à imiter. C'est celle qui, au moment d'un incendie, met à la disposition des autorités civiles tous les membres de l'atelier, « qui s'y *rendent* et s'y *réunissent* en corps, avec » une écharpe blanche au bras, portant en noir » le titre de la loge, pour veiller d'abord à la » sûreté des malheureux incendiés et de leurs

(a) *Annales Maç., tom. 2, pag. 177.*

» enfans, ensuite au *sauvement*, à la conserva-
» tion et au dépôt, en lieu sûr, de leurs effets
» les plus précieux » (a). Quel spectacle que celui d'une réunion d'hommes vertueux, faisant dans leur temple le serment honorable de sacrifier leurs jours pour sauver ceux de leurs semblables......! La cloche funèbre se fait entendre, ils se réunissent; la flamme paraît à peine, ils sont au lieu de l'incendie; ils s'élancent, travaillent, se prêtent un secours mutuel, et l'incendie est appaisé...... Rassure toi, malheureux! ils ont sauvé ton épouse; grâce à leurs soins, tes enfans sont dans ses bras. Ne crains plus qu'une main avide, profitant de ton infortune, te dépouille des débris que les flammes ont épargnés; vois l'écharpe blanche qui flotte attachée à leur bras; c'est à eux, c'est à tes libérateurs qu'il faut confier les restes de ta fortune; ils s'en rendront les dépositaires; ils veulent obtenir à la fois tous les titres à la reconnaissance des mortels.

Institution respectable et vraiment Maçon-

(a) *Suite des trav. de l'instit. philantr. de Saint-Louis des Amis réunis*, *Ann. Maç.*, *tom.* 2, *pag.* 161.

nique ! *Amis réunis*, puissiez-vous trouver des imitateurs ! Amis de l'humanité recevez les témoignages de mon admiration ! Quant on agit comme vous, on acquiert presque le droit de répéter en jolis vers, que *les seuls vrais enfans de la lumière, sont les enfans d'Hérédom.* Vous devez peu redouter pour vos écrits, un censeur à qui vos actions arrachent des larmes d'attendrissement.

(58) « Ne décidons rien : examinons pa-
» tiemment ce qu'on tient pour sacré dans le
» silence du sanctuaire intérieur; prêtons à
» tout une oreille attentive et impartiale, s'il
» nous est possible de contenir notre indigna-
» tion; soyons juste même envers le méchant:
» prenons pour la voix de l'oracle ce que nous
» révèlent ses prêtres intimes. Heureux si nous
» y pouvions reconnaître la vérité *intègre et*
» *bienfaisante*, l'unique langage de celui qui
» mérite nos respects ! Si au contraire, le sou-
» terrain consacré, ... n'exhale que des cris
» de vengeance, ô mes frères ! n'oubliez pas
» qu'il faut être homme avant d'être prêtre et
» soldat ! et encore cet autre précepte, ce pre-
» mier précepte gravé au sein de vos colonnes

» antiques : *Il n'y a rien de divin où il n'y a rien » d'humain !*

» Un oracle qui ne s'attendrit qu'à la vue du » rameau d'or, s'est écrié : *Dieu le veut !* et » son prêtre vous arme d'un poignard ! *A moi, » mes frères !* Renversons le trépied ensan- » glanté ; brisons le poignard du crime, et que » le souterrain infernal soit à jamais fermé ! »

Be frustrated all ye stratagemens of hell,
And devilish machinations come to nought (*a*).

Bonneville. *Maçon. Ecoss. compar. avec les trois profess. et le secret des Templ., prem. part. des Jés. chass.*, *pag.* 41.

Si M. Bonneville avait pénétré plus avant dans le souterrain dont la vue lui cause tant d'effroi, il n'aurait aperçu que d'assez mauvaises enluminures à la place des spectres sanglans qu'il poursuit. Pénétré de cette fausse idée de Maçonnerie Jésuitique, des contes insignifians lui ont paru des vérités de fait, et son âme honnête s'est révoltée contre un rite qui serait atroce s'il n'était point enfantin. Il faut en convenir, les Maçons Ecossais n'ont point assez réfléchi à l'aspect odieux que

(*a*) *Milton's Parad. regain'd.*

présentent leurs grades supérieurs. Entourés d'hommes qu'ils estiment, conduits par eux, ils ont dû sans peine, comme sans examen, se soumettre aux épreuves qu'il leur fallait subir; ils ont souri sans doute, en recevant l'arme vengeresse, en pénétrant dans cette affreuse caverne. En se répétant qu'ils ne faisaient que jouer un rôle plus ou moins long dans une représentation théâtrale, ils n'ont pas vu combien ce rôle était horrible, avec quel soin tout honnête homme devait s'abstenir de pareils jeux. « *Est-ce » qu'on joue avec un poignard?* a dit l'auteur que nous » venons de citer à l'instant. *Jeu ou non, c'est une » arme vile, qui n'est point faite pour la main » d'un français* » (a)! Loin de nous l'idée qu'aucun de nos frères ait ajouté foi aux histoires qu'on lui débitait, et qu'il ait ensuite proféré, sur un autel de fer, les sermens qu'on exigeait de lui! . . . . . . A l'époque où les Chevaliers du Temple furent indignement proscrits, si quelques-uns d'entr'eux, échappés aux chaînes de la tyrannie et réfugiés dans des lieux inaccessibles, avaient pu voir leurs frères expirer lentement dans les flammes; si des cris de mort

(a) *Bonneville, Jés. chass., prem. part., pag* 62.

avaient retenti jusques dans leurs retraites, tout était juste, tout, au moins, était pardonnable alors! Qui aurait osé blâmer des guerriers farouches exaspérés par l'injustice et la cruauté? qui aurait osé les blâmer d'appeler la vengeance sur la tête de leurs bourreaux? Mais, si des Templiers, conservant depuis plusieurs siècles les principes et les ressentimens de leurs prédécesseurs; si, dis-je, ils se rassemblaient pour concerter mystérieusement des projets affreux, Maçons d'Ecosse! un seul d'entre vous pourrait-il supporter l'idée d'aller s'asseoir parmi eux? ne réuniriez-vous pas vos efforts pour détruire cette secte abominable? Et, par une inconséquence impardonnable, vous allez répéter en jouant des scènes que vous détesteriez, si elles étaient réelles. La vue d'un poignard templier vous ferait frissonner d'horreur, et vous ornez ce poignard de festons et de pierreries, et vous le portez suspendu à des rubans..... Il est donc bien puissant le prestige qui fait adopter aveuglément à tant de gens raisonnables, les rêveries froidement farouches d'un pédant Ecossais!

Parmi les grades qui composent la hiérachie Templière, le dernier, le plus affreux de tous

est le *Kadosh*. Hâtons-nous de l'ajouter ; les étrangers qui le propagèrent parmi nous, sentirent qu'il était trop loin du caractère français, pour oser le proposer sans le soumettre à des altérations plus ou moins considérables. On pourrait compter aujourd'hui jusqu'à huit cahiers de Kadosh, renfermant tous des différences marquées. Le grade qui se donne généralement, et qui n'est, suivant l'expression d'un homme d'esprit, qu'un *Kadosh à l'eau de rose*, ressemble peu à celui de l'Ecossisme réformé de Saint-Martin.

Nous le disons encore, nous le répéterons sans cesse, l'unique moyen d'épurer la Franc-Maçonnerie, de lui rendre enfin son ancienne splendeur, est de repousser loin d'elle les rites impies qu'on ose célébrer sur ses autels. Dans un laps de temps assez court, l'Ecossisme a franchi les limites qu'il semblait avoir marqué lui-même ; non content de régner dans les enceintes qui lui sont consacrées, il s'est glissé par-tout, a pris toutes les formes pour régner à la fois dans tous les Temples Maçonniques. Les trois grades symboliques sont les seuls échappés jusqu'à présent à sa turbulente avidité. Puissent-ils, long-temps encore, offrir à la

sagesse un asyle mystérieux! puissent tous les Maçons se persuader enfin, que les grades Ecossais sont la honte et l'effroi de la véritable Maçonnerie! Qu'ils sachent bien, que ce n'était pas avec un poignard que les initiés de Thèbes et de Memphis, d'Eleusis et de Samothrace devaient venger Osiris, Horus, Iacchus et Casmilos, et que les flambeaux de la raison et de la philosophie, sont les seules armes à l'aide desquelles nous puissions triompher des assassins allégoriques du *Maître*.

Presque tous les Maçons connaissent trop superficiellement le rite que nous attaquons. Nous engageons le lecteur à parcourir les cahiers des hauts grades non réformés, le *Kadosh* de Saint-Martin, *le Grand-Maître de l'ordre des Templ.*, *le Grand Prince de l'ordre des Templiers*, *l'illustre Grand-Maître* et *l'illustre sublime Grand-Maître de l'ordre de Jérusalem*. Ces différens écrits le convaincront peut-être que la répugnance que ce rite nous inspire est loin d'être mal fondée.

Les loges nationales, représentées par leurs députés réunis sous le nom de Grand-Orient, semblaient partager ces sentimens, lorsqu'elles opposaient aux progrès de l'Ecossisme une barrière long-temps impénétrable. Le rite moderne,

d'abord répandu en Angleterre et dans le Nord, fut long-temps inconnu aux Maçons Français. Si quelquefois il osa paraître parmi nous, ce fut isolément, sans existence et sans réunions légales. Enfin, quelques étrangers, revêtus sans doute de pouvoirs sans bornes, que le rite accordait alors aux élus du premier ordre, s'avisèrent, au mépris des lois et des principes reçus, de constituer quelques ateliers en France, hors des limites de leur jurisdiction. A peine établis, ces derniers voulurent à leur tour, non-seulement se soustraire aux réglemens et à l'autorité de la Grande Loge Française, mais encore s'arroger le droit de constituer, droit dont-ils prétendaient jouir, en vertu de leur chartre *constitutionnelle*. « Comme si la faculté de constituer, dit M. » *Laurens*, considerée sous son rapport Maçon» nique, abstraction faite de toute considéra» tion relative au bon ordre et aux conve» venances civiles, pouvait être un droit » (*a*). On connait les suites désastreuses de ces prétentions. La nouveauté, l'espoir de percer les ténèbres qui semblaient environner l'ancien rite, et puisqu'il faut le répéter encore, la vue des

(*a*) *Essais sur la Fr. Maçonn.*, *pag.* 234.

cordons et des bijoux qu'étalaient dans les loges les disciples de Ramsay, toutes les causes dont nous avons déjà parlé (*a*), militaient à la fois en faveur du rite Ecossais. Les Maçons s'empressèrent d'entourer les nouveaux autels, la révolution devait être complète, le calme imposant du Grand Orient sauva la Maçonnerie. Attaqué avec fureur, mais toujours inébranlable; soutenant ses droits sans colère, mais avec fermeté, il resta long-temps insensible aux injurieuses diatribes que publiaient ses fougueux adversaires : quelques-uns de ses membres crurent enfin devoir répondre à ces injustes et continuelles provocations, et le Temple Maçonnique devint une arêne. Jetons un voile sur cette époque funeste. On sait qu'après une lutte longue et pénible, les défenseurs des rites antiques se virent forcés de céder au torrent. Ne pouvant plus résister à ses efforts, le Grand Orient se laissa entraîner avec lui, et signa, en 1772, l'acte qui introduisit dans son sein l'innovation qu'il s'était vainement efforcé de détruire.

Nous laissons à l'écrivain qui rédigera les

(*a*) *Note* 55, *pag.* 157.

Annales de la Maçonnerie moderne, le soin de rapporter une foule de détails intéressans sur l'introduction et les progrès rapides du rite Ecossais en France. Puisse-t-il en même temps avoir à décrire l'histoire de la chûte et de son entière extinction.

Avis de l'Éditeur. Notre exactitude nous fait un devoir de prévenir nos abonnés, que le retard dans l'envoi de ce volume, a été causé par la nécessité des recherches pour la formation de cet article intéressant qui ne pouvait être divisé, et une maladie survenue à l'Auteur pendant le cours de l'impression.

Le 4e. volume va être mis sous presse, et paraîtra incessamment.

DU

VÉRITABLE ART ROYAL

ET

DE SES UTILES EFFETS DANS L'ORDRE SOCIAL.

Extrait de la Planche des Travaux du jour de la fête de l'Union des LL.·. Ecoss.·. SAINT-NAPOLÉON *et* SAINTE-JOSÉPHINE.

LE F.·. Thomassin, V.·. Tit.·. de Sainte-Joséphine, a ainsi développé les avantages de l'*Art Royal*.

Lorsque les premières sociétés Maçonniques conçurent le projet de se réunir, pour pratiquer, dans le silence, des vertus que la corruption semblait avoir exilées de dessous la terre, elles

durent se ranger sous les bannières de quelques puissans protecteurs, ou sous l'enseigne de ces vertus mêmes, qui devinrent, pour ainsi dire, leur mot de ralliement. Delà, cette innombrable quantité de log.·. qui couvrit bientôt la surface du globe; chacune s'érigea sous un titre qui devint pour elle un type caractéristique; bientôt *l'Amitié sincère*, *la Constance éprouvée*, *la Sincérité*, *la Bonne Foi*, parèrent le frontispice de nos Temples, et devinrent, pour l'At.·. qui les avait adoptées, une obligation nouvelle de se livrer plus particulièrement à la vertu, ou au sentiment qu'il consacrait par cette dédicace.

Ces titres distinctifs de log.·. furent donc d'abord très-nécessaires. Sans les diviser, ils les classaient dans la *grande societé*, et produisirent une sorte d'émulation qui servit à leurs progrès, en même-temps qu'ils leurs donnaient une considération justement méritée aux yeux même des profanes.

C'était tout ce qu'ils devaient con-

naître de nos mystères. La maçon.·. dut se choisir des emblêmes qui, en couvrant ses travaux d'un voile épais, les dérobassent à l'envie et à la malignité, et ajoutassent à l'éclat et à la pompe de ses cérémonies.

Quoi qu'en disent nos détracteurs, il est attaché à notre institution un avantage que nulle autre n'a conservé aussi long-temps, qui la rend inaccessible aux révolutions des siècles et des empires; une unité d'esprit telle, que s'il n'y avait que deux Maç.·. aux deux extrémités de la terre, chaque pôle deviendrait un centre commun de la vérité et de la lumière.

Mon dessein n'est pas, MM.·. FF.·., de développer cette grande idée, et de vous faire voir, par des rapprochemens sensibles, la supériorité de notre institution sur toutes celles destinées à diriger les hommes et à les rendre meilleurs. Le véritable Maç.·., celui qui a médité long-temps les sublimes principes de l'art royal, a dans son cœur la

preuve de cette vérité, et je né dois pas la montrer nue à ceux qui ne font encore qu'essayer leurs pas dans la carrière.

Ces emblêmes qui la cachent aux yeux des profanes, et qui ne la laissent voir aux nouveaux initiés que graduellement, comme on découvre le soleil à des yeux délicats; ces emblêmes, objets des sarcasmes du vulgaire ignorant, et respectés par les hommes qui savent par quels chemins on arrive au cœur humain, sont, sans contredit, le voile le plus ingénieux dont on ait pu le couvrir. Les grands moralistes ont été forcés d'avoir recours aux allégories, aux fables, à la mythologie, pour instruire leurs semblables sans les effaroucher. Les passions ont été personnifiées. L'envie, la jalousie, la haine, sont sorties de l'enfer sous la forme d'une Mégère, d'une Alecto, d'une Tisiphone. A la voix des sages, les vertus sont descendues du ciel sous la figure d'une Pallas, d'une Thémis..... ; mais chez

nous, MM.·. FF.·., l'allégorie est elle-même un objet sacré auquel se rattache notre foi et notre croyance; elle est puisée dans le livre qui sert de bâse à notre religion, et les principes qu'elle en emprunte s'accordent tellement avec elle, qu'aux yeux du Maç.·. parvenu au dernier grade philosophique, l'emblême a cessé sans perdre sa forme, et n'est plus lui-même qu'une vérité lumineuse, prouvée par son application.

Mais quand il serait vrai que la Maçon.·. n'eût pas ces grandes vérités pour objet, trop abstraites peut-être pour frapper les yeux de tous les Maç.·. eux-mêmes, à ne la considérer que sous le rapport de sa morale, quelle société pourrait lui disputer la prééminence?

D'autres, en se parant de titres plus pompeux, semblent offrir aux hommes toutes les jouissances de l'esprit et de l'amour-propre. Leur but est utile et glorieux; sans doute il est avantageux de propager les arts et les sciences; heureux ceux qui les cultivent et nous en

font goûter les fruits nourrissans! Mais n'est-ce pas de la Maçon.·. seule qu'on peut dire: C'est ici la véritable école du cœur; c'est ici la source intarissable des jouissances de l'âme; c'est dans la société des Francs-Maç.·. que tous les sentimens tendres et affectueux viennent se confondre; c'est là que l'homme, s'oubliant pour ainsi dire lui-même, vient s'identifier à son frère, faire son bonheur de celui qu'il lui procure; en un mot, c'est chez nous que l'humanité, reprenant tous ses droits, ramène les âmes au véritable point de contact inconnu au reste du monde; c'est chez nous qu'elle les rapproche, les unit par les liens les plus doux, et donne enfin, dans le spectale d'une L.·. bien unie, la touchante image de la primitive famille, avant qu'elle fût souillée par le crime.

Qu'on ne croie pourtant pas, MM.·. FF.·., qu'étrangers aux arts et aux sciences, ces consolateurs du genre humain, nous en rejetions les bienfaits.

Nos statuts n'ont pas été faits par des barbares ennemis de la civilisation et des connaissances humaines; si nous sommes occupés plus particulièrement de toutes les affections du cœur, nous n'honorons pas moins les talens qui ornent l'esprit, nous les cultivons, autant que possible, sous tous les rapports qui ne blessent point nos dogmes. Et ne voyons-nous pas les hommes les plus distingués dans les lettres et dans l'état, de la même main qui gagne des batailles, tracer des lois ou les faire exécuter, se saisir du maillet et du compas dans nos ateliers, dégrossir la pierre brute, et ajouter, par leurs travaux, de nouveaux ornemens à nos pavés mystérieux!

Dans ce moment même, MM.·. FF.·., quel spectacle touchant et glorieux à la fois pour nous! Et que diraient les ennemis de la maçonnerie, s'ils voyaient à votre tête l'illustre successeur de l'immortel historien de la nature, immortel comme lui, laissant reposer son gé-

nie pour venir s'associer à nos fêtes et partager nos augustes travaux?

Ne vous en étonnez pas, MM∴. FF∴.: il est doux de quitter de graves occupations, de se dérober aux grandeurs et à l'éclat, pour venir jouir de son cœur dans le séjour de l'amitié, environné de tous les sentimens qui attachent l'homme à l'homme, et font disparaître ces distinctions créées par la politique, mais nécessaires à la splendeur des empires, et qui font place parmi nous à la douce égalité sans laquelle il n'y a point de jouissance commune. Il est doux, après avoir offert au monde le modèle des vertus éclatantes, de venir dans le cercle étroit d'une société de maçons, en exercer de plus simples et de plus modestes, de venir joindre, pour la veuve et l'orphelin, son denier à celui de son frère, d'offrir enfin en commun au Grand Architecte de l'univers, les vœux les plus ardens pour le bonheur et la prospérité de nos souverains.

Après la lecture de ce morceau d'architecture, le F.·. Thomassin fait part à l'At.·. des stances ci-après.

STANCES MAÇONNIQUES

A LA BIENFAISANCE,

Tendre fille des Dieux, auguste Bienfaisance,
Quitte, pour un moment, le séjour éternel :
Tes enfans réunis invoquent ta présence
En ce jour solennel.

Prête à ma faible voix ta douceur et tes charmes ;
Qu'avec toi mes accens pénètrent dans les cœurs !
Je veux les attendrir, et provoquer les larmes
Que l'on doit aux malheurs.

O toi, vers qui le faible et l'orphelin timide
Lèvent en gémissant une tremblante main,
Tu reçus de l'enfer le cœur d'un fratricide,
S'ils t'implorent en vain.

Regarde autour de toi, contemple la nature !
Son active bonté féconde nos guérêts :
De cette fleur mourante une onde douce et pure
Ranime les attraits.

Entends-tu ces accens, ces concerts de louanges ?
Mille êtres à l'envi chantent le dieu du jour :

Entr'eux et leur auteur vois-tu ces doux echanges
De bienfaits et d'amour ?

Mais quel monstre paraît ? C'est le froid égoïste :
De son pied dédaigneux il foule le malheur ;
La tendre humanité, que sa présence attriste,
S'enfuit avec horreur.

La terre, l'océan de mets couvrent sa table ;
Il savoure à longs traits la coupe du plaisir,
Tandis qu'à ses côtés, la faim au misérable
Arrache un vain soupir.

Si quelquefois, cédant à la plainte importune,
Au malheureux qui crie il donne en murmurant,
Son présent fastueux insulte à l'infortune,
Même en la secourant.

Va chercher les déserts, fuis, sybarite infame :
Le séjour des humains, souillé par ton aspect,
Te repousse ; et déjà le tombeau te réclame
Comme un cadavre infect.

De ses desseins secrets, l'Éternel Architecte
Voile à nos faibles yeux toute la profondeur ;
Il veut, et le lion dans le plus vil insecte
Trouve son protecteur.

A la porte du riche il plaça l'indigence ;
Au débile arbrisseau le chêne offre un appui :
Mais dans le cœur de l'homme il mit la Bienfaisance
Pour l'égaler à lui.

Oui, l'homme bienfaisant est un dieu sur la terre :
Tous ses jours sont sereins, il goûte un doux sommeil ;
Le bonheur, en riant, lui ferme la paupière,
Lui sourit au réveil.

En lui le pauvre adore une autre Providence :
Il marche, devant lui disparaît le malheur ;
Et, comme un doux soleil, il répand l'abondance,
La vie et le bonheur.

Sans faste, sans orgueil il prévient l'indigence ;
Et sa main généreuse, en semant les bienfaits,
Cherche à se dérober à la reconnaissance
Des heureux qu'elle a faits.

Voilà de la vertu les sacrés caractères :
Elle ennoblit les cœurs où brille son éclat,
Et rend l'humble artisan, l'habitant des chaumières,
Egaux au potentat.

Mais pour la rendre chère et plus utile au monde,
Le ciel, en sa bonté, choisit les souverains :

La bienfaisance en eux est la source féconde
Du bonheur des humains.

C'est ainsi qu'on a vu, dans nos guerres civiles,
Ennemi paternel, le plus grand des Henris,
Déplorant le fléau qui désolait nos villes,
Battre et nourrir Paris.

Ainsi Napoléon; pour venger son injure,
A de nouveaux combats est forcé de voler:
va vaincre, et pourtant sa grande âme murmure
Du sang qui va couler.

Mais laissons à Clio tant de fameux exemples;
Elle a seule le droit de les rendre immortels:
Et, modestes Maçons, élevons dans nos temples
De modestes autels.

Le F.·. Poirot, Or.·., a ensuite considéré l'ordre sublime sous ses principaux rapports politiques et moraux.

La Maçonnerie, a-t-il dit, qui, depuis tant de siècles, a été l'objet de l'admiration et du respect d'un si grand nombre de sages, et qui fut si souvent en butte aux persécutions du fanatisme; cette science sublime que les gouverne-

mens faibles ont quelquefois proscrite, mais que les bons Princes ont toujours protégée et encouragée; cette science, enfin, que tant de tempêtes politiques n'ont pu engloutir, et qu'on voit, au contraire, surnâger si majestueusement sur l'Océan des âges, a sans cesse occupé les recherches de ses sectateurs et de ses adversaires, de ses panégyristes et de ses détracteurs.

Quelques savans ont essayé de percer l'obscurité qui enveloppe son origine; ils ont fouillé, avec autant de zèle que d'opiniâtreté, dans la nuit des temps; ils ont interrogé les monumens de l'antiquité, disserté sur les mœurs de nos aïeux, sur les cérémonies religieuses, comparé les résultats de leurs découvertes; et là où s'est trouvée interrompue cette chaîne qui lie les faits, et dont le premier anneau doit être rattaché au berceau de l'art-royal; là, dis-je, finit la véritable tradition, et commencent les hypothèses plus ou moins ingénieuses, plus ou moins vrai-

semblables dont ils se servent pour combler de longs intervalles : hypothèses dans lesquelles les lueurs pâles du flambeau de l'analogie les ont généralement égarés.

Est-il étonnant, mes FF.·., que la chronologie soit muette sur l'époque qui vit naître la Maçonnerie et sur le nom de son auteur? Les cent bouches de la renommée, les burins de l'histoire n'ont-ils pas, dans tous les temps, été consacrés exclusivement à publier et à graver sur le marbre et l'airain les exploits des Conquérans qui ont rempli l'univers du bruit de leur renommée? Eh! comment aurait-il pu atteindre à cette haute célébrité, le modeste et paisible Fondateur de notre Ordre, le Créateur bienfaisant d'un art qui s'enveloppe des ombres du mystère pour consoler la triste humanité! Il n'eut point l'orgueil ni les vues ambitieuses des fondateurs de la plupart des sectes religieuses : sa morale fut dégagée de cet appareil de superstition et de

ces prestiges mensongers qui frappent, étonnent, séduisent la multitude, et qui, changeant la forme, souvent même la destinée des Empires, placent, dans la postérité, ces célèbres novateurs à côté de ces grands événemens qui restent dans la mémoire des hommes, moins comme le souvenir d'un changement utile à l'humanité, que comme celui d'une catastrophe dont elle fut victime.

Cette morale, qui est répandue sur toute la surface de la terre, cette morale, qui unit d'une même chaîne fraternelle des hommes dont les mœurs, les usages, les habitudes, les idiômes, les cultes religieux, les caractères, les rangs sont si différens, souvent même si opposés, n'est-elle pas la morale universelle des deux hémisphères? Et pourquoi craindrais-je d'avancer que la Maçonnerie fut, peut-être, la mère de toutes celles des religions qui ont fait le bonheur de l'espèce humaine, et que celui qui posa la première pierre

de nos Temples précéda dans la carrière de la sagesse les Confucius, les Zoroastre, les Moïse et les Numa dont les noms sont inscrits en lettres d'or dans les annales de la Philosophie? Si j'osais ravir à l'homme l'honneur d'avoir conçu cette sublime institution, je proclamerais, tout haut, qu'elle est une émanation directe de la Divinité, et, sans doute, cette révélation sacrée que la religion romaine prétend être descendue du ciel pour elle seule, et sur laquelle elle fait reposer le dogme de sa croyance.

Les hommes ne se sont réunis sous les lois d'une société générale, que pour mettre sous la protection de tous le bonheur individuel. Cette institution, première preuve de la corruption de cette nature humaine sortie si parfaite de la main du G.·. A.·., dégénéra et dut dégénérer dès sa naissance. Les abus, semblables à ces insectes rongeurs qui pénètrent jusqu'au centre des corps solides, s'introduisirent bientôt

dans les organisations sociales même les plus robustes, et rendirent insuffisans les conceptions et les efforts des premiers législateurs.

Le despotisme ou l'anarchie firent sentir le besoin de recourir à un nouvel appui, et de l'opposer aux excès de l'un et aux désordres de l'autre. Delà, mes FF.·., nâquirent les log.·. maç.·., ces associations d'hommes de toutes les classes, qui formèrent comme autant de digues élevées par la sagesse et le courage, pour protéger la société et ses lois primitives. Ainsi, dans ces momens de convulsion de la nature, où la fureur des élémens menace la vie des hommes, on voit, dans la commune alarme, tous les ressentimens particuliers s'éteindre, toutes les distinctions chères à l'orgueil s'évanouir; chacun se resserre, se presse, le danger public réunit tous les cœurs et confond toutes les affections.

Conserver dans toute sa pureté l'ouvrage de la civilisation, épurer par les charmes de l'amitié le bonheur qu'il pro-

cure, acquérir de nouvelles connaissances, répandre, parmi ses frères, celles qu'on possède, et dont on ne doit se regarder que comme le dépositaire, chercher un appui pour sa faiblesse, le prêter à son tour, telles sont encore les bâses sur lesquelles ont reposé les soc.·. maç.·. qui, sous d'autres dénominations, furent si célèbres dans l'Egypte, cette première et antique patrie des arts et de la science des gouvernemens et des religions.

L'inégalité qui se fait sentir dans la répartition des dons de la nature, tend toujours à franchir les barrières qui ont été créées pour la maintenir, et sur-tout dans ces momens de crise où les codes des nations sont devenus impuissans pour maintenir ou réparer ce sage équilibre que tant de causes peuvent rompre sans cesse. Ne pouvons-nous pas dire que, dans ces jours d'orage, les soc.·. maç.·. sont venues au secours de la législation, en offrant à la morale publique un asyle sacré, en présentant, au

sein même des discordes civiles, l'image aussi vraie que touchante d'une famille immense dont tous les membres ne forment qu'un seul tout et se fortifient par leur union, quelque différence qu'il y ait entre leurs forces, leurs génies et la nature de leurs caractères.

Salut à celui qui conçut la pensée de mettre sous les yeux des gouvernemens, et comme un modèle à respecter, ce tableau vivant et perpétuel du gouvernement paternel et patriarchal.

Perfectionner notre éducation, réformer nos mœurs, inspirer aux hommes le respect pour la Divinité, l'amour de la vertu, l'horreur du vice, l'attachement pour leurs semblables, la soumission aux lois du Prince; offrir au faible opprimé secours contre le puissant oppresseur, tels sont les motifs de nos paisibles réunions et le but de nos sublimes travaux.

Si, dans nos temples, les distinctions

de la naissance et les dignités civiles n'obtiennent aucun hommage particulier, si tous les Maçons sont égaux aux yeux de la Maç.·. comme à ceux du G.·. A.·., nous n'en sommes pas moins, dans la société civile, soumis à des usages, à des institutions qu'elle a consacrées pour le bien général. Nos illustres aïeux, ces généreux Ecossais qui ont conservé avec un respect si religieux la tradition de la véritable Maçonnerie, ne poussaient-ils pas l'enthousiasme pour l'égalité, jusqu'à donner à chaque frère une dénomination Maç.·. qu'il portait en loge? tant ils craignaient que l'influence qu'obtient dans le monde profane un nom environné d'honneurs, ne se fit sentir dans les travaux! En furent-ils moins bons citoyens, sujets moins fidèles aux lois d'une patrie, où la naissance et les services mettaient entre les hommes une si grande différence?

N'avons-nous pas vu, mes FF.·., des Monarques puissans, des Pontifes phi-

losophes, déposer à la porte de nos ateliers la couronne et la thiare, prendre rang dans l'immense famille des Maçons, courber leurs têtes sous le niveau de l'égalité, et s'honorer de porter un titre qui fut fièrement refusé au meurtrier de Clitus, et que Constantin, souillé du sang de ses proches, ne put jamais obtenir.

La Maçonnerie est l'ouvrage de la science, et de cette sagesse ancienne qui a épuisé toutes ses ressources pour perfectionner la législation et la philosophie, de cette sagesse qui a constamment réuni tous ses efforts pour faire le bonheur de l'espèce humaine, et épurer notre âme des passions qui y jettent le trouble, et qui, par une conséquence nécessaire, peuvent porter le désordre dans la société civile. C'est cette même sagesse, qui, pour développer plus facilement les principes de la morale religieuse, pour en propager avec plus de succès l'enseignement, pour apprendre à l'homme à connaître les rapports

qui le lient avec l'univers, et sur-tout avec la Divinité, couvrit sa doctrine du voile mystérieux, mais diaphane de l'allégorie, et consacra dans notre ordre ce cérémonial lithurgique qui renferme les plus hautes et les plus sublimes leçons de philosophie.

La Maç.·. nous apprend à pénétrer dans les secrets de la nature, sur la destination de la société et les causes de son bonheur; elle enseigne à distinguer les vertus véritables de celles qui en usurpent le nom, et que l'ignorance, les préjugés ou la mode ont imaginées. En donnant une attention particulière aux vertus qui sont les plus nécessaires à la société, son principal objet est d'empêcher que les passions ne sortent victorieuses du combat continuel que notre faiblesse est obligée de soutenir contre elles; son but, en un mot, est de tenir les passions courbées sous le joug, et, en affermissant l'empire de la raison, de favoriser l'essor de toutes les vertus.

Sous tous ces rapports, et sous mille autres encore, l'art-royal peut et doit être regardé comme un des plus solides appuis des lois et des gouvernemens, puisque les hommes vertueux qu'il forme ne peuvent être que d'excellens citoyens et des sujets fidèles.

La perfectibilité de l'espèce humaine, tel est le grand œuvre que nous devons élaborer sans cesse dans nos ateliers.

Le vrai Maçon porte à la vérité le respect le plus profond; il la défend avec courage, mais sans emportement; il l'enseigne avec douceur, modération et constance; il sait que, suivant l'expression d'un philosophe moderne, la vérité est un coin qu'on ne peut faire pénétrer dans l'esprit humain, qu'en l'introduisant par sa base. Il sait que si nous n'étions animés de ce sentiment qui nous porte à la rechercher avec ardeur, on verrait bientôt disparaître ces notions qui consacrent la différence qui existe entre le juste et l'injuste, le bien et le mal, le vice et la vertu, la

lumière et les ténèbres. Bientôt l'évidence du mensonge croissant avec ses succès, on verrait les maximes les plus saintes réduites en problême, l'évidence obscurcie par la controverse, toutes les règles ébranlées par le paradoxe, la vertu abjurer un vain culte, les vices transformés en mœurs, l'iuiquité s'asseoir sur le trône de la justice et s'affranchir même de la honte, l'imposture s'élever au-dessus du remords par l'art de l'apologiste, la civilisation rétrograder vers la barbarie, et peut-être même l'indignation s'éteindre insensiblement dans le cœur de ceux qui s'efforceraient encore de rester debout sur les ruines de cette décadence universelle.

Loin de nous le froid langage du précepte et ces raisonnemens didactiques qui ne parlent qu'à l'esprit! Agitons bien plutôt cette corde sympatique que la nature a mis dans tous les cœurs pour frémir à l'unisson. C'est là que réside cette précieuse étincelle de sensibilité,

cet instinct qui nous personnifie tous les êtres qui nous ressemblent ; c'est delà que partent ces mouvemens plus rapides que la pensée, qui nous font trembler pour ceux qui sont menacés, qui nous font gémir avec ceux qui souffrent, et qui nous enivrent du bonheur d'autrui.

Je suis homme ; rien de ce qui intéresse l'espèce humaine, ne m'est étranger. N'est-ce pas là ce cri de l'humanité, si bien exprimé par un poète de l'antiquité, et consenti chez les Maç.·. par acclamation universelle ? Si, parmi ceux qui portent ce titre respectable, il en était quelques-uns que leurs passions, semblables à des corps isolans, rendissent inaccessibles aux commotions de cette électricité morale, qu'ils s'éloignent de nos paisibles réunions ? Que dis-je ! qu'ils y restent, au contraire, et que notre piété les éclaire ! Qu'ils apprennent que leur lâche égoïsme les placerait dans la solitude au milieu même de cette population dont ils sont membres ! que tous les objets se-

raient inanimés, et que la vie coulerait pour eux sans événement. Un philosophe a dit qu'un seul bloc de matière, qui ne serait point élastique, arrêterait le mouvement de l'Univers. Ainsi, l'impassibilité des égoïstes fait expirer près d'eux le sentiment ; il ne leur reste que le stupide instinct de leur conservation, sensation glacée qu'ils partagent avec les brutes, et qui s'émousse bientôt par des dégoûts, ou qui se rassasie par des jouissances. La constance même de la prospérité les accable, comme ces plantes destinées à recevoir un appui, et qui succombent sans lui sous le poids de leur accroissement.

Ceux qui chérissent l'humanité ont bien une autre existence ; toutes leurs facultés sont continuellement en action : chaque instant de leur vie est rempli ; cette satisfaction intérieure qu'on éprouve à pouvoir s'estimer soi-même, est pour eux une source délicieuse et intarissable de félicité. S'il m'est permis d'agrandir ma pensée, et de généraliser

le sentiment de l'amour de l'humanité, l'homme sensible voit sa famille dans le genre humain tout entier : ses intérêts l'agitent de mille manières différentes ; si dans un coin du monde, quelques individus ont été consolés des horreurs de la guerre par les douceurs de la paix, s'ils ont été sauvés par la magnanimité, épargnés par la clémence, affranchis du joug de l'oppression, arrachés au glaive du fanatisme, affermis contre les terreurs de la superstition, soustraits à la faulx menaçante des contagions, enrichis de quelques vérités, de quelques lumières nouvelles, qui promettent de diminuer leurs maux, d'augmenter leur bonheur ; il ne se livre pas à une stérile admiration, il ne calcule pas péniblement quelle part de ces biens peut lui revenir, quel espace ils ont à parcourir pour arriver jusqu'à lui : aussitôt sa seusibilité le transporte au milieu de ceux qui en jouissent : c'est lui-même qui a reçu le bienfait : il devient le centre de toutes ces affections, son

cœur s'est agrandi pour les embrasser : c'est, si j'ose ainsi m'exprimer, l'unité qui enveloppe l'infini.

L'exercice de la bienfaisance, est la conséquence immédiate de l'amour de l'humanité. Oh! combien il est doux de sécher les larmes de la veuve et de l'orphelin, de tendre une main fraternelle et secourable au vieillard courbé sous le poids de l'infortune et des années ? Ces jouissances nous rapprochent de la Divinité.

Le F.·. Lagarde a chanté, en l'honneur du Vén.·. Lacépède, les couplets suivans aux travaux du banquet :

LE MODÈLE DU MAÇON.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

POUR donner à nos mystères
Un charme plus séduisant,
Nous aimons qu'au bruit des verres,
On s'instruise en s'amusant.

J'obéis à cet usage,
Et je cherche ma leçon
Dans la conduite du sage. . . . . ,
Modèle du vrai Maçon.

Dans le monde et dans ce Temple,
Également je le vois
Consacrer, par son exemple,
L'amour de l'ordre et des lois.
Le Monarque et la Patrie,
Et la sagesse, et l'honneur,
Avec la Maçonnerie,
Se confondent dans son cœur.

Des richesses le prestige
A ses yeux s'évanouit;
La lumière le dirige,
Nul éclat ne l'éblouit :
Toujours et modeste et sage,
S'il est au sein des grandeurs,
Il y fait mentir l'adage :
Les honneurs changent les mœurs.

La nature, à son génie,
Dévoile-t-elle un secret,
Sans orgueil, il le publie,
Il en répand le bienfait :

Ainsi toujours la science,
Utile et pure en ces mains,
Comme une autre Providence,
Est le flambeau des humains.

C'est encore la bienfaisance
Séchant les larmes d'autrui;
De la timide indigence
C'est le refuge et l'appui.
Pour lui seul toujours austère,
Il trouve, d'apres son cœur,
Dans le bien qu'il aime à faire
L'élément de son bonheur.

Est-ce un être imaginaire
Que j'ai peint dans ma chanson?
Il n'est plus ici qu'un frère
Qui conserve ce soupçon.
Dans ma fidèle copie,
Je l'ai suivi trait pour trait,
Et lui seul, je le parie,
A méconnu son portrait.

COUPLETS

Chantés au Banquet de la L.·. du LYS ÉTOILÉ.

AIR *de la Baronne.*

BRILLANTE Étoile,
Qui décorez un *Lys* charmant,
Du vrai, du beau, perçez le voile,
Chacun en deviendra l'amant,
Brillante Étoile.

Que l'ignorance
A causé de maux aux mortels !
Sous l'empire de la science,
On n'eût point vu les jeux cruels
De l'ignorance.

Sous cette Étoile
Qui guide ici de vrais amis,
Le cœur s'offre sans fard, sans voile,

Fidèle à l'emblême du *Lys*,
Sous cette Étoile.

Que cet emblême
De la candeur, de la beauté,
Sur le sein de celle qu'on aime
Est loin de la réalité,
Ce bel emblême !

Une autre Étoile (*)
Fait de même bien des heureux :
Maint berger voit Philis sans voile ;
Et l'amour couronne ses feux
Sous cette Étoile.

Mais quelle Étoile
Soudain éblouit tous les yeux ?
Près d'elle toute autre se voile ;
Nul ne peut soutenir les feux
De cette Étoile.

Loin tout emblême
Trop faible pour la vérité :
Quand le génie a su lui-même

(*) *Celle du Berger.*

Créer son immortalité,
Loin tout emblême.

De ce génie
Que la France s'énorgueillit!
Dieux! accordez sa longue vie
Au monde entier, qui s'embellit
Sous ce génie.

DERGNY.

L'AMITIÉ FRATERNELLE.

Cantique chanté à un Banquet de la R∴ *Mère Loge Écossaise de France*, à l'O∴ de Paris.

AIR *de la Piété Filiale.*

Zélés Maçons, unissons nous
Par les liens de la tendresse,
Et qu'à jamais notre allégresse
Vienne embellir un sentiment si doux !
Que près de la vertu si belle,
Nos jours s'écoulent sans regrets !
Oui, la reine de nos banquets,
Ah ! c'est l'amitié fraternelle.

A peine l'homme voit le jour,
A la douleur le sort l'expose ;
Et telle fin qu'il se propose,
Il souffre encor de fortune ou d'amour.
Humain, dans ta peine cruelle,
Qui te tend des bras caressans ?

Qui te promet des secours consolans ?
Ah! c'est l'amitié fraternelle!

Maçons, de ces timides chants,
Vous ne dédaignez point l'hommage;
Le talent n'est pas mon partage,
Le cœur seul dicte mes accens.
Pour moi point de palme immortelle,
Plus de succès près de Cypris;
Mais je réclame un plus doux prix!
Ah! c'est l'amitié fraternelle!

VOYARD.

FRAGMENT
HISTORIQUE ET MORAL
SUR L'ORDRE MAÇONNIQUE.

Extrait d'un Discours prononcé dans la L.·. Saint-Louis de la Martinique, *le 22 janvier* 1806 (*ère vulgaire*).

QU'IL est douloureux de penser qu'une institution aussi sublime que la nôtre ait été calomniée, et que mille bruits injurieux aient été répandus sur les Maçons, sur ces hommes que le sentiment de la vertu a portés à se réunir en société !

Ah! si un profane imbu des notions fausses et calomnieuses répandues sur la M..., si un profane se présentait en ce moment à la porte de ce temple, à l'aspect de ces apprêts funèbres, de ce cénotaphe (1), de cette assemblée nom-

(1) La L.·. célébrait ce même jour une fête funèbre en l'honneur du F.·. Cazel.

breuse et brillante, de ce silence, de ce recueillement, sa première pensée se porterait sur les honneurs rendus à la mémoire d'un homme grand, par ses places éminentes, illustre, par une longue suite d'aïeux et par des services importans rendus à l'état. Jugez de son étonnement s'il apprenait que dans ce T.·. la vertu seule est honorée! que la mémoire de l'homme dont la perte cause nos regrets, ne reçoit ici des honneurs que parce qu'il fut juste, bienfaisant, l'ami de ses frères, vertueux enfin! qu'il ne reçut point la naissance dans le sein d'une famille distinguée par son rang dans l'état, et que la fortune aveugle lui fut contraire! Ah! mes FF.·., vous verriez des larmes de sensibilité s'échapper des yeux de ce même profane, vous le verriez solliciter aussitôt la faveur d'être admis parmi vous, et désirer ardemment de faire partie d'une association où la vertu seule reçoit de pareils honneurs.

Quant à son antiquité, il est probable

qu'elle date du moment où les hommes se rassemblèrent pour vivre en société. En effet, dans les premiers temps de la civilisation, et qui devaient se ressentir encore de la barbarie de l'homme sauvage, dans ces premiers temps, dis-je, l'homme doué par la nature d'une constitution extraordinairement forte et robuste, devait dominer les autres hommes moins bien partagés que lui; il devait les dominer par le droit du plus fort, droit qui s'allie si rarement avec la justice. Alors des hommes justes, vertueux, et que la nature avait favorisés d'une plus grande portion d'intelligence, mais d'une constitution faible et délicate, en se voyant injustement opprimés, ont dû chercher naturellement à se rassembler à l'ombre du mystère pour échapper à la tyrannie, se prêter des secours mutuels, et se communiquer réciproquement le peu de connaissances qu'ils pouvaient avoir acquises dans les sciences et les arts. Telle a dû être, à ce qu'il me paraît, l'origine de la Maç.·.

C'est dans l'Asie, ce berceau du genre humain, de l'agriculture, des sciences et des arts, que nous retrouvons la plus ancienne institution de ce genre, celle des Brachmanes dont je vais vous parler. On initiait les jeunes Brachmanes à l'âge de sept ans, afin que leur âme, encore tendre et flexible, ne reçut point les impressions du vice. A douze ans, lors de la seconde initiation, le ministre sacré leur apprenait un mot composé de deux ou trois syllabes qui ne devait être entendu d'aucun profane. Leur noviciat durait trente sept ans, pendant lesquels ils devaient s'exercer dans la pratique des vertus, et s'instruire des vérités éternelles. Ils reconnaissaient que le monde avait été créé par une intelligence suprême qui le conserve et le gouverne, que l'âme ne périssait jamais, et qu'elle recevait dans une autre vie les peines ou les récompenses qu'elle avait méritées. Ils étaient obligés de se purifier plusieurs fois le jour; emblême ingénieux, qui nous montre combien nous

devons être purs de tout vice pour atteindre à la connaissance des vérités éternelles !

De l'Asie, la connaissance de ces vérités sublimes passa en Afrique, où se célébrèrent les mystères d'Isis, qui ont un rapport si frappant avec la Maç.·.

L'aspirant à l'initiation descendait dans les vastes souterrains de la grande pyramide de Memphis, dont l'existence atteste encore aujourd'hui la puissance et le génie des égyptiens. A la lueur d'une lampe sépulchrale, au milieu d'un silence effrayant, une route longue, pénible et tortueuse le conduisait à une porte d'airain qui se refermait sur lui avec fracas. Là, il trouvait trois hommes armés de toutes pièces, qui lui ordonnaient de continuer sa route sans regarder derrière lui, et déclaraient que dans le cas où il n'aurait pas le courage nécessaire pour vaincre les obstacles qu'il allait rencontrer, ils s'empareraient de sa personne et qu'il ne reverrait plus la lumière du jour. L'aspirant courageux

qui n'était point ému par ces terribles menaces se trouvait arrêté sur sa route par une fournaise qu'on ne pouvait traverser que sur une grille rougie au feu. A quelque distance de là un torrent s'opposait encore à son passage et il se trouvait dans la nécessité de le passer à la nâge pour parvenir à une porte qui semblait lui offrir le terme de ce pénible voyage. A l'instant où il portait une main téméraire sur un des anneaux de cette porte, le seuil, fermé par un pont levis, l'enlevait avec un fracas épouvantable, et le présentait devant une roue d'une très-grande dimension qui, par sa rotation, produisait un courant d'air violent. Telles étaient les trois épreuves terribles que subissaient les initiés égyptiens. Cette dernière épreuve conduisait l'initié dans l'intérieur du piédestal de la statue d'Isis. Les prêtres, rangés sur deux haies, l'attendaient dans le temple pour le féliciter de son courage, et lui présenter une coupe remplie de l'eau du torrent qu'il venait de traverser, dé-

signant par là l'oubli des fausses maximes dont il pouvait avoir été imbu chez les profanes. Après quelques jours de repos, on procédait à son initiation morale qui durait quatre vingt-un jours, et pendant lesquels il observait un jeûne qui devenait d'autant plus rigoureux qu'il approchait plus de son terme. Pendant les dix-huit jours qui suivaient le quarante-deuxième, il était tenu d'observer un silence rigoureux. Les douze jours suivans étaient destinés à des conférences sur la morale, et pendant les neuf derniers il devait répondre par écrit à trois questions que le grand-prêtre lui faisait de vive-voix. Ce terme expiré on lui faisait prêter un serment formidable de garder, sous peine de la vie, les secrets que l'on allait lui confier, et de garder un silence absolu sur tout ce qu'il avait vu ou entendu pendant le cours de son initiation. Enfin, pour compléter son instruction, on lui faisait parcourir le temple, son enceinte et les vastes souterrains qui en dépen-

daient. Tels étaient chez les égyptiens les mystères d'Isis.

Orphée, qui fut initié à ces mystères, rapporta, dans la Grèce, sa patrie, les connaissances sublimes qu'il avait puisées chez les prêtres égyptiens. A l'imitation de ces mystères il forma ceux d'Eleusis, qui furent par la suite transportés à Rome, où ils existèrent jusqu'au règne de Théodose Ier. L'histoire nous a transmis très-peu de détails sur leur célébration, parce que la révélation du secret était punie de mort, et que l'entrée du temple était si sévèrement interdite aux profanes, que deux jeunes grecs ayant osé s'y introduire sans être initiés, ils furent, pour cette seule action, condamnés à la peine de mort. Les Athéniens y faisaient initier leurs enfans dès l'âge le plus tendre, et regardaient comme un devoir sacré de s'y faire initier eux-mêmes avant de mourir : on en excluait les impies et les homicides, même involontaires ; et Néron, malgré tout l'éclat de sa puissance, n'osa pas

souiller le temple de Cérès par sa présence. Cicéron nous apprend que les allégories de ces mystères, ramenées à leur sens véritable, nous instruisent beaucoup plus de la nature des choses que de celle des dieux.

Nous voici arrivés à l'époque célèbre qui sépare l'histoire ancienne de l'histoire moderne, l'établissement du christianisme. Les premiers chrétiens, persécutés, d'un côté par les juifs, et de l'autre par les empereurs romains, furent contraints de s'envelopper des ombres du mystère pour célébrer leurs cérémonies religieuses. Elles consistaient d'abord dans une instruction tirée de l'écriture sainte; cette instruction terminée, si un membre de l'assemblée se croyait inspiré, il prenait la parole et improvisait un discours; l'évêque ou *surveillant* prononçait ensuite des prières que le peuple répétait en chœur; on procédait à la *cène* ou distribution du pain et du vin, pendant laquelle on chantait des hymnes, et les cérémonies se termi-

naient par un repas de charité, nommé *agape*, où on ne se donnait d'autre dénomination que celle de frère et de sœur. Malgré les distinctions de fortunes, de rangs et de titres, il régnait, parmi eux, une harmonie et une égalité parfaites. Tel fut l'état des premiers chrétiens jusqu'au règne de Constantin, où la religion chrétienne devint celle des empereurs et bientôt après celle d'une grande partie de l'Empire Romain.

Depuis cette époque jusques aux Croisades nous voyons des siècles de barbarie se succéder rapidement les uns aux autres. Saisissons cette occasion, mes FF∴, pour rendre hommage à la mémoire des Cénobites, pieux et zélés pour la gloire des sciences, qui nous ont fidèlement transmis, à travers les siècles barbares, la littérature et une partie des arts et des sciences des anciens.

A l'époque de la première Croisade, vers l'an 1118, neuf personnes zélées pour la gloire de Dieu, et touchées

des cruautés exercées par les infidèles à l'égard des pélerins qui allaient à la Terre-Sainte, formèrent une société religieuse et militaire, qui avait pour but de défendre les pélerins, et de veiller à la sûreté des chemins qui conduisaient à Jérusalem. Beaudouin II leur donna une maison près de ce même temple qu'ils avaient juré de défendre, d'où ils prirent le nom de Templiers ou chevaliers du Temple. Cet ordre illustre était composé de plus de quarante mille chevaliers lors de son abolition, en 1311. Ils n'eurent d'abord d'autre fonds pour subsister que les bienfaits du roi, des prélats et des seigneurs; mais ces bienfaits se multiplièrent au point que ces chevaliers se formèrent par la suite d'immenses revenus. Ces mêmes richesses et la haute estime que leur bravoure et leurs vertus leur avaient acquises, attirèrent sur eux la jalousie et la haine. La funeste catastrophe de ces généreux martyrs, défenseurs intrépides de l'humanité, reten-

tira éternellement au fond des cœurs des vrais Maç.·., alors même que les chevaliers du Temple ne seraient pas comme quelques-uns l'ont pensé, les instituteurs de l'art-royal.

Enfin la Maç.·. en but à plusieurs siècles de persécutions, repose sous les auspices d'un prince (1) puissant, qui s'est déclaré le protecteur de l'ordre Maç.·. en France, après avoir lui-même participé à nos travaux, connu la pureté de nos principes, et la sagesse de nos mystères.

VALLETEAU DE CHABREFY.

(1) S. M. l'Empereur Napoléon I.

GAITÉ MAÇ∴,

Cantique chanté dans un Banquet de la R∴ L∴ *de la Bienfaisance*, à l'O∴ d'Alexandrie.

AIR : *Eh! gai, gai, mon officier, etc.*

Eh ! gai, gai, réjouissons-nous,
C'est un jour d'alégresse ;
Eh ! gai, gai, réjouissons-nous,
Rions, faisons les fous.

Qu'ici chaque convive
Laisse sa gravité ;
Jamais plaisir n'arrive
Sans un peu de gaîté.
Eh ! gai, gai, etc.

L'homme qui, sur la terre,
Désire s'amuser,
N'a rien de mieux à faire
Que de rire et d'aimer.
Eh ! gai, gai, etc.

Bon Maçon, qui t'attaches
Aux devoirs du métier,
Il faut bien que tu saches
Arroser ton mortier (1).
Eh! gai, gai, etc.

Maris, de vos Maçonnes,
Dans ce joyeux repas,
Garçons, de vos mignonnes,
Buvez tous aux appas.
Eh! gai, gai, etc.

Momus produit merveille :
Pour un joli refrain,
La parque, ouvrant l'oreille,
Peut détourner sa main.
Eh! gai, gai, etc.

Quand les fils de Bellonne
Vont illustrer leurs noms,
Qu'on approvisionne,
Barils, poudres, canons.
Eh! gai, gai, etc.

(1) *En montrant le canon.*

Si l'Autriche en furie
Ose encor guerroyer,
Que notre artillerie
Puisse la foudroyer !
Eh ! gai, gai, etc.

GOURY aîné, Vén.·.

CANTIQUE

SUR LA L.·. DE LA COLOMBE.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

DANS notre siècle, l'âge d'or,
Nos Crésus chantent le pactole ;
L'amant épris, le doux trésor
De la beauté, sa tendre idole ;
Le chanteur maint accord touchant ;
Nos guerriers le canon, la bombe ;
Moi je vais chanter bonnement
Tous les enfans de la *Colombe*.

Sans la *Colombe* et son rameau,
Dans une arche, berceau du monde,

Le genre humain, encor nouveau,
Allait périr au sein de l'onde :
Échappé par un coup divin
A cette liquide hécatombe,
Noé fonda, la coupe en main,
Notre loge de la *Colombe*.

La *Colombe* invite au bonheur :
La *Colombe* est l'oiseau du sage :
La *Colombe*, par sa douceur,
D'un tendre accord offre l'image :
En Francs-Maçons soyons unis,
Pour ne nous quitter qu'à la tombe :
On ne doit voir que des amis
Chez les enfans de la *Colombe*.

Attelé de maint papillon,
D'amour le char d'azur voltige,
Du plaisir franchit le sillon
Comme l'éclair : c'est un prodige :
Vénus sourit d'un air badin ;
Mais craignant que l'enfant succombe :
« Mon fils, dit-elle, en ton chemin,
» Pour te guider prends la *Colombe* ».

Jupiter un jour irrité
Dans sa foudroyante colère,

Sur son trône avait décrété
De tout renverser à Cythère :
Amour voit le temple des jeux,
Qui, près de lui, chancelle et tombe,
Mais échappe au maître des Dieux
Sous les aîles de la *Colombe*.

Si tombait le fil de mes jours
Tranché par la parque inflexible,
A vos banquets sera toujours
Mon ombre riante et sensible :
En l'arrosant d'un bon vin frais,
Mes frères, gravez sur ma tombe :
« Comme il vécut, ci-gît en paix
» Un des enfans de la *Colombe* ».

CAIGNART DE MAILLY, *Orateur*.

LE VRAI BONHEUR

CHEZ LES MAÇ.·.

Bouquet présenté à la L.·. *Saint-Louis des Amis Réunis*, Or.·. de Calais.

AIR : *Femmes qui voulez éprouver.*

POUR les maçoniques drapeaux,
Qu'il est doux de prendre les armes !
Les Francs-Maçons sont des héros,
Qui ne répandent point d'alarmes.
De nos canons bruyants, les coups
Jamais n'ont vomi le carnage. . . . .
Où trouver le bonheur ! . . . chez nous :
Ailleurs, on n'en a que l'image.

Nos plaisirs ont du sentiment,
La teinte délicate et pure ;
Sans excès, avec enjouement,
Ils sont puisés dans la nature.
Bien que nous chérissions tous,
D'aucun nous ne faisons usage,
Que pour voir le bonheur chez nous,
Dont ailleurs on n'a que l'image.

Si par fois, nous fêtons Bacchus,
Ce n'est jamais jusqu'à l'ivresse,
Nous donnons les gants à Vénus,
Et ne montrons point de faiblesse.
En chassant l'ennui, les dégoûts,
Les mœurs simples du premier âge
Fixent le vrai bonheur chez nous :
Ailleurs, on n'en a que l'image.

Vertueux enfans du plaisir,
Qu'une franche amitié rassemble,
Pour vous, le plus ardent désir
Est de toujours bien vivre ensemble.
Le lien qui vous unit tous,
Tissu par la concorde sage,
Fixe le vrai bonheur chez nous :
Ailleurs, on n'en a que l'image.

C'est encor toi, vive amitié,
Qui commande la tolérance ;
Quand ta sœur, la tendre pitié,
Nous inspire la bienfaisance.
Sentiment précieux et doux !
En devenant notre héritage,
Vous fixez le bonheur chez nous :
Ailleurs, on n'en a que l'image.

Qui n'a pas vu l'éclat divin
De l'étoile qui nous éclaire,
Sainte amitié, te cherche envain :
Pour aimer, il faut être frère.
Pour quoi ne l'êtes vous pas tous ?
Mortels, vous auriez, en partage,
Le bonheur, comme il est chez nous :
Ailleurs, on n'en voit que l'image.

BURGAUD.

COUPLET

Chanté au Banquet d'installation de la L∴ des *Arts* et de l'*Amitié*.

AIR : *L'hymen est un lien charmant.*

PAR un bandeau, privé du jour,
J'avais commencé ma carrière,
Mais bientôt je vis la lumière
Dont l'éclat brille en ce séjour,
C'est un noble pélerinage,
Où tous nos cœurs sont de moitié,
La confiance en est le gage,
Enfin les *Arts* et l'*Amitié*
Sont les compagnons de voyage.

PRADEL, *Orateur.*

COUPLETS

Chantés aux Banquets de la réunion des LL.·. de l'*Union* et de *Thémis*, après la premiére santé d'obligation.

AIR : *L'hymen est un lien charmant.*

Amis, nous venons d'adresser
Au fils aîné de la Victoire
Des vœux qu'au Temple de Mémoire
La Gloire a déjà fait passer.
Etendons plus loin notre hommage
Dans ce jour de solennité :
Du héros vantant le courage,
Portons encore une santé
A ses compagnons de voyage.

AIR : *Si Pauline est dans l'indigence.*

De grand cœur je vous remercie
Au nom du héros des Français ;
Mais en ce jour où l'on publie
Qu'Alexandre songe à la paix ;
Quand le radeau qui les rassemble
Voit ces deux monarques fameux
S'embrasser et trinquer ensemble,
Nous devons la santé pour deux.

CAPELLE, *Off.·. du G.·. O.·.*

L'AMITIÉ MAÇ∴

Cantique pour la fête de la Saint-Jean d'Été, célébrée à Tivoli, par la R∴ L∴ des *Arts et l'Amitié*, le premier juillet 1807.

AIR *de la romance du Pied de Mouton.*

L'AMOUR, héritier de sa mère,
A sa sœur remit son flambeau
Et lui dit : partageons ma chère,
Moi je veux garder mon bandeau ;
A la clarté de sa lumière,
Aux mortels offrant des leçons,
L'Amitié parcourut la terre
Et se fixa chez les Maçons.

Depuis ce jour, à tous nos frères,
Cette aimable divinité
Fit goûter des destins prospères,
En leur montrant la vérité :
Grâce à ses conseils, à son zèle,
Si, par fois, nous nous chicanons,

Avant de vider la querelle,
Nous vidons d'abord nos canons.

Tendre *Amitié*, ton influence
Fait naître un bien doux sentiment!
Par toi, secourant l'indigence,
Le pauvre devient notre enfant;
Mais, brûlant d'en donner des preuves,
Si tout orphelin peut parler,
Il est aussi d'aimables veuves
Que nous aimons à consoler.

Par l'orgueil et la jalousie
Le Maçon fut calomnié:
Mais pardonnons l'affreuse envie
A qui méconnaît *l'Amitié*.
Méchans, bravant votre imposture,
On verra, malgré vos soupçons,
Changer les lois de la nature
Plutôt que celles des Maçons.

PRADEL, Or.·.

LA PHILOSOPHIE MAÇ∴,

STANCES

Offertes à la R∴ L∴ *du Patriotisme*,
à l'O∴ de Versailles.

SÉJOUR où l'union, l'amitié, la sagesse,
Promettent le bonheur aux humains vertueux,
Dans ton aimable paix, au sein de l'allégresse,
Que mes jours sont heureux!

Ainsi, loin des Cités, la timide fauvette
Choisit pour ses petits un asyle nouveau;
Dans le calme des bois, sa tendresse inquiette
Va cacher leur berceau.

Temple que je chéris, de festons symboliques
Je viendrai, nuit et jour, embellir tes autels.
Refuge des cœurs purs, ferme tes saints portiques
Aux coupables mortels.

Que dis-je? leur audace à la terreur livrée
A vu de son orgueil les projets traversés;

Le glaive étincelant à ta porte sacrée
Les a tous renversés.

Esclaves de l'erreur, loin de nos sanctuaires,
Lieux où la vérité fait entendre sa voix,
Ici foulant aux pieds les préjugés vulgaires,
Nous chérissons ses lois.

A ses divins accens, les Ecossais dociles,
Condamnent du méchant les projets criminels;
La vertu les conduit, par des routes faciles,
A des plaisirs réels.

Du Maçon Ecossais, travaux remplis de charmes!
Il entend la douleur, il répand les bienfaits;
De la veuve affligée il adoucit les larmes
Et calme ses regrets.

Père de l'orphelin, soutien de l'indigence,
Admirez comme il sait compâtir au malheur!
De tout le bien qu'il fait, l'unique récompense
Est au fond de son cœur.

De ce triste valon le sol âpre et sauvage,
Nuit et jour abreuvé des larmes des humains,
Du vice et de l'erreur, douloureux héritage,
S'embellit par ses mains.

Du fanatisme impur qu'il fuit et qu'il abhorre,
Il arrache, il détruit le funeste bandeau.
Auguste vérité, du couchant à l'aurore,
Il porte ton flambeau.

Alliance éternelle en vrais plaisirs féconde !
Par toi, douce amitié, charme des Ecossais,
Les Maçons, dispersés sur la terre et sur l'onde,
Sont unis à jamais.

De ce vaste Univers, ô sublime harmonie !
Le hasard forma-t-il et la terre et les cieux ?
D'un être créateur la sagesse infinie
Par-tout frappent nos yeux.

Les droits, les dignités, l'orgueilleuse opulence,
Le faste des palais, l'ambition des rangs
N'excitent point en nous la sombre méfiance,
Les soucis dévorans.

Vains honneurs, vous passez comme une ombre légère,
Vous changez vos plaisirs en de mortels regrets.....
Ces riches monumens grossiront la poussière
Qui couvre nos guérets.

Mortels ! nous courons tous vers la nuit éternelle,
Où de tant de grands noms se perd le souvenir ;

L'homme seul, l'homme seul à la vertu fidèle
Vivra dans l'avenir.

Quel bruit de la nature a troublé le silence!
La foudre gronde, roule, éclate dans les airs!...
Le Tout-Puissant vient-il, dans sa juste vengeance
Punir les cœurs pervers?

Architecte Eternel, épargne l'édifice
Qu'à tes ordres soumis nous élevons pour toi,
Grand Dieu! n'arme ton bras que pour frapper le vice,
Qui méconnait ta loi.

Maçons rassurez-vous; Ecossais, tendres frères,
Répétez, répétez vos cantiques nouveaux,
Un Dieu veille sur vous; oui, le Dieu de nos pères
A béni vos travaux.

Quand le ciel irrité des crimes de la terre,
Menace, fait trembler les coupables humains,
Le juste dort en paix, au bruit de son tonnerre,
Tous ses jours sont sereins.

Quel éclat rejaillit de la voûte azurée?
Sur un nuage d'or, assise au haut des airs,
La paix vient, des plaisirs et des jeux entourée,
Consoler l'Univers.

Prince cher à nos cœurs, des humains le plus sage,
Napoléon, ta voix la rappelle en ces lieux ;
Le temps, brisant sa faulx portera d'âge en âge
Ta gloire jusqu'aux cieux.

Qu'unissant leurs accords, les filles de mémoire
Célèbrent les beaux jours du règne de Titus;
Ces jours sont tes bienfaits, Roi grand par la victoire,
Plus grand par tes vertus,

SARAZIN, médecin,
Membre de la R.·. M.·. L.·. Ecoss.·. de
St.-Alexandre d'Ecosse, O.·. de Paris.

LIERZANG

Op den Vijftigsten Jaardag der Vereeniginrg van de zeer Achtbare Loges

L'UNION en LA ROYALE;

Thans werkende onder het Groot-Meesterschap van den H.·. V.·. B.·. S. C. VAN DE GRAAFF, *dezen* 31[sten]. *dag van de* 11[de] *maand van het Jaar des W.·. L.·.* 5806.

ROEMWAARDE kunst te regt geacht!
O kunst der vrije Metzelaren!
Bij duisterlingen vaak veracht,
Om dat ze uw licht nog niet ontwaren;
Door blind vooroordeel steds bezield,
Kan 't menschdom 't glansrijk licht van uwen gloed niet dragen;
Het ligt ter nêer in 't stof geknield,
En durft naar geene waarheid vragen;
Maar wij in uw geheim gewijd
Zijn altoos onvermoeid tot uwen dienst bereid!

ODE

Sur l'anniversaire du demi-siècle de la réunion des très-louables loges

L'UNION ET LA ROYALE;

Faisant actuellement sous l'inspection du Grand-Maître le très-Vén∴. F∴. J. C. VAN DEN GRAAFF, *le* 31ᵉ. *jour du* 11ᵉ *mois de l'année des W∴. LL∴.* 5806. (en Hollande)

ART digne d'éloges, art des Francs-Maçons, vraiment estimable, quoique souvent méprisé des amis des ténèbres, parce qu'ils ne savent point encore apprécier la lumière que vous répandez autour de vous! Le genre humain maîtrisé par d'aveugles préjugés, ne peut soutenir de ses yeux débiles le vif éclat de votre colonne de feu, Courbé dans la poussière, il n'a pas le courage de chercher la vérité; mais nous, initiés à vos mystères, nous sommes prêts à consacrer notre existence à vous servir.

De rollende Eeuwen gaan steeds voort;
De tijd ontvlucht met rasse schreeden;
Men ziet alom, van oord tot oord,
De wisseling ten schouwplaats treeden.
De zuigeling, het kind, de man,
En d'ouderdom, 't moet alles zwichten,
Daar niets in wezen blijven kan;
Waar heenen zullen wij dan onze wenschen richten,
Zoo niet tot u, o blanke Deugd?
Gij blijft altoos de zuil, de grondzuil onzer vreugd.

*

Mijn' Broeders! heden is de dag,
Toen, over Vijftig volle Jaren,
Men in deez' Vredens-Tempel zag,
D'UNION met de ROYALE paren.
Deez' LOGES, toen te zaam vereend,
Verspreidden luistervolle Stralen:
De zinspreuk van hunn' naam ontleend,
Moet eeuwen door hier Zegepralen,
Zij pronkt als de oudste Star, aan Hollands Ooster trans,
De Moeder Loge dezer Landen;

Les siècles roulans comme des flots se succèdent dans le fleuve sans fin de l'éternité. Le temps fuit d'un pas précipité. Par-tout d'un pôle à l'autre, on voit régner des changemens et des altérations. Le nourrisson, l'enfant, l'homme fait, le vieillard, tout doit obéir à la loi commune, en cédant la place. Rien n'est stable, et comme rien ne reste debout, à quel objet adresser nos vœux, sinon à toi, ô vertu pure! tu es et tu demeures, sois donc la base impérissable de notre félicité!

O, mes frères! cinquante ans se sont écoulés. Ce jour mémorable nous rappelle l'époque première et fortunée où ce temple de la paix vit l'*Union* se joindre à la *Royale*. Ces loges alors réunies en jetèrent des faisceaux de rayons plus brillans. Que la devise tirée de leurs noms se fasse remarquer ici, pendant des siècles, comme un trophée sur lequel les yeux se fixeront avec complaisance. Oui, elle brille cette

Dan, soms wierd haren held'ren glans
Verduisterd door ontsnoerde banden;
Maar, Broeders! verr' van ons deez' nagedachtenis,
Nu Eendragt, Vriendschap, Trouw, ons aller doelwit is.

Gij Sterren, die ann 't Oosten pronkt!
Van daar uw licht laat nederdalen,
Onz' harten door uw gunst ontvonkt,
Moet slechts de dankbaarheid bepalen!
Neen, Meesters in die groote kunst,
Bekend aan Oost en Wester Poolen,
Omschaduwd door uw' dierb'ren gunst,
Kan 't dwaallicgt van ons hart, ons nimmer meer doen doolen:
Bescherm dan door uw magt deez' Union Royaal;
Zoo blijv' uw' broedermin voor ons een' Zegepraal!

devise des deux loges fondues en un même corps, comme l'étoile la plus ancienne à l'enceinte orientale de la Hollande, la loge mère de ces contrées, quoique son lustre ait été obscurci pendant quelque temps par des hordes sauvages. Ah! gardons-nous de rappeler ce souvenir dans un moment où nous tendons tous à l'union, la concorde et la fidélité!

O vous! étoiles qui resplendissez à l'Orient, d'où vos feux scintillans parviennent jusqu'à nous, nos cœurs enflammés par votre influence, voudraient s'élancer vers vous; mais un respect qui tempère les élans de la reconnaissance les arrête. Maître du grand art, comme dans les contrées orientales et occidentales, grâce à vous, ces cœurs remplis de gratitude ne peuvent plus s'égarer en suivant une fausse lumière, actuellement que vous luisez devant eux et les couvrez de votre éclat protecteur et tutélaire qu'ils savent apprécier. Soutenez de votre puissance cette UNION

Gij die het Achtb're Meesterschap,
Zoo roemrijk thans bekleed!
Opzieners! die de wetenschap
Des vrijen Metz'laars weet!
Gij Redenaars! gij Officiers, gij verd're Broe-
d'ren stoet,
Die ons vereert met uw bezoek, en onzen
ijver voedt,
Gun mij het laden van 't Kanon
En 't lossen van 't Geweer
Dat steeds de ROYALE UNION,
In glans en roem vermeer!
Dat kracht, dat wijs- en schoonheid steeds,
haar blijven tot cieraad,
Tot Zon en Maan in 't niet verzinkt, en 't
Starrenheir vergaat.

STEURBROEK, S.·. P.·. R.·. C.·.
Gedeputeerd Meester.

Royale et désormais votre amour fraternel devient pour nous un sujet de triomphe.

Vous tous que tant de gloire accompagne dans l'exercice des respectables fonctions de la maîtrise, surveillans versés dans la science de la Franc-Maçonnerie, orateurs adeptes et éloquens, officiers et frères qui nous honorez de votre visite, et apportez un nouvel aliment à notre zèle, souffrez que je charge les canons et la mousqueterie en votre honneur. Oui, que le lustre et l'éclat de l'Union Royale brillent toujours en croissant; que la force, la sagesse et la beauté restent toujours le partage et demeurent l'ornement de chacune de ces loges, jusqu'au moment fatal où le soleil et la lune doivent se perdre dans l'obscur abîme du néant, et les étoiles s'y éteindre aussi.

STEURBROEK, S.·. P.·. R.·. C.·.
Maître député.

COUPLETS

Chantés à une fête d'adoption de la L.·. de *Sainte-Joséphine*.

AIR *nouveau du F.·. Lafond.*

PRÈS de nos Sœurs, je suis sincère,
Nous courons bien plus d'un danger,
Envain on en ferait mystère,
Dans peu nous pourrons en juger,
Certain fripon qui suit leurs traces
Viendra profaner ce séjour;
Car, par-tout ou l'on voit les Grâces,
Peut-on ne pas trouver l'Amour?

Mais peut-être est-ce un avantage,
Si ce dieu doit changer de goût,
S'il peut cesser d'être volage,
Mes Sœurs ce doit être pour vous.
Nos préceptes sauront lui plaire,
Il doit, le fait n'est pas douteux,
Désirer de voir la lumière,
Puisqu'il vous aura sous les yeux.

Oui, l'Amour séduit par vos charmes,
Jure à jamais d'être constant;
Et pour ne plus causer d'alarmes,
D'être frère il fait le serment.
Nous devons croire à sa promesse
De lui que craindre de nouveau:
Quand la beauté, quand la sagesse,
Auront déchiré son bandeau?

DEFRÉNOY.

COUPLETS

Chantés à une fête d'adoption de la L∴ *Saint-Eugène*.

AIR *de Chasse et du vaudeville de Cassandre aveugle.*

NOUS adorons les vertus sincères;
Le goût, l'esprit ont des droits sur nos cœurs:
Ainsi, mes Sœurs, regardez vos Frères,
Vous ne verrez que des adorateurs.

Les Francs-Maçons, répète le vulgaire,
Depuis long-temps cachent un grand secret;

Si nous avions le secret de vous plaire,
Ce secret là, comme on le garderait !
Nous adorons, etc.

Nombres parfaits de la Maçonnerie,
En ce beau jour, vous êtes sans effet!
Car, de nos Sœurs, quand la loge est remplie,
Tout bien compté, c'est le nombre parfait.
Nous adorons, etc.

Du Paradis qu'Eve perdit sur terre,
Moi je n'ai pas de regrets infinis;
En vous voyant, sexe créé pour plaire,
Nous retrouvons un nouveau Paradis.
Nous adorons, etc.

On dit qu'Amour voltige près des femmes,
Mais vous pourriez le fixer sans retour;
Grâce à vos yeux, vos lampes ont des flâmes
Qui brûleraient les ailes de l'Amour.
Nous adorons, etc.

Dans ces climats, nous en avons les preuves,
Si quelquefois nous trouvons le moyen
De vous soumettre à de douces épreuves,
Jeunes beautés, vous nous le rendez bien.
Nous adorons, etc.

ROCHELLE, *Or*.·.

TABLE

Des matières contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.


Princeton University Library
32101 061269179


This Book is Due